



JUNIOR

LAURA INGALLS WILDER

# la petite maison dans la prairie

un hiver sans fin

tome 5



Castor Poche Flammarion

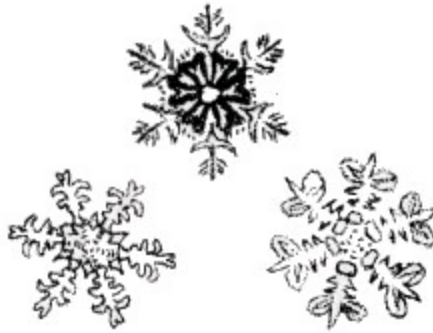
LAURA INGALLS WILDER

# la petite maison dans la prairie

tome 5

traduit de l'anglais (États-Unis) par  
CATHERINE CAZIER et CATHERINE ORSOT

illustrations de  
GARTH WILLIAMS



Castor Poche Flammarion

*La série **La petite maison dans la Prairie** constitue les souvenirs authentiques de Laura, tels qu'elle les a racontés bien des années plus tard. Ces souvenirs décrivent la vie de pionnier de la famille Ingalls dans la Jeune Amérique de la période 1870-1890.*







## CHAPITRE I

### FAISONS LES FOINS TANT QUE LE SOLEIL BRILLE

On entendait retentir le joyeux ronronnement de la faucheuse au sud de la cabane où s'étaient autrefois rassemblés les bisons<sup>[1]</sup> et où maintenant Papa fauchait une herbe haute et drue.

Le ciel vibrait de chaleur au-dessus de la prairie chatoyante. L'après-midi était déjà bien avancée, mais le soleil tapait aussi intensément qu'à midi et un vent desséchant soufflait. Papa avait pourtant encore beaucoup d'heures de travail devant lui avant de pouvoir s'arrêter quand tomberait la nuit.

Laura tira un seau d'eau du puits situé à la lisière du Grand Marais. Elle rinça plusieurs fois la cruche brune pour bien la refroidir avant de la remplir d'eau fraîche. Elle la reboucha soigneusement et se mit en route vers les champs en la tenant à la main. Une multitude de petits papillons blancs voletait au-dessus du sentier tandis qu'une libellule aux ailes diaphanes pourchassait un moucheron. Des petits chiens de prairie qui folâtraient parmi les tiges coupées coururent soudain se réfugier dans leur terrier. Une ombre passa rapidement et, en levant la tête, Laura aperçut les yeux perçants et les serres d'un faucon, mais tous les petits chiens de prairie se trouvaient à l'abri.

Papa se réjouit de l'arrivée de Laura portant la cruche d'eau. Il descendit de la faucheuse et but une gorgée.

— Ah ! c'était juste ce dont je rêvais ! dit-il et il souleva à nouveau la cruche.

Puis il la posa sur le sol, la reboucha et la recouvrit d'herbes.

— Ce soleil fait regretter l'ombre des arbres... et même leurs racines ! plaisanta Papa.

En réalité, il se réjouissait de l'absence d'arbres car il avait trop peiné à essoucher chaque été dans les Grands Bois. Ici, dans les prairies du Dakota, il n'y avait pas un seul arbre, pas la moindre souche, pas un brin d'ombre.

— De toute façon, un homme travaille mieux quand il est bien échauffé ! dit Papa d'un ton joyeux et il encouragea les chevaux de la voix.

Sam et David avancèrent d'un pas lourd, tirant la machine. On entendit à nouveau le

bruit sourd et régulier de la longue lame aux dents d'acier qui coupait et couchait les hautes herbes sur son passage. Papa observait cela du haut de son siège de fer, la main sur le levier.

Laura s'assit dans l'herbe pour le regarder faire le tour du champ. À cet endroit, la chaleur exhalait une bonne odeur, semblable à celle du pain chaud. Les petits chiens de prairie s'affairaient à nouveau tout autour d'elle. De minuscules oiseaux voletaient et venaient se poser et se balancer doucement sur les herbes inclinées. Un inoffensif petit serpent à rayures avança vers elle en ondulant parmi la forêt de brins d'herbe. Accroupie, le menton sur les genoux, Laura se sentit soudain aussi grosse qu'une montagne quand le petit serpent redressa la tête et contempla l'immense mur que formait sa jupe de calicot.

Ses yeux ronds brillaient comme des perles et il remuait si vite sa langue qu'elle ressemblait à un minuscule jet de vapeur. Le petit serpent aux rayures brillantes avait un air avenant et Laura savait qu'il était tout à fait incapable de faire du mal et qu'il rendait même service aux fermiers car il mangeait les insectes qui détruisaient les récoltes.

Le petit serpent dressa la tête et s'enroula sur lui-même pour contourner Laura qui formait un obstacle infranchissable. Puis, il s'éloigna parmi les herbes.

Le ronronnement de la faucheuse s'amplifia et les chevaux avancèrent vers Laura en hochant doucement la tête au rythme de leurs pas. David sursauta quand Laura parla presque sous ses naseaux.

— Oh ! s'écria Papa, fort surpris. Je pensais que tu étais partie, Laura. Pourquoi te caches-tu dans l'herbe comme un poussin de prairie ?

— Papa, pourquoi ne puis-je t'aider à faire les foins ? dit Laura. Oh, Papa, laisse-moi t'aider, je t'en prie.

Papa enleva son chapeau et promena ses doigts dans ses cheveux trempés de sueur, les dressant tout droit sur sa tête et laissant le vent souffler dessus.

— Tu n'es pas assez grande ni assez forte, ma petite pinte de cidre doux, expliqua Papa.

— Je vais sur mes quatorze ans, dit Laura, je peux t'aider. Papa. Je sais que j'en suis capable.

La faucheuse avait coûté si cher que Papa n'avait plus d'argent pour s'offrir de l'aide. Il n'était pas non plus possible de s'entraider entre cultivateurs car ils étaient peu nombreux dans cette région pionnière et chacun avait beaucoup à faire sur ses propres terres. Mais Papa avait besoin d'aide pour mettre le foin en meule.

— Eh bien ! Pourquoi pas ? dit-il finalement. Nous pouvons faire un essai. Si par chance tu en es capable, nous pourrons venir à bout de cette fenaison tout seuls.

Laura se rendit compte que cette décision soulageait Papa d'un grand poids et elle se précipita vers la maison pour en parler à Maman.

— Je pense en effet que tu es capable d'aider Papa, reconnut Maman sans enthousiasme.

Elle pensait que les travaux des champs ne convenaient pas aux femmes ; on ne voyait que les étrangères faire ce genre de travaux. Maman et ses filles étaient américaines et n'accomplissaient pas des travaux d'hommes. Mais l'aide de Laura réglerait bien des problèmes.



— Oui, Laura, tu as mon accord, décida finalement Maman.

Carrie s'empressa d'offrir son aide :

— Je vous amènerai de l'eau, dit-elle, je suis assez grande pour porter la cruche.

Carrie avait presque dix ans, mais elle était petite pour son âge.

— Et je ferai ta part de travaux en plus des miens, proposa gaiement Marie qui était fière de pouvoir faire la vaisselle et les lits aussi bien que Laura malgré sa cécité.

Le soleil et le vent chaud séchaient si vite l'herbe coupée que Papa put la râteler dès le lendemain. Il la râtela d'abord en longues rangées puis constitua de larges meulons. Et le lendemain matin, dans l'aube encore fraîche retentissant du chant des alouettes, Laura se rendit aux champs avec Papa dans le chariot.

Une fois dans le champ, Papa marcha à côté du chariot et conduisit les chevaux entre les rangées de meulons. Il arrêta les chevaux à côté de chaque petite meule et, à l'aide de sa fourche, il soulevait le foin dans le chariot. Le foin s'éparpillait en tombant de l'autre côté du bord élevé et Laura le tassait en le piétinant en tous sens. Elle foulait l'herbe séchée de toute la force de ses jambes tandis que de nouvelles fourchées ne cessaient de se déverser et elle n'arrêtait pas de piétiner le foin pendant que le chariot cahotait jusqu'au prochain meulon. Puis Papa jetait dans le chariot le foin des meulettes de l'autre rangée.

Le tas de foin augmentait sous les pieds de Laura, bien foulé comme il devait l'être. Laura frappait le foin avec ses pieds de façon répétée, de toute son énergie et le plus vite possible sur toute la longueur et la largeur du chariot. Le soleil chauffait de plus en plus et une odeur pénétrante et enivrante s'exhalait du foin. Laura rebondissait sur le foin qui tombait toujours par-dessus les bords du chariot.



Le monceau d'herbe foulée s'élevait régulièrement et Laura avec. Sa tête dépassait maintenant les bords du chariot et elle aurait pu contempler la prairie si elle avait eu le loisir de s'arrêter un moment. Le chariot fut bientôt plein à ras bord, mais le foin tombait sans relâche de la fourche de Papa.

Laura se trouvait très haut à présent et elle devait piétiner prudemment le foin pour

ne pas glisser. La sueur trempait son visage et son cou, et coulait dans son dos. Sa capeline pendait derrière elle et ses nattes étaient défaites. Ses longs cheveux bruns flottaient au vent.

Puis Papa monta sur la flèche du chariot, posa un pied sur la large croupe de David et vint rejoindre Laura en haut du chargement.

— Tu as fait du bon travail, la félicita-t-il. Tu as très bien foulé le foin et, grâce à toi, nous en avons ramassé beaucoup.

Laura se reposa sur l'herbe chaude et piquante pendant que Papa conduisait le chariot près de l'étable. Alors elle se laissa glisser et s'assit à l'ombre du chariot. Papa déchargea un peu de foin, puis descendit du chariot pour l'éparpiller de manière égale : il préparait la base large et ronde d'une meule. Il remonta à nouveau sur le chariot, prit de nouvelles fourchées puis redescendit pour les répartir de façon égale et les tasser avec les pieds.

— Je peux faire ce travail, Papa, affirma Laura, ainsi tu n'aurais pas à descendre et à monter sans cesse.

Papa repoussa son chapeau en arrière et s'appuya un instant sur sa fourche.

— Mettre le foin en meule se fait à deux, c'est un fait, sinon cela prend trop de temps. La bonne volonté peut faire beaucoup, mais je crains que tu ne sois pas assez forte, ma petite chopine. Bon, on verra cela plus tard, conclut-il.

Mais quand ils revinrent avec un nouveau chargement, il lui donna la fourche et la laissa essayer. Laura ne savait pas se servir de cette fourche plus haute qu'elle et la mania maladroitement. Pourtant, tandis que Papa lançait le foin du haut du chariot, elle l'étalait du mieux qu'elle pouvait, ne cessant de tourner en rond pour former une meule bien compacte. En dépit de tous ses efforts, Papa dut niveler la meule avant l'arrivée du chargement suivant.

Maintenant, la chaleur avait encore augmenté et un vent plus chaud soufflait. Laura sentait ses jambes trembler sous elle tandis qu'elle foulait le foin. Elle appréciait les quelques moments de repos que lui procuraient les trajets entre le champ et la meule. Elle avait soif et son envie de boire devint si impérieuse qu'elle ne put penser à rien d'autre. Le temps lui sembla interminable avant que Carrie n'arrivât, portant la cruche à moitié pleine.

Papa dit à Laura de boire en premier mais avec modération. Rien ne lui sembla meilleur que ce frais liquide descendant dans sa gorge. Quand elle remarqua son goût, elle s'arrêta, surprise. Carrie battit des mains et s'écria en riant :

— Ne dis rien, Laura, ne dis rien tant que Papa n'y a pas goûté.

Maman leur avait envoyé de l'eau parfumée au gingembre. Elle avait ajouté à l'eau fraîche du puits, du sucre, du vinaigre ainsi que beaucoup de gingembre pour réchauffer leur estomac et leur permettre de mieux se désaltérer. L'eau au gingembre ne risquait pas de les rendre malades comme pourrait le faire de l'eau froide. Une boisson si délicieuse faisait de ce jour un jour pas comme les autres : cela fêtait le premier jour où Laura aidait à faire les foins.

Vers midi, ils avaient ramassé tout le foin et terminé la meule. Papa prit soin de la couvrir car il faut beaucoup d'adresse pour bien arrondir le sommet d'une meule et ainsi



la protéger de la pluie.

Le déjeuner était prêt quand ils arrivèrent à la maison. Maman dévisagea Laura et demanda :

— Est-ce que le travail n'est pas trop dur pour elle, Charles ?

— Oh, non ! Elle est aussi résistante qu'un petit cheval et son aide m'a été très précieuse, répondit Papa. Tout seul, j'aurais passé la journée entière à mettre en meule ce foin. À présent, il me reste tout l'après-midi devant moi pour faucher.

Laura se sentit toute fière mais ses bras, son dos et ses jambes lui faisaient mal. Cette nuit-là, dans son lit, elle ressentit dans tout son corps des courbatures si douloureuses que des larmes coulèrent de ses yeux, mais elle ne dit rien à personne.

Dès que Papa eut fauché et râtelé assez d'herbe pour faire une autre meule, il la confectionna avec l'aide de Laura. Les bras et les jambes de Laura s'habituaient à ce travail et ne la firent plus si cruellement souffrir. Elle prenait plaisir à regarder les meules qu'elle avait aidé à édifier. Elle aida Papa à faire une meule de chaque côté de la porte de l'étable et une longue meule, couvrant entièrement le toit. En plus de celles-ci, ils firent trois autres grosses meules.

— Maintenant que tout notre fourrage est rentré, dit Papa, je veux ramasser les herbes du Marais. Cela ne coûte rien et peut-être pourrons-nous même vendre ce foin lorsque de nouveaux pionniers arriveront au printemps prochain.

Alors Papa faucha l'herbe haute et grossière du Grand Marais et Laura l'aida à la mettre en meule. Cette herbe était beaucoup plus lourde que celle qui avait été fauchée sur leur terrain ; Laura ne put pas la soulever avec la fourche mais seulement la fouler.

Un jour, alors que Papa montait en haut du chargement de foin, Laura lui dit :

— Tu as oublié une petite meule. Papa.

— Vraiment ! s'exclama Papa, surpris, où ?

— Là-bas, dans les hautes herbes.

Papa regarda dans la direction que Laura lui indiquait.

— Ce n'est pas un tas de foin, petite pinte de cidre doux, dit-il, c'est la maison des rats musqués. Je vais aller voir cela de plus près, ajouta-t-il après l'avoir regardée avec plus d'attention, veux-tu venir avec moi ? Les chevaux resteront à nous attendre tranquillement.

Papa se fraya un chemin à travers les hautes herbes rêches, Laura sur ses talons. Le sol mou et marécageux était parsemé de mares. Laura, entourée d'herbes plus hautes qu'elle, ne distinguait que le dos de Papa. Elle avançait prudemment car le sol devenait de plus en plus détrempé. Tout à coup, elle se retrouva devant une grande mare d'eau chatoyante.

Au bord de celle-ci, se trouvait la maison des rats musqués. Elle dépassait la taille de Laura et était si large que les bras de cette dernière ne pouvaient pas en faire le tour. Les côtés et le sommet arrondis de cette demeure étaient durs au toucher et de couleur grise. Les rats musqués avaient mastiqué de l'herbe sèche qu'ils avaient mélangée à de la boue pour confectionner un bon plâtre et bâtir une solide maison. Contre la pluie, ils avaient soigneusement arrondi le sommet.

On ne voyait pas de porte à cette maison et, de toute façon, aucun chemin ne semblait

y conduire. Dans l'herbe coupée tout comme le long du bord boueux de la mare, on ne distinguait aucune empreinte de pattes. Rien n'indiquait comment les rats musqués entraient et sortaient de leur maison.



À l'intérieur de ces murs épais et muets, les rats musqués étaient en ce moment en train de dormir, chaque famille blottie dans sa petite chambre, soigneusement délimitée par des brins d'herbe. Chaque chambre comprenait une petite porte ronde qui ouvrait sur une galerie en pente partant du sommet pour descendre jusque dans l'eau sombre ; et là, se trouvait l'entrée.

Après le coucher du soleil, les rats musqués s'éveillent et descendent à petits pas la galerie au doux sol de boue. Ils plongent dans l'eau sombre et en émergent pour retrouver la nuit immense et sauvage. Pendant toute la nuit, à la lueur de la lune ou des étoiles, ils nagent et batifolent au bord de l'eau, se nourrissant des racines, des tiges et des feuilles des herbes et des plantes aquatiques. Quand l'aube, tel un fantôme gris, vient les surprendre, ils regagnent à la nage leur demeure. Dégouttant d'eau, ils remontent la galerie pour regagner leur chambre. Là, ils se mettent confortablement en boule pour dormir.

Laura posa sa main sur le mur de leur maison. Le vent chaud et le soleil avaient chauffé le plâtre grossier, mais à l'intérieur des épais murs de boue, il devait faire frais. La seule pensée de ces rats musqués en train de sagement dormir là l'amusait.

— Nous allons avoir un rude hiver, dit Papa en hochant la tête, attristé par cette perspective.

— Comment le sais-tu ? demanda Laura, surprise.

— Plus les murs des maisons des rats musqués sont épais, plus l'hiver est rigoureux, lui apprit Papa. Je n'ai jamais vu une maison de rats musqués aux murs aussi épais et solides.

Laura l'examina à nouveau. Elle était effectivement imposante et très solide, mais les rayons du soleil brûlaient ses épaules à travers le fin calicot décoloré, un vent chaud soufflait et l'odeur pénétrante qui s'exhalait des herbes chaudes dominait la senteur âcre du marais. Laura avait du mal à imaginer la glace, la neige et un froid cruel.

— Papa, comment les rats musqués peuvent-ils le savoir ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas comment ils le savent, dit Papa, mais ils le savent. Je crois que Dieu doit le leur dire d'une façon ou d'une autre.

— Alors, pourquoi Dieu ne nous prévient-il pas ? voulut savoir Laura.

— Parce que nous ne sommes pas des animaux, répondit Papa. Nous sommes des humains et, comme il est écrit dans la Déclaration d'indépendance, Dieu nous a créés libres. Cela veut dire que nous devons prendre soin de nous-mêmes.

— Mais je pensais que Dieu prenait soin de nous, murmura Laura.

— En effet, dit Papa, si nous restons dans le droit chemin, et il nous a donné une conscience et une intelligence pour discerner le bien du mal. Mais il nous laisse libres d'agir à notre guise et c'est cela qui nous différencie du reste de la création.

— Les rats musqués ne peuvent-ils pas agir à leur guise ?

— Non, dit Papa. Je ne sais pas pourquoi, mais ils ne le peuvent pas. D'ailleurs, tu peux t'en rendre compte toi-même. Regarde leur maison : les rats musqués ont toujours construit ce genre de maison et ils continueront à le faire. Il est clair qu'ils ne peuvent pas les construire différemment. Un homme peut bâtir n'importe quel type de maison dès lors qu'il en a l'idée. Ainsi, si sa maison ne le protège pas bien des rigueurs du climat, cela ne regarde que lui.

Papa resta un instant songeur, puis hocha la tête.

— Viens, petite pinte de cidre doux, il vaut mieux faire les foins tant que soleil brille.

Ses yeux pétillèrent de malice et Laura se mit à rire car le soleil chauffait plus que jamais. Mais ils restèrent plutôt pensifs le reste de l'après-midi.

Les rats musqués s'étaient construit une maison chaude aux murs épais, mais la cabane de bois, composée de fines planches que la chaleur avait contractées, présentait de larges fissures et ne constituait pas un abri douillet contre un hiver rigoureux.



## CHAPITRE 2

### UNE COURSE EN VILLE

Un matin de septembre, une mince couche de givre couvrit l'herbe d'un manteau blanc qui fondit sous les premiers rayons du soleil. Il n'y paraissait plus lorsque Laura contempla l'éclatante lumière du matin. Mais au petit déjeuner, Papa dit que l'apparition aussi précoce du givre le surprenait.

— Cela va-t-il abîmer le foin ? s'inquiéta Laura.

— Oh non ! L'herbe n'en séchera que plus vite, répondit Papa. Mais il vaut mieux que je me hâte, car il sera bientôt trop tard pour faire les foins.

Papa se dépêcha tant cet après-midi-là qu'il prit à peine le temps de boire quand Laura lui apporta la cruche remplie d'eau. Il était en train de faucher dans le Grand Marais.

— Je te laisse reboucher la cruche et l'enfouir dans l'herbe, ma petite pinte de cidre doux. Je suis fermement décidé à terminer de faucher cet endroit avant le coucher de soleil.

Il encouragea de la voix Sam et David qui se remirent en route, tirant la ronronnante machine. Tout à coup, on entendit un affreux bruit de ferraille.

« Ho ! » s'écria Papa. Laura se précipita pour voir ce qui se passait. Papa était en train d'examiner la lame. Une dent manquait dans la rangée des pointes d'acier luisantes. Papa ramassa les morceaux, mais on ne pouvait pas les réparer.

— Que faire d'autre, constata Papa, sinon acheter une nouvelle dent.

Cela ne se discutait pas. Papa réfléchit un instant et dit :

— Laura, j'aimerais que tu ailles en ville pour en chercher une. Je ne peux pas me permettre de perdre un moment. Je pourrais continuer de faucher, tant bien que mal, en t'attendant. Reviens le plus vite possible. Maman te donnera les cinq cents pour la payer. Achète-la à la quincaillerie Fuller.

— Bien, Papa, dit Laura.

Elle redoutait de se rendre dans la ville si peuplée. Elle n'avait pas véritablement peur, mais les regards des étrangers posés sur elle la mettaient mal à l'aise.

Une robe de calicot toute propre et des chaussures l'attendaient à la maison. Pendant qu'elle s'y rendait en hâte, elle pensa que Maman l'autoriserait peut-être à mettre ses rubans du dimanche et la capeline fraîchement repassée de Marie.

— Il faut que j'aille en ville, Maman, dit-elle en faisant irruption dans la pièce, complètement essoufflée.

Carrie et Marie écoutèrent les explications de Laura et même Grâce leva vers elle ses grands yeux bleus.

— Je pourrais t'accompagner, proposa spontanément Carrie.

— Oh, Maman, le permets-tu ? demanda Laura.

— Oui, je le permets si elle se prépare aussi rapidement que toi.

Laura et Carrie se changèrent rapidement et enfilèrent une robe toute propre ainsi que des bas et des chaussures. Mais Maman ne voyait pas l'utilité de mettre des rubans dans les cheveux un jour de semaine et elle voulut que Laura mît sa capeline et non celle de Marie.

— La tienne serait plus fraîche, remarqua Maman, si tu en prenais soin davantage.

À force de pendre dans son dos, sa capeline s'était défraîchie et les cordons étaient tout fripés, mais Laura ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même.

Maman prit cinq cents dans le portefeuille de Papa et Laura et Carrie partirent d'un bon pas vers la ville.

Elles suivirent les sillons tracés par les roues du chariot de Papa, dépassèrent le puits, descendirent la pente herbeuse et sèche vers le Grand Marais puis remontèrent entre les hautes herbes vers la prairie. L'immense étendue chatoyante qui s'offrit à leurs yeux leur parut étrange, même le bruit du vent dans les herbes semblait plus sauvage. Laura contemplait cela avec ravissement et elle aurait souhaité ne pas avoir à pénétrer dans la ville où les fausses façades dressaient leur sommet carré, faisant paraître les magasins plus imposants qu'ils ne l'étaient en réalité.

Une fois arrivées dans la Grand'rue, Laura et Carrie n'échangèrent plus un mot. Quelques hommes se tenaient devant les magasins et, à l'attache, deux attelages de chevaux tirant des chariots attendaient. Un peu à l'écart, de l'autre côté de la Grand'rue, se dressait la maison de Papa, occupée par des locataires. À l'intérieur, deux hommes assis bavardaient.



Laura et Carrie entrèrent dans la quincaillerie. Deux hommes avaient pris place sur des caisses et un autre sur une charrue. Ils arrêtaient de parler et regardèrent Laura et Carrie. Sur les étagères, derrière le comptoir, scintillaient des casseroles, des seaux et des lampes.

— S'il vous plaît, Monsieur, dit Laura, Papa voudrait une dent pour réparer la lame de sa faucheuse.

— Il vient donc d'en casser une ? demanda l'homme assis sur la charrue.

— Oui, Monsieur, répondit Laura.

Elle l'observa qui enveloppait dans du papier la dent triangulaire, brillante et aiguisée. Ce devait être M. Fuller. Laura lui tendit les cinq cents et, prenant le paquet dans sa main, elle dit : « Merci, Monsieur » et sortit avec Carrie.

Ce fut tout, mais elles restèrent silencieuses jusqu'à ce qu'elles fussent sorties de la ville.

— Tu as été parfaite, Laura, dit alors Carrie.

— Oh, il ne s'agissait que d'une simple course, répliqua Laura.

— Je sais, mais je me sens bizarre quand les gens me regardent. Je me sens... pas vraiment effrayée... mais... essaya d'expliquer Carrie.

— Il n'y a rien à redouter, dit Laura, nous ne devons jamais avoir peur.

Mais elle déclara presque aussitôt :

— Je ressens la même chose que toi, Carrie.

— Toi, vraiment ? Je ne m'en doutais pas, en tout cas tu n'en avais pas l'air. Je me sens toujours en sécurité quand tu es là.

— Tu n'as effectivement rien à craindre quand tu es avec moi, affirma Laura. Je prendrai toujours soin de toi, j'essaierai du moins de le faire de mon mieux.

— Oh, je n'en doute pas, s'écria Carrie.

Laura et Carrie appréciaient cette promenade à deux. Pour ne pas abîmer leurs chaussures, elles marchèrent entre les sillons creusés par les roues, là où les chevaux avaient foulé l'herbe de leurs sabots. Elles ne marchaient pas main dans la main, mais elles en avaient l'impression.

Du plus loin que Laura pouvait s'en souvenir, Carrie avait toujours été sa petite sœur. Elle avait d'abord été un tout petit bébé puis elle était devenue Bébé Carrie, touchant à tout et demandant sans cesse : « Pourquoi ? » À présent, elle avait dix ans, l'âge d'être une sœur à part entière. Et là, elles se trouvaient toutes les deux seules, sans la présence de Papa et Maman. La course en ville était faite et ne les préoccupait plus, le soleil brillait, une brise soufflait et tout autour d'elles s'étendait l'immense prairie. Elles se sentaient libres, indépendantes et heureuses d'être ensemble.

— Le chemin est encore long jusqu'au champ de Papa. Pourquoi ne pourrions-nous pas passer par là ? dit Carrie, en indiquant la partie du marais qui les séparait de Papa et des chevaux.

— Ce chemin traverse le marais ! s'exclama Laura.

— Mais le sol est sec en ce moment, n'est-ce pas ? fit remarquer Carrie.

— Tu as raison, allons-y, décida Laura. Papa ne nous a pas précisé de passer par la route et il nous a recommandé de nous dépêcher.

Ainsi, elles ne suivirent pas la route qui contournait le marais mais coupèrent à travers les hautes herbes.

Au début, elles avaient l'impression de marcher dans une jungle semblable à celle qui était représentée dans le grand livre vert de Papa et cela les amusait. Laura se frayait un chemin entre les groupes compacts de hautes tiges qui laissaient le passage en bruissant pour se refermer juste derrière Carrie. Les milliers de tiges grossières d'où partaient de longues feuilles effilées s'ombrageaient dans un jeu de couleurs mêlant le vert et l'or. La



sécheresse avait craquelé la terre, mais on percevait sous la chaude senteur de l'herbe la légère odeur âcre du marécage. Elles entendaient le bruissement des herbes au-dessus de leur tête mais près du sol régnait un grand calme que seuls troublaient leurs pas.

— Où est Papa ? demanda tout à coup Carrie.

Laura se retourna pour la regarder. Son petit visage tiré paraissait très pâle dans l'ombre des herbes et ses yeux trahissaient une légère frayeur.

— Nous ne pouvons pas le voir d'ici, répondit Laura.

Elles voyaient seulement les feuilles des épaisses herbes se balancer dans le vent et le ciel palpitant de chaleur au-dessus d'elles.

— Il est droit devant nous. Nous allons le rejoindre dans un instant, ajouta-t-elle.

Laura dit cela d'un ton assuré, mais comment pouvait-elle savoir où se trouvait Papa ? Elle n'était même pas sûre de la direction dans laquelle elle entraînait Carrie à sa suite. La chaleur étouffante trempait de sueur son cou et son dos mais des frissons la parcouraient. Elle se souvint des enfants qui s'étaient perdus dans la prairie près de Brookins et le marais était plus redoutable encore que la prairie. Maman avait toujours craint que Grâce ne s'égarât dans le marais.

Laura prêta l'oreille, cherchant à entendre le ronronnement de la faucheuse, mais seul le bruissement des herbes emplissait ses oreilles. Les ombres intermittentes que projetaient les feuilles des herbes plus hautes qu'elle ne lui permettaient pas de se repérer par rapport au soleil. Le balancement des herbes ne la renseignait pas sur la direction du vent. Les herbes ne pouvaient porter aucun poids. Il n'y avait rien, vraiment rien qu'elle pût escalader pour essayer de se repérer.

— Viens, Carrie, dit-elle pleine d'entrain car elle ne voulait pas l'effrayer.

Carrie, confiante, la suivait mais Laura ne savait pas où elle allait. Elle n'était même pas sûre d'aller tout droit. Elle rencontrait toujours sur son chemin des bouquets d'herbes qu'elle devait contourner d'un côté ou de l'autre. Et même si elle prenait soin de passer une fois à droite et la fois suivante à gauche, cela ne signifiait pas qu'elle n'était pas en train de tourner en rond. Les gens égarés tournent en rond et beaucoup ne retrouvent jamais leur chemin.

Elles avaient marché pendant deux kilomètres ou plus parmi ces herbes agitées par le vent, trop hautes pour leur permettre de voir alentour et trop fragiles pour supporter leur poids. Le marais était immense. À moins que Laura ne parvînt à marcher en ligne droite, elles n'en sortiraient jamais.

— Nous avons déjà tant marché, Laura, soupira Carrie, essoufflée, pourquoi n'avons-nous pas encore rejoint Papa ?

— Il ne doit pas se trouver loin maintenant, répondit Laura.

Elles n'avaient même pas la possibilité de revenir sur la route sûre en suivant l'empreinte de leurs pas : leurs chaussures ne laissaient presque pas de traces sur la boue cuite par la chaleur. Et les herbes, les herbes oscillantes aux feuilles pendantes, desséchées et cassées se ressemblaient toutes, à perte de vue, et ne semblaient jamais finir.

Carrie entrouvrit la bouche et leva vers Laura ses grands yeux qui disaient : « Nous sommes perdues, je le sais. » Elle referma la bouche sans avoir dit un mot. Si elles étaient

perdues, elles étaient perdues, que pouvait-on dire ?

— Nous ferions mieux de continuer, dit Laura.

— Tu as raison, avançons tant que nous le pouvons, acquiesça Carrie.

Elles se remirent en marche. Elles avaient certainement dépassé l'endroit où Papa était en train de faucher, mais Laura ne pouvait pas l'affirmer. Si elles avaient l'idée de faire demi-tour, elles risquaient de s'en éloigner davantage.

Elles ne pouvaient que continuer à avancer. De temps en temps, elles s'arrêtaient pour essuyer leur visage trempé de sueur. La soif les tenaillait, mais il n'y avait d'eau nulle part. Elles étaient fatiguées d'écartier les herbes pour se frayer un chemin. Repousser des herbes de temps en temps n'a rien d'épuisant mais répéter inlassablement ce geste était plus éreintant que de fouler le foin. Une grande fatigue se lisait sur le petit visage tiré et blême de Carrie.

Puis Laura eut l'impression d'apercevoir des herbes clairsemées devant elle. À cet endroit, l'ombre s'éclaircissait et les tiges qui se dressaient contre le ciel semblaient moins denses. Tout à coup elle aperçut le soleil, comme une boule jaune au-delà des tiges sombres. Peut-être allaient-elles découvrir une mare ? Oh, peut-être, peut-être qu'elles apercevraient Papa et la faucheuse !

Laura vit sous le soleil éclatant des meules au milieu d'un champ fauché, mais elle entendit une voix inconnue.

C'était une voix d'homme, forte et chaleureuse qui disait :

— Remue-toi un peu, Manzo, il faut rentrer ce chargement. La nuit va bientôt tomber.

Une autre voix, traînante et paresseuse lui répondit :

— Hum, hum, Roy !

Serrées l'une contre l'autre, Laura et Carrie regardaient sans sortir des hautes herbes du marais. Ce n'était pas le champ de Papa. Il y avait là un chariot qui portait un énorme chargement de foin. Au sommet de ce chargement, elles aperçurent la silhouette d'un garçon, allongé sur le ventre, le menton dans ses mains et les jambes battant l'air.



L'autre homme souleva une large fourchée qu'il laissa tomber sur le garçon. Ce dernier disparut sous le foin et se dégagea en se débattant comme un diable, riant et secouant la paille qui s'était accrochée à ses cheveux et à ses épaules. Il avait les yeux bleus et les cheveux noirs et le soleil avait tanné ses bras et son visage.

Il se mit debout sur le haut du chargement et aperçut Laura.

— Tiens, bonjour ! s'écria-t-il.

Les deux hommes regardèrent en direction de Laura et Carrie qui sortaient des hautes herbes tels des lapins effarouchés, pensa Laura. Elle avait envie de faire demi-tour pour retourner se cacher dans les herbes.

— Je pensais que Papa se trouvait ici, dit-elle, tandis que Carrie se faisait toute petite derrière elle.

— Nous n'avons vu personne dans les parages, dit l'homme. Qui est votre père ?

— C'est M. Ingalls, lui répondit l'autre garçon, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Laura qu'il n'avait pas quittée des yeux.

— Oui, répondit Laura.

Elle regarda les chevaux attelés au chariot et reconnut les crinières noires, les encolures luisantes et les croupes brillantes. C'était les splendides chevaux des fils Wilder. L'homme et le garçon devaient être les frères Wilder.

— J'aperçois votre père d'ici, dit le garçon, il est juste là-bas.

Laura leva les yeux et le vit indiquer du doigt une direction. Il la regarda. Ses yeux

bleus pétillaient de malice comme s'il la connaissait depuis longtemps.

— Merci, dit Laura d'un air guindé.

Puis elle s'éloigna en compagnie de Carrie le long du sentier que les magnifiques chevaux et le chariot avaient tracé dans les herbes du marais.

— Ho ! fit Papa quand il les vit. Eh bien, vous voilà ! ajouta-t-il en enlevant son chapeau et en essuyant la sueur de son front.

Laura lui tendit la pièce achetée en ville et assista avec Carrie à la réparation. Papa ouvrit sa boîte à outils et sortit la lame de la machine pour ôter la pièce hors d'usage. Il mit alors en place la nouvelle dent et donna des coups de marteau sur les rivets pour qu'elle tînt bien.

— Voilà, dit-il. Préviens Maman que je serai en retard pour dîner. Je veux terminer de faucher cet endroit.

La faucheuse vrombissait régulièrement tandis que Laura et Carrie se dirigeaient vers la cabane.

— As-tu eu très peur, Laura ? demanda Carrie.

— Oui, un peu. Mais tout est bien qui finit bien, conclut Laura.

— C'est de ma faute, c'est moi qui ai voulu passer par ce chemin, fit remarquer Carrie.

— Non, c'est moi qui suis responsable car je suis la plus âgée, dit Laura. Mais cela nous servira de leçon. Je pense que nous resterons sur la route la prochaine fois.

— Vas-tu le dire à Maman et à Papa ? demanda timidement Carrie.

— Il le faudra, s'ils nous le demandent, dit Laura.





## CHAPITRE 3

### L'AUTOMNE

Par un chaud après-midi de septembre, Papa et Laura mirent en meule le dernier chargement d'herbe coupée dans le marais. Le jour suivant, Papa avait l'intention de faucher un autre carré d'herbe, mais la pluie l'en empêcha. Pendant trois jours et trois nuits une lente et triste pluie ne cessa de tomber, ruisselant le long des carreaux et martelant le toit.

— Ce temps n'a rien d'étonnant, dit Maman, ce sont les pluies d'équinoxe.

— Oui, acquiesça Papa, gardant l'air inquiet. Le temps est en train de changer, je le sens.

Le lendemain matin, il faisait froid dans la cabane et les vitres étaient presque entièrement couvertes de givre. Dehors, la prairie s'étendait sous son manteau blanc.

— Mon Dieu ! s'exclama Maman, frissonnante, tandis qu'elle mettait du petit bois dans le fourneau, et nous sommes seulement le premier octobre !

Laura mit ses chaussures et s'enveloppa dans un châle pour aller chercher l'eau au puits.

L'air vif mordait ses joues et picotait ses narines. Le ciel d'un bleu froid dominait la terre blanche à l'infini. Une fourrure blanche habillait chaque brin d'herbe et recouvrait le sentier. Le givre tapissait aussi en couche épaisse les planches du puits et s'était glissé sur les murs de la maison, le long des lattes qui retenaient le papier goudronné.

Puis le soleil surgit à la lisière de la prairie et la terre entière scintilla. Même les choses les plus minuscules étincelaient d'une lueur rosée ou bleutée et chaque brin d'herbe se couvrait de lumineux reflets irisés.

Ce spectacle merveilleux transporta Laura. Elle savait pourtant que cette gelée cruelle avait détruit les produits du jardin. Les pieds de tomates entremêlés, couverts de fruits rouges et verts, et les pieds de citrouilles étalant leurs larges feuilles sur les jeunes boules vertes étincelaient de givre au-dessus de la terre gelée et craquelée. Les tiges et les longues feuilles de maïs étaient blanches. La gelée les avait tuées. Le givre ôtait la vie aux fruits de la nature mais embellissait la terre.

Au cours du petit déjeuner, Papa dit :

— Maintenant que les foins sont terminés, nous allons pouvoir rentrer nos récoltes. Nous ne pouvons pas obtenir beaucoup pour une première année de culture sur une terre défrichée dans la prairie, pleine d'herbes et de racines. Mais celles-ci se décomposeront cet hiver et nous aurons de meilleures récoltes l'an prochain.

Le sol labouré présentait un enchevêtrement de mottes de terre retenues ensemble par les racines des herbes. Papa arracha de cette terre de petites pommes de terre que Laura et Carrie mirent dans les seaux en fer-blanc. Le contact de cette terre dure et poussiéreuse sur ses doigts hérissait Laura et elle ne pouvait réprimer les frissons qui parcouraient son dos. Mais il fallait ramasser les pommes de terre. Laura et Carrie allaient et venaient, titubant sous le poids de leur seau jusqu'à ce qu'elles aient rempli cinq pleins sacs de pommes de terre qui constituaient toute la récolte.

— Voilà bien du travail pour quelques pommes de terre ! s'exclama Papa, mais cinq boisseaux valent mieux que rien et nous pourrons compléter avec les haricots.

Papa arracha les pieds de haricots morts et les mit en tas pour les faire sécher. Le soleil était haut dans le ciel à présent, tout le givre avait disparu et un vent frais soufflait sur la prairie aux couleurs automnales où dominaient le brun et le violet.

Maman et Laura ramassèrent les tomates. Les plants flétris étaient en train de noircir, aussi cueillirent-elles même les plus petites tomates vertes. Il y avait assez de tomates mûres pour donner presque quatre litres de conserve.

— Que vas-tu faire des tomates vertes ? demanda Marie.

— Tu vas le voir, répondit Maman.

Elle les lava soigneusement, les coupa en rondelles sans les peler et les fit cuire avec du sel, du poivre, du vinaigre et des épices.

— Cela fait près de deux litres de condiments. Même s'il ne s'agit que de notre premier jardin cultivé sur la prairie défrichée où rien ne peut bien pousser, ces condiments relèveront fort bien des haricots cuits et nous permettront de faire de véritables festins cet hiver, constata Maman, très satisfaite.

— Et nous avons presque quatre litres de conserve de tomates bien mûres, ajouta Marie.

— Sans oublier cinq boisseaux de pommes de terre, dit Laura, frottant ses mains sur son tablier au seul souvenir de leur contact si désagréable.

— Et des navets, des tas de navets, cria Carrie qui adorait croquer un navet cru.

Papa se mit à rire.

— Je vais écosser, trier et mettre en sac ces haricots et nous en aurons presque un boisseau. Quand le maïs sera coupé, épluché et rangé, nous pourrons être satisfaits de notre récolte.

Laura savait qu'il s'agissait d'une bien petite récolte. Mais le foin et le maïs permettraient de nourrir les chevaux et la vache jusqu'au printemps et avec cinq boisseaux de pommes de terre, presque un boisseau de haricots et en plus, le gibier que Papa chasserait, ils avaient de quoi vivre pendant l'hiver.

— Je dois couper ce maïs, demain, dit Papa.

— Je ne vois pas ce qui te presse tant, Charles, fit remarquer Maman. Il ne pleut plus



et je n'ai jamais vu d'automne aussi clément.

— Oui, c'est vrai, admit Papa.

Les nuits étaient fraîches et les petits matins vifs mais les journées passaient, ensoleillées et chaudes.

— Nous pourrions manger de la viande fraîche pour changer, suggéra Maman.

— Dès que j'en aurai fini avec le maïs, j'irai à la chasse, dit Papa.

Le lendemain, il coupa et mit en meule le maïs. Les dix meulettes se dressaient comme une rangée de petits tipis indiens auprès des grosses meules de foin. Quand il eut fini de s'occuper du maïs, Papa ramena six citrouilles dorées.

— Les pieds ne pourront rien donner de plus sur un sol dur, dit Papa pour s'excuser, et les fruits verts ont été touchés par le gel mais nous en tirerons de nombreuses graines pour l'année prochaine.

— Pourquoi une telle hâte pour rentrer les citrouilles ? demanda Maman.

— J'ai l'impression qu'il faut se dépêcher, que c'est nécessaire, essaya d'expliquer Papa.

— Je crois que tu as besoin d'une bonne nuit de sommeil, dit Maman.

Une petite pluie fine enveloppée de brume tombait le lendemain matin. Après s'être occupé des bêtes et avoir avalé son petit déjeuner, Papa mit son manteau et son chapeau à large bord qui empêcherait la pluie de tomber dans son cou.

— Je vais nous rapporter un couple d'oies. J'en ai entendu cette nuit, volant au-dessus de la maison. Je les trouverai dans le marais.

Il prit son fusil et, l'abritant sous son manteau, il sortit sous la pluie.

— Les filles, dit Maman après son départ, j'ai pensé à une surprise pour Papa.

Laura et Carrie, occupées à faire la vaisselle, se retournèrent et Marie, penchée sur le lit qu'elle était en train de faire, se redressa.

— Quelle surprise ? demandèrent-elles en chœur.

— Dépêchez-vous de terminer votre travail, dit Maman, et ensuite Laura, tu iras dans le jardin et tu me rapporteras une citrouille verte. Je vais faire une tarte !

— Une tarte ! Mais comment... ? s'écria Marie.

— Une tarte avec de la citrouille *verte* ? ajouta Laura. Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose, Maman.

— Moi non plus, dit Maman. Mais il faut bien innover parfois ; sinon on ne ferait pas grand-chose.

Laura et Carrie firent soigneusement mais rapidement la vaisselle. Ensuite Laura courut sous la pluie fraîche vers le jardin et rapporta la plus grosse des citrouilles vertes.

— Sèche-toi près du fourneau, lui dit Maman. À ton âge, Laura, tu devrais pouvoir mettre un châle sans qu'on ait besoin de te le dire.

— J'ai couru si vite que je suis passée au travers des gouttes, assura Laura. Je ne suis pas très mouillée, Maman, sincèrement. Maintenant que dois-je faire ?



— Tu peux couper la citrouille en tranches et l'éplucher pendant que je fais la pâte. Puis nous allons voir ce que nous allons voir.

Maman mit la pâte dans la tourtière et garnit le fond de sucre roux et d'épices. Puis elle couvrit la pâte de fines tranches de citrouille verte. Elle versa dessus une demi-tasse de vinaigre, mit un petit morceau de beurre avant de recouvrir le tout d'une fine couche de pâte.

— Voilà ! dit-elle, quand elle eut fini de plisser les bords.

— Je ne croyais pas que tu y arriverais, s'exclama Carrie, regardant la tarte, les yeux écarquillés.

— Attendons, je ne sais pas encore ce que cela va donner, dit Maman.

Elle glissa la tarte dans le four et referma la porte.

— Mais le meilleur moyen de le savoir, c'est d'essayer, poursuivit-elle. Nous saurons à quoi nous en tenir au déjeuner.

Elles étaient toutes assises à attendre dans la cabane en ordre. Marie tricotait activement des bas bien chauds pour Carrie, qu'elle voulait terminer avant la venue du froid. Laura cousait ensemble deux longs coupons de mousseline pour confectionner un drap. Elle épinglea soigneusement les bords ensemble et les attacha avec une épingle à sa robe, à la hauteur du genou. Puis elle les coudit en surjet avec de minuscules points réguliers.

Les points devaient être rapprochés, petits, solides et en même temps assez profonds mais pas trop pour que le drap fût bien lisse au milieu, une fois étalé. De plus, tous les points devaient être parfaitement uniformes, absolument indiscernables, car c'est ainsi que l'on coud correctement un surjet.

Marie aimait faire ce genre d'ouvrage mais à présent, elle ne le pouvait plus car elle était aveugle. Laura avait les nerfs en pelote quand elle cousait. Elle avait envie de crier et ressentait des tiraillements dans le cou. Le fil se tordait et faisait des nœuds. Elle défaisait presque autant de points qu'elle en faisait.

— Les couvertures sont assez larges pour couvrir un lit, constata Laura d'un ton irrité, pourquoi ne fait-on pas des draps suffisamment grands ?

— Parce que les draps sont en mousseline, expliqua Marie, et la petite largeur des coupons de mousseline ne suffit pas à faire un drap.

Le chas de l'aiguille de Laura glissa à travers un minuscule trou de son dé et s'enfonça dans son doigt. Elle serra les dents et ne dit mot.

La tarte cuisait à merveille. Quand Maman posa la chemise qu'elle était en train de confectionner pour Papa et ouvrit le four, une délicieuse odeur de tarte s'en échappa. Carrie et Grâce jetèrent un coup d'œil à l'intérieur du four tandis que Maman retournait la tarte pour la faire dorer uniformément.

— Elle a belle allure, dit Maman.

— Oh ! Quelle surprise pour Papa ! s'écria Carrie.

Juste avant l'heure du déjeuner. Maman sortit la tarte du four. C'était une magnifique tarte.

Elles tinrent le repas au chaud jusque vers une heure, mais Papa n'arrivait pas. Quand il chassait, il oubliait l'heure des repas. Aussi s'attablèrent-elles sans lui. La tarte attendrait jusqu'au dîner, quand Papa rentrerait avec une oie grasse qu'on mangerait rôtie le lendemain.

Pendant tout l'après-midi, la pluie lente ne cessa de tomber. Laura alla chercher l'eau au puits sous un ciel bas et gris. Jusque dans le lointain, les herbes brunes de la prairie ruisselaient de pluie et les hautes herbes du marais, dégoutantes d'eau, penchaient légèrement sous la pression continue des gouttelettes.

Laura se hâta de revenir du puits. La vue de ce paysage pluvieux ne la réjouissait guère.

Papa ne rentra qu'à l'heure du dîner. Il revint les mains vides avec seulement son fusil. Il ne parla ni ne sourit et rien ne se lisait dans ses yeux tranquilles.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Charles ? demanda aussitôt Maman.

Avant de répondre, il enleva son manteau trempé et son chapeau dégouttant de pluie et les suspendit.

— J'aimerais bien le savoir, répondit-il finalement. Il se passe quelque chose d'étrange. Il n'y avait pas une seule oie ni un seul canard sur le lac. Rien dans les marais. Rien en vue. Les oiseaux volent haut au-dessus des nuages et vite. Je les ai entendus s'appeler. Caroline, toutes les variétés d'oiseaux vont vers le sud, volant aussi haut et aussi vite qu'ils le peuvent. Tous, sans exception, s'en vont vers le sud. Aucune espèce de gibier n'est visible. Tout animal, qu'il coure ou qu'il nage, se cache quelque part au loin. Je n'ai jamais vu une campagne aussi vide et tranquille.

— Ne t'inquiète pas, dit Maman d'un ton joyeux. Le dîner est prêt. Assieds-toi près du feu, Charles, et sèche-toi. Je vais rapprocher la table. J'ai l'impression que le temps fraîchit.

En effet, le temps se refroidissait. Le froid passait sous la table sur les pieds nus de Laura et remontait sous sa jupe, jusqu'à ses genoux nus. Mais le dîner était chaud et succulent et, à la lueur de la lampe, le secret de la surprise éclairait les visages.

Mais Papa ne les remarqua pas. Il mangea de bon appétit, mais sans prêter attention à ce qu'il mangeait.

— C'est tout de même étrange, pas un seul canard, pas une seule oie qui se soient posés pour faire halte, répéta-t-il.



— Vraisemblablement, les pauvres créatures voulaient rejoindre le soleil, dit Maman. Je suis contente que nous soyons bien installés, abrités de la pluie par un bon toit.

Papa repoussa son assiette vide et Maman adressa un regard à Laura qui voulait dire :

« Maintenant ! » Des sourires illuminèrent tous les visages, excepté celui de Papa. Carrie se tortillait sur sa chaise, Grâce sautilla sur les genoux de Maman tandis que Laura déposait la tarte sur la table.

Papa ne la vit pas tout de suite. Puis il s'exclama :

— Une tarte !

Sa surprise était encore plus grande que celle qu'elles avaient imaginée. Grâce, Carrie et même Laura éclatèrent de rire.

— Caroline, comment as-tu réussi à faire une tarte ? s'exclama-t-il. À quoi est-elle ?

— Goûte et tu verras, répondit Maman.

Elle découpa une part qu'elle posa dans son assiette. Papa coupa la pointe avec sa fourchette et la mit dans sa bouche.

— De la tarte aux pommes ! Où diable as-tu trouvé des pommes ?

Carrie ne put garder plus longtemps le silence et hurla presque :

— C'est de la citrouille ! Maman a fait une tarte avec une citrouille verte !

Papa prit une petite bouchée et la goûta soigneusement.

— Je ne l'aurais jamais deviné, dit-il. Maman pourrait rivaliser avec le plus grand des chefs cuisiniers.

Maman ne dit rien, mais une légère rougeur envahit ses joues et ses yeux ne cessèrent de sourire tandis qu'ils mangeaient la succulente tarte. Ils dégustèrent à petites bouchées pour faire durer plus longtemps le délicieux goût épicé.

Laura aurait souhaité que ce joyeux dîner ne finît jamais. Quand elle fut au lit avec Marie et Carrie, elle resta éveillée pour prolonger ce sentiment de bien-être. Elle était bien au chaud, bercée d'une douce somnolence. Le bruit de la pluie sur le toit avait un son plaisant.

Une goutte d'eau sur son visage la laissa indifférente. Elle était sûre que cela ne pouvait pas être la pluie car il y avait un toit au-dessus d'elle. Elle se blottit contre Marie et tout s'évanouit dans la nuit en un sommeil douillet.





## CHAPITRE 4

### BLIZZARD D'OCTOBRE

Laura se réveilla en sursaut. Elle entendit une voix qui chantait ainsi qu'un étrange bruit de claques.

*« Oh, je suis heureux comme un gros tournesol (Slap ! Slap !)  
Qui dodeline et ploie dans la brise ! (Slap ! Slap !)  
Et mon cœur (Slap !) est aussi léger (Slap ! Slap !)  
Que le vent (Slap !) qui effeuille les arbres (Slap ! SLAP !) »*

Papa chantait sa chanson qui lui redonnait courage dans les moments difficiles, frappant ses mains contre sa poitrine.

Laura avait froid au bout de son nez qui seul émergeait de sous les couvertures où elle se tenait pelotonnée. Elle glissa sa tête hors du lit et comprit pourquoi Papa se donnait des claques : il essayait de se réchauffer.

Papa avait allumé le feu qui maintenant ronflait dans le fourneau. Mais l'air restait glacé. Sur la couverture la glace se fendillait à l'endroit où la pluie était tombée pendant la nuit par une fissure du toit. Le vent hurlait autour de la cabane et les rafales s'abattaient sur les murs et sur le toit.

— Que se passe-t-il ? demanda Carrie, encore endormie.

— C'est un blizzard, lui répondit Laura. Restez sous les couvertures, Marie et toi.

Avec beaucoup de précaution pour ne pas laisser le froid pénétrer sous les couvertures, Laura se glissa hors du lit bien chaud et enfila ses vêtements en claquant des dents. De l'autre côté du rideau, Maman s'habillait aussi, mais elles avaient toutes les deux beaucoup trop froid pour dire quoi que ce fût.

Maman et Laura se retrouvèrent à côté du fourneau où le feu crépitait furieusement sans pour autant arriver à réchauffer l'air. On n'apercevait par la fenêtre que l'opacité blanche des violents tourbillons de neige. La neige s'était infiltrée sous la porte et recouvrait le plancher. Le givre piquetait de blanc chacun des clous des murs.

Papa était allé à l'étable et Laura se réjouissait que de si nombreuses meules jalonnassent l'espace séparant l'étable de la cabane. En allant d'une meule à l'autre il ne se perdrait pas.

— Un b-b-b-blizzard ! bredouilla Maman en claquant des dents. En oc-octobre ! Je n-n-n'ai jamais entendu parler...

Maman remit du bois dans le fourneau et cassa la glace du seau pour remplir la bouilloire.

Le seau d'eau n'était même pas rempli à moitié. Il faudrait épargner l'eau car personne ne pourrait aller jusqu'au puits durant cette tempête. Mais la neige qui couvrait le sol était propre. Laura la ramassa, la mit dans une bassine qu'elle posa sur le fourneau pour la faire fondre. On l'utiliserait pour la vaisselle.

Autour du fourneau, l'air s'était réchauffé. Laura enroula Grâce dans des couvertures et l'amena près du fourneau pour l'habiller. Marie et Carrie s'habillèrent en grelottant de froid près du four ouvert. Elles mirent toutes des bas et des chaussures.

Le petit déjeuner attendait quand Papa revint. Il fit irruption dans la pièce, accompagné du hurlement du vent et d'un tourbillon de neige.

— Eh bien ! ces rats musqués savaient ce qui allait arriver, n'est-ce pas, Laura, et les oies aussi, dit-il dès qu'il fut suffisamment réchauffé pour pouvoir parler.

— Il ne faut plus s'étonner si elles n'ont pas fait halte sur le lac, fit remarquer Maman.

— Le lac est gelé maintenant, dit Papa. La température a atteint dix-huit degrés au-dessous de zéro et continue à baisser.

Tout en disant ces mots, il jeta un œil sur la réserve de bois. Laura l'avait réapprovisionnée la nuit dernière, mais il ne restait déjà presque plus de bois. Aussi, tout de suite après le petit déjeuner. Papa se couvrit chaudement et rapporta de pleines brassées de bois.

Il faisait de plus en plus froid dans la cabane. Le fourneau n'arrivait pas à réchauffer l'air à l'intérieur des murs peu épais. Il n'y avait rien d'autre à faire que de rester près du fourneau, emmitouflés dans des manteaux et des châles.

— Je suis contente d'avoir mis des haricots à tremper hier soir, dit Maman.

Elle souleva le couvercle de la bouilloire qui sifflait et versa rapidement dedans une pleine cuillerée de bicarbonate de soude. L'eau bouillante des haricots écuma sans déborder.

— On pourra y ajouter le petit morceau de porc salé restant, annonça Maman.

De temps en temps, à l'aide d'une cuiller, elle sortait de l'eau quelques haricots. Quand leur peau se fendilla et se recroquevilla, elle déversa l'eau de la bouilloire, la remplit à nouveau et y plongea le petit morceau de porc salé.

— Rien n'est meilleur par un tel froid qu'une bonne soupe chaude aux haricots, dit Papa.

Il posa son regard sur Grâce qui le tirait par la main.

— Eh bien ! Que veux-tu, Jolis-yeux-bleus ?

— Une histoire, répondit Grâce.

— Oh oui ! Raconte-nous celle du grand-père et du cochon sur le traîneau, supplia



Carrie.

Alors, prenant Grâce et Carrie sur ses genoux, Papa raconta à nouveau les histoires qu'il avait autrefois racontées à Laura et à Marie dans les Grands Bois quand elles étaient petites filles. Maman et Marie étaient occupées à tricoter, assises près du fourneau dans un fauteuil à bascule recouvert d'une couverture. Laura se tenait entre le fourneau et le mur, enveloppée dans son châle.

Le froid s'infiltrait par les coins de la cabane et se faisait sentir jusqu' autour du fourneau. Des souffles d'air glacé faisaient tourbillonner et voleter les rideaux entourant les lits. La petite cabane tremblait dans la tempête. Mais l'odorante vapeur des haricots bouillants les réconfortait et leur donnait l'impression qu'il faisait moins froid.



À midi, Maman coupa des tranches de pain et remplit les bols de bouillon de haricots qu'ils mangèrent sans changer de place, près du fourneau.

Ils burent tous du thé fort et bouillant. Maman donna même à Grâce une tasse de thé *cambric*. Le thé *cambric* consistait en un mélange d'eau chaude et de lait avec seulement un soupçon de thé, mais les petites filles se sentaient traitées comme des grandes personnes quand leur maman leur laissait boire du thé *cambric*.

Le bouillon de haricots bien chaud et le thé bouillant les réchauffèrent tous. Ensuite Maman versa les haricots dans une jatte, mit le morceau de porc au milieu et versa sur le dessus quelques gouttes de mélasse. Elle glissa le plat dans le four et referma la porte. Il y aurait un bon plat de haricots pour le dîner.

Puis Papa dut rentrer davantage de bois. Ils se réjouissaient tous que la pile de bois se trouvât près de la porte du fond. Papa entra en titubant et hors d'haleine avec une première brassée. Quand il put parler, il dit :

— Ce vent coupe complètement le souffle. Si j'avais pu prévoir une telle tempête, j'aurais rempli cette cabane de bois, hier. Maintenant je ramène autant de neige que de bois.

Il disait vrai. Chaque fois que Laura lui ouvrait la porte la neige entrait en tourbillonnant. Elle tombait de ses vêtements et le bois qu'il rapportait en était couvert. Ouvrir sans arrêt la porte refroidissait tant la cabane que cette neige dure comme de la glace et fine comme du sable ne fondait pas.



— Cela suffit pour le moment, dit Papa.

S'il laissait encore rentrer le froid, le bois qu'il rapporterait ne fournirait même pas assez de chaleur pour le chasser.

— Quand tu auras fini de balayer la neige, Laura, apporte-moi mon violon. Dès que mes doigts seront moins gourds, nous chanterons plus fort que le hurlement du vent.

Peu de temps après, Papa put accorder son instrument. Il colophana l'archet, plaça le violon sur son épaule et chanta :

*« Oh, si je retrouvais ma jeunesse  
Je mènerais une autre vie,  
J'achèterais une terre avec mes économies  
Et je prendrais Dinah pour femme.  
Mais maintenant je suis vieux  
Et mes cheveux sont gris.  
Je ne peux plus travailler.  
Oh, ramenez-moi !  
Oh, ramenez-moi,  
Vers les rivages de Virginie.  
Oh, emportez-moi, emportez-moi,  
Emportez-moi jusqu'à ce que je meure. »*

— Pour l'amour de Dieu ! interrompit Maman, j'aime autant entendre le vent.

Elle essayait de garder Grâce au chaud, mais celle-ci se débattait et pleurnichait. Maman la posa par terre.

— Eh bien ! Cours donc si tu en as tant envie. Tu seras bien vite contente de revenir près du fourneau.

— J'ai une idée, s'exclama Papa. Laura et Carrie, venez ici avec Grâce, et montrez-nous comment on marche au pas cadencé. Cela vous réchauffera.

Elles quittèrent leur châte douillet à regret, mais obéirent à Papa. Alors sa voix forte s'éleva, accompagnée par le violon.

*« En avant, marche ! Ettrick et Teviotdale !  
Pourquoi n'avancez-vous pas en bon ordre ?  
En avant, marche ! Eskdale et Liddesdale !  
Les bonnets bleus sont de l'autre côté de la frontière !*

*Au-dessus de vos têtes flottent des bannières,  
Que l'histoire a déjà célébrées. »*

Laura, Carrie et Grâce, chantant à pleins poumons, firent plusieurs fois le tour de la pièce au pas cadencé, tapant lourdement du pied.

*« Soyez prêts ! Soyez prêts !  
Fils de nos monts et de nos vallées !  
Combattez pour les vôtres et la gloire de la vieille Écosse ! »*

Elles avaient l'impression que des drapeaux flottaient au-dessus d'elles et qu'elles marchaient vers la victoire. Elles n'entendaient même plus la tempête et avaient chaud jusqu'au bout des orteils.

Puis, la musique s'arrêta et Papa rangea le violon dans son étui.

— Eh bien, les filles, c'est à mon tour de marcher contre la tempête et de rentrer une provision de bois suffisante pour ce soir. Ce serait malheureux que ce vieil air ne m'ait pas revigoré suffisamment pour affronter une tempête.

Maman réchauffa le manteau et le cache-nez de Papa près du fourneau tandis qu'il rangeait son étui à violon. Ils entendaient à nouveau le vent hurler furieusement.

— Des haricots chauds et du thé bouillant t'attendront à ton retour, lui promit Maman. Et ensuite, nous irons tous au lit et nous nous tiendrons au chaud. La tempête sera probablement finie demain.

Mais le lendemain matin, Papa chantait encore la chanson du tournesol. La fenêtre offrait la même opacité blanche et les vents entraînaient toujours des tourbillons de neige qui secouaient la petite cabane.

La tempête dura encore deux longues journées et deux nuits.



## CHAPITRE 5

### APRÈS LA TEMPÊTE

Au matin du quatrième jour, Laura ressentit une impression étrange. Lorsqu'elle émergea de sous les couvertures couvertes de neige et qu'elle prêta l'oreille, elle entendit le léger cliquetis des plaques du fourneau suivi du premier crépitement du feu. Ensuite elle comprit d'où lui venait ce sentiment étrange : le bruit de la tempête s'était tu !

— Réveille-toi, Marie, chantonna-t-elle en la poussant du coude. Le blizzard a cessé !

Elle sauta hors du lit douillet dans l'air plus froid que la glace. Le fourneau allumé ne semblait plus diffuser aucune chaleur et le seau de neige fondue était presque entièrement gelé. Mais le soleil faisait étinceler les fenêtres couvertes de givre.

— Il fait plus froid que jamais, dehors, annonça Papa en entrant.

Il se pencha au-dessus du fourneau pour dégeler les petits glaçons pris dans sa moustache. Ils grésillèrent en tombant sur le fourneau puis s'évaporèrent.

Papa essuya sa moustache et poursuivit :

— Les vents ont arraché du toit un large morceau de papier goudronné que j'avais pourtant solidement cloué. Voilà pourquoi la pluie et la neige ont pu passer au travers du toit.

— De toute façon, la tempête a cessé maintenant, dit Laura.

C'était bien agréable de prendre le petit déjeuner sous le regard des vitres scintillantes de soleil.

— À présent nous allons avoir un été indien, affirma Maman. Cette tempête trop précoce ne pouvait annoncer le début de l'hiver.

— Certes, je n'ai jamais vu l'hiver s'installer si tôt, admit Papa. Mais je trouve qu'il se passe des choses étranges.

— Quelles choses, Charles ? voulut savoir Maman.

Papa ne pouvait l'expliquer bien précisément.

— Il y a du bétail égaré près des meules de foin, dit-il quelques instants plus tard.

— Est-il en train d'arracher le foin ? demanda aussitôt Maman.

— Non !

— Alors pourquoi s'inquiéter, si ces animaux ne causent aucun dommage.

— Je pense que la tempête les a exténués et qu'ils se sont mis à l'abri près des meules. Je vais attendre qu'ils se reposent un moment et mangent un peu avant de les chasser. Je ne peux pas me permettre de les laisser détruire les meules, mais ils peuvent manger un peu sans faire grand mal, dit Papa. Mais ils ne mangent pas ! ajouta-t-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas alors ?

— Rien, ils restent là, c'est tout.

— Ne t'inquiète donc pas, insista Maman.

— Je ne m'inquiète pas, dit Papa et il but son thé. Bon, je ferais aussi bien d'aller les chasser.

Il remit son manteau, son chapeau et ses moufles et sortit.

Au bout d'un moment, Maman dit :

— Va donc rejoindre Papa, Laura. Il peut avoir besoin d'aide pour éloigner les animaux.

Laura se couvrit la tête avec le grand châle de Maman et l'épingla soigneusement sous son menton. Elle s'emmitoufla dedans, de la tête aux pieds, cachant même ses mains sous la chaude laine. Seul son visage restait découvert.

Dehors, la neige scintillante l'éblouit. Elle respira profondément l'air froid et mordant et plissa les yeux pour regarder autour d'elle. Sous le ciel immensément bleu, la prairie tout entière n'était qu'un poudrolement de neige. Le vent fort et régulier ne soulevait pas la neige, mais la faisait voler au ras de la prairie.

L'air froid cinglait les joues de Laura. Il brûlait son nez et ses poumons et sortait de sa bouche en épaisse buée qui gelait sur le châle qu'elle tenait devant sa bouche.

Quand elle dépassa le coin de l'étable, elle aperçut Papa qui marchait devant elle. Elle vit aussi le bétail et le fixa, pétrifiée de stupeur.

Les bêtes – certaines rousses ou brunes, d'autres tachetées et une petite, noire – se tenaient au soleil ou à l'ombre des meules. Elles restaient sans bouger, la tête penchée vers le sol. Les encolures rousses et les encolures brunes sortant d'épaules squelettiques rejoignaient de monstrueuses têtes blanches.

— Papa ! hurla Laura.

Papa lui fit signe de ne pas bouger. Il avança avec peine, parmi la neige volant à ras du sol, vers ces créatures.

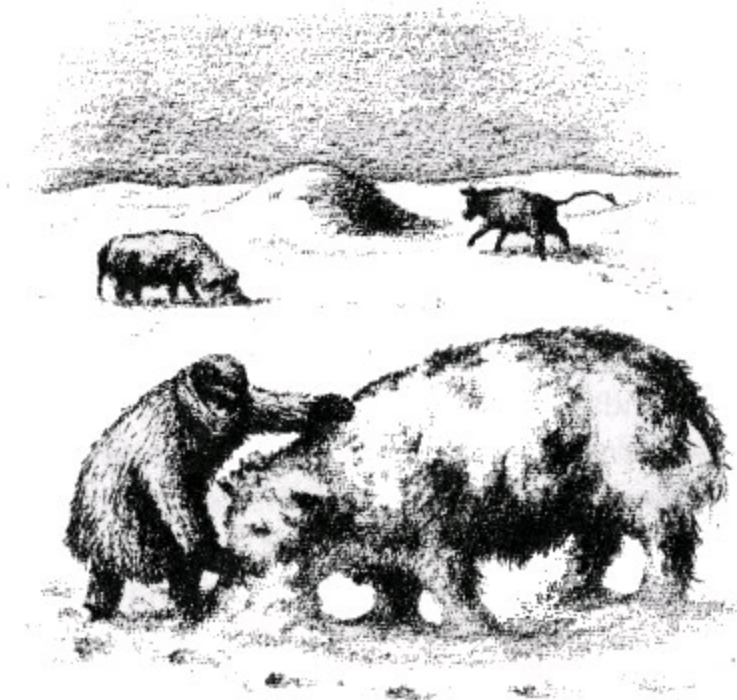
Leur parfaite immobilité rendait ces bêtes irréelles. Seule leur respiration gonflait par moment leurs flancs, faisant saillir davantage leurs côtes. Leur échine et leurs hanches pointues saillaient nettement et leurs pattes raidies restaient figées. Et, à la place de leur tête il y avait une grosse masse de neige qui semblait fixée au sol parmi le poudrolement de neige.

Les cheveux de Laura se dressèrent sur sa tête et un frisson d'horreur parcourut son dos. Des larmes coulèrent de ses yeux effarés et irrités par le soleil et le vent, glissant le long de ses joues. Papa avança lentement contre le vent. Il marcha jusqu'au troupeau. Pas

une seule bête ne bougea.

Pendant un moment il resta à les observer, puis il s'agenouilla et fit rapidement quelque chose. Laura entendit un mugissement et vit le dos d'un bœuf roux se cambrer. L'animal sauta et détala en titubant et beuglant. Il avait une tête normale avec des yeux et des naseaux et quand il mugit, une épaisse buée s'échappa de sa bouche dans l'air froid.

Un autre animal beugla et fit quelques pas mal assurés, puis ce fut au tour d'un autre. Papa fit la même chose à chacune des bêtes. Leurs mugissements s'élevaient dans l'air froid.



Finalement, elles s'éloignèrent toutes ensemble. Elles s'en allaient à présent silencieusement dans la neige poudreuse qui montait à hauteur de genou.

Papa fit signe à Laura de rentrer à la cabane pendant qu'il examinait les meules.

— Qu'est-ce qui vous a retenus si longtemps, Laura ? demanda Maman. Les bêtes ont-elles abîmé les meules ?

— Non, Maman, répondit Laura. Leur tête... je pense que leur tête était gelée et fixée au sol.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Maman.

— Ce doit être encore l'une de tes étranges idées, Laura. La façon dont tu racontes parfois les choses est vraiment inquiétante.

— Très bien ! Tu demanderas à Papa si tu ne me crois pas, répliqua sèchement Laura.

Elle n'était pas capable d'expliquer à Maman et Marie ce qu'elle ressentait. Elle avait l'impression que d'une façon ou d'une autre, dans la férocité de la nuit et de la tempête, le silence profond et souterrain de la prairie s'était emparé de ces animaux.

Quand Papa rentra, Maman lui demanda :

— Qu'est-il arrivé au bétail, Charles ?

— Leur tête était prise dans la glace et la neige gelée, répondit Papa. Leur haleine avait gelé sur leurs yeux et dans leurs naseaux et allait bientôt les étouffer.

Laura laissa tomber son balai.



— Papa ! Leur propre souffle les étouffait ! s'écria-t-elle, horrifiée.

Papa comprenait ce qu'elle ressentait.

— Tout va bien à présent, Laura, dit-il. J'ai cassé la glace et dégagé leur tête. Ces animaux peuvent respirer maintenant et je pense qu'ils pourront trouver quelque part un abri.

Carrie et Marie ouvraient de grands yeux ronds et même Maman avait l'air horrifié. Elle dit cependant d'un ton plein d'entrain :

— Termine donc de balayer, Laura. Et, Charles, pour l'amour du ciel, pourquoi n'enlèves-tu pas ton manteau et ne te réchauffes-tu pas ?

— J'ai quelque chose à vous montrer, dit Papa en sortant avec précaution sa main de sa poche. Regardez, les filles, regardez ce que j'ai trouvé, caché dans une meule.

Il ouvrit lentement sa main. Dans le creux de sa moufle, se tenait un petit oiseau. Il le mit doucement dans les mains de Marie.

— Eh bien ! Il se tient tout droit sur ses pattes, s'exclama Marie qui l'effleurait du bout de ses doigts.

Ils n'avaient jamais vu un tel oiseau. Il était de petite taille mais ressemblait exactement au grand pingouin représenté dans *Les Merveilles du Monde Animal*, le grand livre vert de Papa.

Tout comme le grand pingouin, il avait une gorge blanche, un dos et des ailes noires, des pattes courtes et de larges pieds palmés. Il se tenait tout droit sur ses courtes pattes comme un petit bonhomme revêtu d'une chemise blanche, d'un pantalon et d'un manteau noir et ses petites ailes noires ressemblaient à des bras.

— Qu'est-ce que c'est, Papa ? Oh, qu'est-ce que c'est ? cria Carrie, ravie, retenant les mains impatientes de Grâce.

— Il ne faut pas y toucher, Grâce !

— Je n'ai jamais rien vu de semblable, dit Papa. Les vents de la tempête ont dû l'épuiser et il est tombé par terre. Il a buté contre une meule et s'est glissé dans le foin pour s'abriter.

— C'est un pingouin, déclara Laura. Seulement, c'est un bébé pingouin.

— Ce n'est pas un oisillon, regarde ses plumes, dit Maman.

— Oui, quelle que soit l'espèce à laquelle il appartient, cet oiseau est arrivé à l'âge adulte, acquiesça Papa.

Le petit oiseau se tenait droit sur la douce paume de Marie et les regardait de ses grands yeux noirs et brillants.

— Il n'a jamais vu d'humains auparavant, dit Papa.

— Comment le sais-tu ? demanda Marie.

— Parce qu'il n'a pas peur de nous, expliqua Papa.

— Oh ! Est-ce qu'on peut le garder, Papa ? Le permets-tu, Maman ? supplia Carrie.

— On verra cela, dit Papa.

Les doigts de Marie caressaient le petit oiseau tandis que Laura lui décrivait la blancheur de sa douce gorge et le noir intense de son dos, sa queue et ses petites ailes. Ensuite, ils laissèrent Grâce le toucher avec précaution. Le petit pingouin continuait à les regarder.

Ils le posèrent par terre. Il marcha un petit peu, puis frotta ses pieds palmés contre le plancher et fit battre ses petites ailes.

— Il ne parvient pas à s'envoler, dit Papa, car c'est un oiseau aquatique. Il doit prendre son élan sur l'eau où il peut se servir de ses pieds palmés pour prendre de la vitesse.

Finalement, ils le mirent dans une caisse, dans un coin de la pièce. Le petit oiseau leva la tête pour continuer à les regarder de ses grands yeux ronds et brillants et ils se demandèrent ce qu'ils pourraient bien lui donner à manger.

— Une étrange tempête a sévi dans toute la région, dit Papa, je n'aime pas cela.

— Mais, Charles, il s'agissait seulement d'un blizzard, fit remarquer Maman. Nous allons probablement jouir maintenant d'un beau temps doux. La température commence déjà à se réchauffer un peu.

Marie reprit son tricot et Laura continua de balayer. Papa regardait par la fenêtre. Carrie vint bientôt le rejoindre avec Grâce pour écarter cette dernière du petit pingouin.

— Oh ! regardez, des lapins de garenne ! s'exclama Carrie.

Tout autour de l'étable, des lapins de garenne gambadaient.

— Ces canailles ont profité de notre foin pendant toute la tempête, dit Papa. Je devrais prendre mon fusil pour qu'on se régale d'un bon ragoût.

Mais il restait à les regarder derrière la fenêtre sans faire le moindre geste vers son fusil.

— Laisse-les partir, pour cette fois, supplia Laura. Ils sont venus là, car ils ne pouvaient faire autrement, il leur fallait trouver un abri.

Papa regarda Maman et elle lui sourit.

— Nous ne sommes pas sans provisions, Charles, et je suis reconnaissante que cette tempête se soit terminée sans dommage.

— Peut-être bien que je peux me permettre de faire cadeau d'un peu de foin à ces coquins ! consentit Papa.

Puis Papa prit le seau à eau et alla au puits. Un air très froid entra dans la pièce quand il ouvrit la porte, mais le soleil commençait déjà à faire fondre la neige sur le côté sud de la cabane.





## CHAPITRE 6

### L'ÉTÉ INDIEN

Le lendemain matin, seuls quelques morceaux de glace flottaient à la surface de l'eau du seau. Le temps était beau et ensoleillé. Papa prit ses pièges pour aller les poser dans le Grand Marais et prendre des rats musqués. Carrie et Grâce jouaient dehors.

Le petit pingouin refusait de manger. Il ne proférait pas un son, mais Laura et Carrie croyaient lire du désespoir dans ses yeux. Il mourrait s'il ne mangeait pas, mais il ne savait pas avaler ce qu'elles lui proposaient.

Au déjeuner, Papa leur apprit que la glace était en train de fondre sur le lac d'Argent. Il pensait que l'étrange petit oiseau pourrait prendre soin de lui-même sur l'eau. Alors, après le déjeuner, Laura et Marie mirent leur capuchon et leur manteau, et partirent avec Papa pour rendre au petit oiseau sa liberté.

La surface ridée du lac se colorait de reflets bleus et argent sous le ciel pâle et chaud. Un liseré de glace entourait ses rives et de grosses plaques de glace grises flottaient.

Papa sortit le petit pingouin de sa poche. Dans son doux manteau noir et sa petite chemise immaculée, il se tint sur ses pieds palmés. Il vit la terre, le ciel et l'eau, se redressa brusquement et étira ses petites ailes. Il ne s'envola pas car ses ailes étaient trop petites pour le soulever.

— La terre n'est pas son élément, dit Papa, c'est un oiseau aquatique.

Papa s'accroupit près de la fine lisière glacée du lac et, tendant son bras le plus possible, il posa délicatement le petit oiseau sur l'eau bleue. En un clin d'œil, celui-ci avait disparu. Au loin, petite tache noire parmi les plaques de glace, il allait comme l'éclair.

— Il va très vite grâce à ses pieds palmés qui l'aident à s'élever au-dessus de... Voilà ! il s'envole, s'écria Papa.



Laura eut à peine le temps de le regarder s'élever, petit point dans l'immense ciel étincelant. Ses yeux, trop éblouis par l'éclat du soleil, ne purent le suivre longtemps. Mais Papa continua à le regarder et le vit se diriger vers le sud.

Ils ne surent jamais ce qu'il advint de l'étrange petit oiseau qui arriva du nord dans la nuit et la tempête, et qui se dirigea sous le soleil vers le sud. Ils ne virent ni n'entendirent jamais plus parler d'un tel oiseau et ne surent jamais à quelle espèce il appartenait.

Papa ne bougeait pas, regardant jusque dans le lointain la terre qui l'entourait : un éventail de teintes douces coloraient les ondulations de la prairie, du brun ocre au violet en passant par un gris fauve et des verts tendres avec tout au loin du bleu gris.

Tout était calme. Pas un souffle de vent n'agitait les herbes d'un gris pastel, pas un seul oiseau n'habitait l'air ou l'eau. Le lac clapotait à peine à la lisière de ce monde immobile.

Laura regarda Papa et comprit qu'il prêtait aussi l'oreille. Le silence, plus puissant qu'aucun bruit, était plus terrifiant que le froid. Il pouvait couvrir le clapotis du lac et le vague et léger bourdonnement dans les oreilles de Laura. Dans le silence, il n'y avait pas un bruit, pas un mouvement et cette absence de toute vie le rendait effrayant. Laura essayait d'échapper à son emprise et son cœur battait très fort.

— Je n'aime pas cela, dit Papa, secouant doucement la tête. Je n'aime pas ce temps. Il y a quelque chose de...

Il n'arrivait pas à exprimer ce qu'il ressentait et répétait :

— Je n'aime pas cela, je n'aime pas cela du tout.

Personne ne pouvait dire exactement ce que ce temps avait d'étrange : c'était un bel été indien. Chaque nuit il gelait, mais les journées étaient ensoleillées. Chaque après-

midi, Laura et Marie faisaient de longues promenades sous le chaud soleil, tandis que Carrie jouait avec Grâce près de la maison.

— Profitez tant que vous pouvez de ce soleil, disait Maman, ce sera bientôt l'hiver et il faudra rester à l'intérieur.

Dehors, dans le doux temps clair, elles faisaient provision de soleil et d'air pur avant la venue de l'hiver qui les retiendrait enfermées.

Mais souvent, tandis qu'elles marchaient, Laura jetait un rapide coup d'œil vers le nord sans savoir pourquoi. Quelquefois, sous le brillant soleil, elle s'arrêtait et écoutait, mal à l'aise sans qu'il y eût une raison précise.

— Nous allons avoir un très rude hiver, dit Papa, le plus rude que nous ayons jamais connu.

— Pourquoi, Charles ? protesta Maman. Nous avons du beau temps à présent. Cette unique tempête précoce ne signifie pas que tout l'hiver va être redoutable.

— J'attrape des rats musqués depuis pas mal d'années, dit Papa, et je ne les ai jamais vus construire des murs aussi épais.

— Des rats musqués ! s'exclama Maman.

— Les animaux sauvages savent, d'une façon ou d'une autre, insista Papa et ils se sont tous préparés à un très rude hiver.

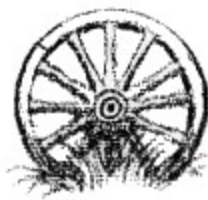
— Peut-être était-ce seulement pour s'abriter de cette dernière tempête ? suggéra Maman.

Mais elle ne put convaincre Papa.

— Je ressens moi-même une étrange impression, dit-il. Ce temps semble cacher quelque chose qui peut éclater à tout instant. Si j'étais un animal sauvage, je creuserais mon terrier le plus profond possible. Si j'étais une oie, je déploierais mes ailes et je m'éloignerais d'ici.

Maman se moqua de lui :

— C'est bien toi, l'oie, Charles ! Je n'ai pas vu un si bel été indien depuis longtemps.





## CHAPITRE 7

### L'AVERTISSEMENT DE L'INDIEN

Un après-midi, un petit groupe d'hommes s'assembla dans le magasin de M. Harthorn. Les trains, qui avaient été bloqués par la tempête, roulaient à nouveau et les hommes avaient quitté leur concession pour venir en ville acheter quelques provisions et entendre les dernières nouvelles.

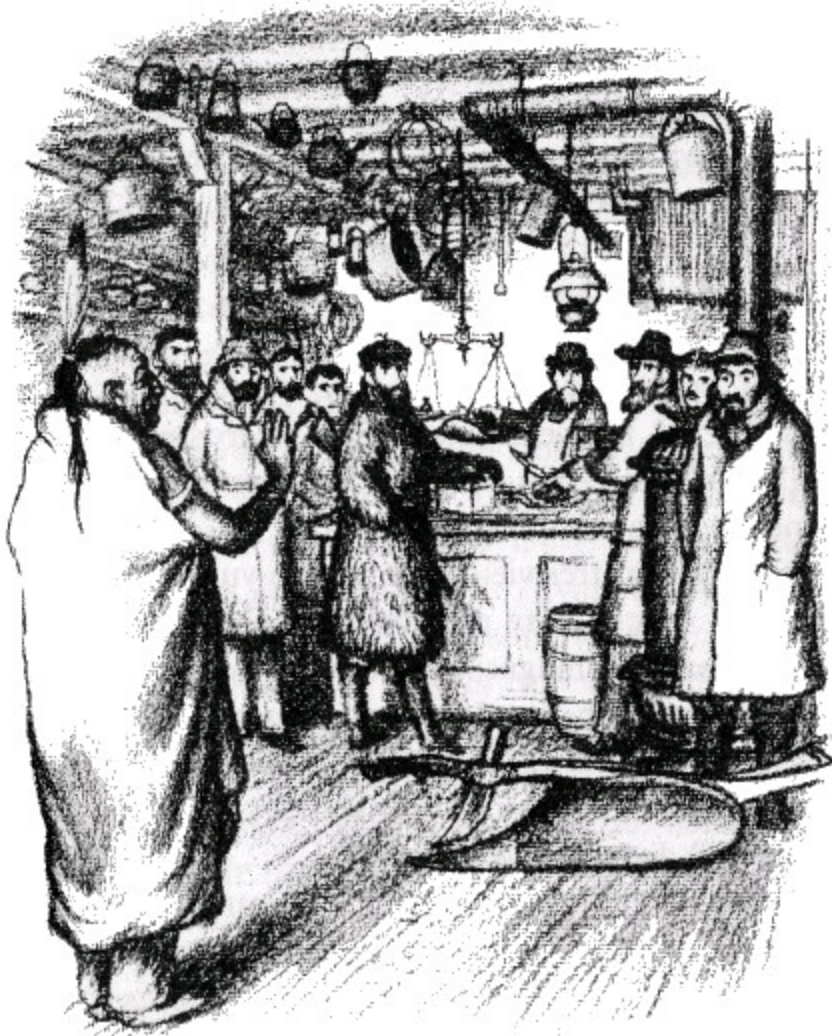
Royal et Almanzo Wilder étaient venus de leur ferme, Almanzo conduisant son bel équipage de chevaux *Morgan*, le meilleur attelage de toute la région. M. Boast se trouvait aussi parmi ces hommes assemblés, faisant rire tout le monde quand son rire communicatif retentissait. Papa était venu aussi, à pied, avec son fusil sous le bras mais il n'avait pas vu le moindre lapin. Il attendait maintenant que M. Harthorn pesât le morceau de porc salé qui remplacerait le gibier manquant.

Sans avoir entendu le bruit d'un pas derrière lui, Papa sentit une présence et se retourna pour voir qui arrivait. Tout à coup M. Boast s'arrêta de parler et tous les autres se retournèrent pour voir ce qui l'avait fait taire.

Ce n'était qu'un Indien. Mais pour une raison ou pour une autre sa seule présence les laissa tous silencieux. L'Indien ne bougea pas et porta successivement son regard sur Papa, M. Boast, Royal Wilder et sur chacun des autres hommes pour s'arrêter finalement sur Almanzo.

C'était un très vieil Indien. De profondes rides sillonnaient son visage tanné et ses pommettes saillaient sous une peau toute parcheminée, mais il se tenait très droit. Ses bras disparaissaient sous une couverture grise qui l'enveloppait complètement. Une plume d'aigle plantée dans une mèche de cheveux garnissait le haut de son crâne par ailleurs rasé. Un vif éclat animait ses yeux perçants. Derrière lui, le soleil brillait dans la rue poussiéreuse où l'attendait un poney indien.





— Grosse masse de neige venir, dit l'Indien.

La couverture glissa le long de son épaule, découvrant son bras tanné et nu. Il fit un large geste indiquant le nord, l'ouest et l'est, puis un geste circulaire englobant ces trois directions.

— Grosse neige, grand vent, affirma-t-il.

— Pendant combien de temps ? lui demanda Papa.

— Beaucoup de lunes, répondit l'Indien.

Il leva quatre doigts puis trois. Sept doigts, sept mois ; des blizzards pendant sept mois.

Ils restèrent tous à le regarder sans rien dire.

— Vous, hommes blancs, dit-il, je parle à vous.

Il montra à nouveau sept doigts. « Grosse neige. » À nouveau sept doigts. « Grosse neige. » Il leva encore sept doigts. « Beaucoup de grosses neiges, beaucoup de lunes. »

— Vieux, très vieux ! Beaucoup vu ! s'exclama-t-il en touchant sa poitrine avec son index.

Il sortit du magasin pour retrouver son poney et partit en chevauchant vers l'ouest.

— Voilà qui est incroyable, s'écria M. Boast.

— Que voulait-il dire avec ces sept grosses neiges ? demanda Almanzo.

Papa le lui expliqua. L'Indien voulait dire que tous les sept ans il y avait un rude hiver et qu'au bout de trois fois sept ans venait le plus rude hiver de tous. L'Indien était venu dire aux hommes blancs que l'hiver à venir était le vingt et unième hiver et que le blizzard



sévirait pendant sept mois consécutifs.

— Croyez-vous qu'on puisse se fier aux paroles de ce vieux bonhomme ? fit Royal.

Personne ne put lui répondre.

— Par mesure de prudence, nous viendrons habiter en ville cet hiver, poursuivit Royal. Mon magasin vaut mieux qu'une cabane trouée comme une passoire pour passer une rude saison. Nous pourrions rester jusqu'au printemps. Qu'en penses-tu, Manzo ?

— Tout à fait d'accord, répondit Almanzo.

— Que pensez-vous du fait de venir en ville, Boast ? demanda Papa.

— Je ne vois pas comment nous le pourrions, répondit-il. Nous avons trop de bétail, de chevaux et de poulets. Il n'y a pas de place en ville pour les garder même si j'avais les moyens de payer un loyer. Nous sommes assez bien installés pour passer l'hiver sur notre concession. Je crois qu'Ellie et moi ferions mieux de rester dans notre ferme.

Chacun restait pensif. Papa paya ses achats et sortit, marchant d'un bon pas vers la maison. De temps en temps, il se retournait vers le nord-ouest pour surveiller le ciel. Il était clair et le soleil brillait.

Maman sortait le pain du four quand Papa entra. Carrie et Grâce avaient couru à sa rencontre et rentrèrent avec lui. Marie resta tranquillement à coudre, mais Laura se leva d'un bond.

— Quelque chose ne va pas, Charles ? demanda Maman, démoulant d'odorantes miches pour les entourer d'un linge blanc et propre. Tu rentres bien tôt.

— Tout va bien, répondit Papa. Voilà le sucre et le thé que tu m'avais demandés ainsi qu'un morceau de porc salé. Je n'ai pas attrapé de lapin. Tout va bien, répéta-t-il, mais nous allons déménager et nous installer en ville aussi vite que nous le pourrions. Il faut d'abord que je transporte le foin pour le bétail. Si je me dépêche, je peux transporter un chargement avant que le soir ne tombe.

— Mon Dieu ! Charles ! s'exclama Maman, abasourdie.

Mais Papa était déjà en route vers l'étable. Les regards interrogateurs de Carrie et de la petite Grâce se portèrent sur Maman puis sur Laura et à nouveau sur Maman. Laura regarda Maman qui elle-même la regardait, désespérée.

— Ton père n'a jamais agi de la sorte auparavant, dit Maman.

— Il n'y a rien d'inquiétant, Maman, Papa l'a répété plusieurs fois, souligna Laura. Je dois courir l'aider à charger le foin.

Maman alla aussi à l'étable et Papa lui parla tout en harnachant les chevaux.

— Si tu veux savoir la vérité, nous allons avoir un très rude hiver et cela m'effraie. Cette maison n'est qu'une cabane en bois. Elle ne protège pas du froid et rappelle-toi que le dernier blizzard a arraché le papier goudronné. Avec ses deux épaisseurs de planches de bois, notre maison en ville est beaucoup mieux calfeutrée. C'est une bonne maison avec une toiture étanche tout comme l'étable.

— Mais pourquoi tant de hâte ? demanda Maman.

— Je sens qu'il n'y a pas un instant à perdre, dit Papa. J'agis comme les rats musqués, quelque chose me pousse à te mettre, toi et les filles, à l'abri de murs épais. J'avais déjà ce sentiment depuis quelque temps et maintenant cet Indien...

Papa s'interrompit.

— Quel Indien ? demanda aussitôt Maman qui avait pris un air dégoûté rien qu'à entendre prononcer ce nom.

Maman détestait les Indiens. Elle les craignait surtout.

« Il y a quelques bons Indiens », disait souvent Papa.

— Et ils savent des choses que nous ignorons, ajoutait-il à présent, à l'adresse de Maman. Je t'en parlerai pendant le dîner, Caroline.

Pendant que Papa jetait des fourchées de foin dans le chariot et que Laura le foulait, il ne fut plus possible de parler. Le foin montait progressivement sous les jambes agiles de Laura jusqu'à s'élever bien plus haut que la croupe des chevaux.

— Je le transporterai tout seul jusqu'en ville, dit Papa. Ce n'est pas un endroit où une fille puisse faire un travail de garçon.

Laura se laissa glisser du haut du chargement sur le tas de foin qui restait de la meule, et Papa partit. Le chaud après-midi de l'été indien sentait bon et les basses ondulations de la prairie doucement colorée s'étendaient jusque dans le lointain sous un ciel serein. Mais derrière ce calme et cette sérénité, quelque chose se tenait à l'affût. Laura comprenait ce que Papa voulait dire.

« Oh, si j'avais les ailes d'un oiseau ! » Laura se remémora ces paroles de la Bible. Si elle avait les ailes d'un oiseau, elle aussi les aurait déployées pour voler, vite, vite et très loin.

Elle retourna tristement à la maison pour aider Maman. Ils n'avaient pas d'ailes et ils allaient seulement déménager pour habiter en ville pendant l'hiver. Maman et Marie n'y voyaient pas d'inconvénient, mais Laura savait qu'elle ne se plairait pas parmi tant de gens.



## CHAPITRE 8

### L'INSTALLATION EN VILLE

La maison de Papa, l'une des plus belles de la ville, se dressait du côté est de la Grand'rue, à l'écart des autres. Au premier étage, une fenêtre s'ouvrait dans la haute fausse façade se découpant à angles droits. Au rez-de-chaussée, deux fenêtres encadraient la porte d'entrée.

Papa n'arrêta pas le chariot devant cette porte : il tourna à l'angle de la Deuxième rue, qui était en fait un chemin, et contourna la maison pour arriver devant la porte de l'appentis. Une solide étable en bois, à côté de laquelle trônait déjà une meule de foin, apparut devant eux et, un peu plus loin, Laura vit une nouvelle construction aux planches toutes neuves. L'étable et la maison de Papa, de couleur grise, étaient déjà patinées comme les magasins de la Grand'rue.

— Bien, nous voici arrivés, dit Papa. Nous ne mettrons pas longtemps à nous installer.

Papa détacha Ellen, la vache, et son grand veau du chariot et Laura les mena à l'étable tandis que Papa déchargeait le chariot. Puis il le conduisit jusqu'à l'étable et commença à dételer les chevaux.

La porte intérieure de l'appentis ouvrait sous les escaliers qui montaient au premier depuis la pièce du fond. Cette pièce étroite ferait bien sûr office de cuisine. Elle comportait une fenêtre donnant sur la Deuxième rue où des terrains à bâtir avoisinaient un petit magasin vide. Plus loin dans la prairie, vers le nord-est, Laura pouvait voir la gare, bâtiment à deux étages.

Maman contemplait les murs et le plancher vides de la pièce de devant, se demandant où ils allaient mettre toutes leurs affaires.

Dans la grande pièce vide se trouvaient un poêle à charbon, un bureau et une chaise reluisants.

— D'où viennent donc ce bureau et cette chaise ? s'exclama Laura.

— Ils appartiennent à Papa, dit Maman. Le nouvel associé du juge Carroll a un bureau, aussi ce dernier a-t-il laissé à Papa son ancien bureau, sa chaise et le poêle pour payer en partie le loyer.

Le bureau comportait des tiroirs et de petites cases que recouvrait un très beau couvercle coulissant fait d'étroites lattes de bois articulées que l'on pouvait lever ou

baisser et qui se fermait en s'incurvant. Quand le couvercle était remonté, on ne le voyait plus.

— Nous allons disposer les fauteuils à bascule près de l'autre fenêtre, poursuivit Maman. Ainsi Marie pourra profiter du soleil tout l'après-midi et je pourrai voir assez clair pour vous faire la lecture jusqu'au coucher du soleil. Nous allons faire ceci en premier. Tu pourras t'installer, Marie, et veiller à ce que Grâce ne soit pas dans nos jambes.

Maman et Laura installèrent les fauteuils près de la fenêtre. Puis elles firent passer la table par la porte d'entrée et la disposèrent entre le poêle et la porte ouvrant sur la cuisine.

— Ainsi, nous pourrons prendre nos repas dans l'endroit le plus chaud de la pièce, expliqua Maman.

— Ne peut-on suspendre les rideaux maintenant ? demanda Laura.

Les deux fenêtres ressemblaient à des yeux étrangers regardant à l'intérieur. Des inconnus passaient dans la rue et, de l'autre côté, des boutiques indiscretes dressaient leur façade : la quincaillerie Fuller avoisinant la pharmacie, puis la boutique de tailleur de M. Power et l'épicerie Loftus, Articles de nouveauté et Alimentation générale.

— Oui, le plus tôt sera le mieux, dit Maman.

Elle déballa les rideaux de mousseline et les suspendit avec l'aide de Laura. Un chariot passa tandis qu'elles les mettaient en place puis tout à coup cinq ou six garçons descendirent la Deuxième rue, suivis quelque temps après d'un nombre presque égal de filles.

— C'est la sortie de l'école, dit Maman. Carrie et toi, vous irez demain à l'école, annonça-t-elle d'une voix réjouie.



Laura ne dit rien. Personne ne savait à quel point elle redoutait de rencontrer des inconnus. Personne ne savait combien son cœur battait et son estomac se nouait quand elle devait affronter de nouveaux visages. Elle n'aimait pas la ville. Elle ne voulait pas aller à l'école.

C'était si injuste qu'elle dût y aller ! Marie voulait être institutrice mais elle ne le pouvait pas car elle était aveugle. Laura n'avait pas envie d'enseigner, mais elle devait le faire pour contenter Maman. Probablement toute sa vie elle devrait affronter des gens et des enfants inconnus. Elle garderait toujours cette peur mais elle ne devrait jamais la faire paraître.

Non ! Papa avait dit qu'elle ne devait pas avoir peur et elle n'aurait pas peur. Elle serait courageuse même si elle devait en souffrir. Mais, même si elle arrivait à surmonter sa peur, elle ne pourrait pas aimer les étrangers. Elle connaissait bien les animaux et les comprenait mais elle pensait qu'on ne pouvait jamais se fier aux gens.

À présent, les rideaux les mettaient à l'abri des regards indiscrets. Carrie avait disposé les chaises autour de la table. Le plancher de pin reluisait de propreté et les tapis de chiffons tressés que Maman et Laura disposèrent devant chaque porte donnèrent un air pimpant à la grande pièce.

Papa installait le fourneau dans la cuisine. Quand il eut assemblé et solidement fixé les tuyaux du fourneau, il apporta le placard et l'installa sur le mur faisant face à la porte

d'entrée.

— Voilà, dit-il, tu auras le fourneau et le placard à portée de main.

— Oui, Charles, comme cela est astucieux ! le félicita Maman. Quand nous aurons monté les lits au premier, notre installation sera presque terminée.

Papa tendit les éléments des châlits que Maman et Laura tirèrent par la trappe du haut de l'escalier. Il fit passer les épais matelas de plumes, les couvertures, les couvre-lits, les oreillers, puis, en compagnie de Carrie, il alla remplir les paillasses avec le foin des meules. D'habitude, on les remplissait de paille, mais ils devaient les remplir de foin car il n'y avait pas eu encore de moisson dans cette région de pionniers.

Sous le toit, une mince cloison séparait deux pièces. L'une possédait une fenêtre ouvrant vers l'ouest, l'autre vers l'est. De la fenêtre regardant vers l'ouest, en haut des escaliers, Maman et Laura apercevaient la lointaine ligne d'horizon, la prairie, la nouvelle maison, l'étable, et Papa et Carrie, occupés à bourrer de foin les enveloppes à matelas.

— Papa et moi occuperons cette pièce en haut des escaliers, décida Maman. Les filles, vous prendrez celle de devant.

Ils installèrent les châlits et posèrent les traverses de bois. Puis Papa plaça dessus les épais matelas craquants et Laura et Carrie firent les lits tandis que Maman descendait préparer le dîner.

Le soleil couchant étincelait à travers les vitres de la fenêtre située à l'ouest, inondant la pièce d'une lumière dorée, pendant qu'elles aplanissaient le foin odorant et craquant de la paillasse. Puis elles posèrent dessus le matelas de plumes qu'elles lissèrent soigneusement avec leurs paumes. Ensuite, chacune d'un côté du lit, elles étendirent les draps et les couvertures, les tirant de façon égale, et les replièrent de façon à faire des angles bien droits dans les coins. Elles tapotèrent les oreillers pour les arrondir et le lit se trouva fait.

Une fois les trois lits faits, l'installation était terminée.

Laura et Carrie restèrent à regarder par la fenêtre dans la lumière fraîche et dorée du soleil couchant. Papa et Maman parlaient en bas, dans la cuisine. Deux hommes inconnus discutaient dans la rue. Plus loin, mais pas très loin, quelqu'un sifflait un air et d'autres sons divers se faisaient entendre, constituant à eux tous la rumeur de la ville.

Derrière les façades des magasins, de la fumée s'élevait. Après la quincaillerie Fuller, la Deuxième rue allait vers l'ouest à travers la prairie vers un bâtiment isolé. Cette habitation comprenait quatre fenêtres que le soleil couchant traversait, laissant penser qu'il y avait d'autres fenêtres de l'autre côté. Sur le devant, un pignon de bois faisait saillie, tel un nez, et aucune fumée ne s'échappait de la cheminée.

— Ce doit être l'école, dit Laura.

— J'aimerais que nous n'ayons pas à y aller, chuchota Carrie.

— Mais nous devons y aller, dit Laura.

— N'as-tu pas... peur ? demanda Carrie en fixant Laura d'un air interrogateur.

— Nous n'avons aucune raison d'avoir *peur*, répondit bravement Laura. Et même s'il y en avait une, il ne faudrait pas avoir peur.

Il faisait bien chaud à cause de la chaleur du fourneau et Maman dit que cette maison était si bien construite qu'un petit feu suffisait à la réchauffer. Elle préparait le dîner et

Marie mettait le couvert.

— Je n'ai pas besoin d'aide, dit joyeusement Marie. Le placard ne se trouve pas à la même place, mais Maman a rangé la vaisselle exactement dans le même ordre et ainsi je n'ai aucune difficulté à la retrouver.

La lampe éclaira la vaste pièce quand Maman la posa sur la table du dîner. Tout contribuait à égayer la pièce : les rideaux blanc crème, le bureau et la chaise d'un jaune brillant, les coussins posés sur les fauteuils à bascule, les tapis tressés et la nappe rouge, le plancher, le mur et le plafond en pin. Les planches du plancher et des murs étaient si bien ajustées que pas un souffle d'air ne pénétrait dans la maison.

— J'aimerais que cette maison se trouve sur la concession, dit Laura.

— Je me réjouis que nous soyons en ville, dit Maman. Cela va vous permettre, les filles, d'aller en classe cet hiver. En cas de mauvais temps, vous n'auriez pas pu faire chaque jour le trajet de la concession jusqu'à l'école.

— Je suis content d'être en un lieu où nous sommes sûrs de pouvoir nous approvisionner en charbon et en nourriture, déclara Papa. Le charbon surpasse de beaucoup les broussailles pour donner une chaleur régulière. Nous garderons suffisamment de charbon dans l'appentis pour tenir le temps d'un blizzard et je peux ensuite aller en rechercher au dépôt de bois. Vivant en ville, nous ne courons pas le risque d'être à court de quoi que ce soit.

— Combien y a-t-il de gens en ville actuellement ? lui demanda Maman.

Papa fit le calcul :

— Quatorze magasins, la gare, les maisons des Sherwood, des Garland et des Owen, cela fait dix-huit familles sans compter trois ou quatre cabanes un peu à l'écart. Il ne faut pas oublier les fils Wilder qui vivent en célibataires et un homme nommé Foster qui vient d'arriver en ville avec son attelage de bœufs et qui loge chez Sherwood. En faisant le total, il doit y avoir environ soixante-quinze ou quatre-vingts personnes en ville.

— Et quand on pense qu'il n'y avait pas âme qui vive ici, à l'automne dernier, dit Maman en adressant un sourire à Papa. Je suis heureuse, Charles, que tu voies enfin quelques avantages à vivre dans un endroit habité.

Papa dut l'admettre, mais il ajouta :

— D'un autre côté, tout cela coûte de l'argent et celui-ci se fait plus rare ici que dents de poules. Seuls les chemins de fer offrent des emplois payant un dollar à la journée mais ils n'embauchent personne en ce moment. De plus, les lapins de garenne constituent le seul gibier qu'on peut chasser dans les environs. Actuellement, l'Oregon semble un bon endroit pour s'établir, c'est une région qui va aussi bientôt être mise en valeur.

— Oui, mais pour l'instant, il est temps que les filles aillent à l'école, dit Maman d'un ton ferme.







## CHAPITRE 9

### CAP GARLAND

Laura dormit d'un sommeil agité. Elle sentit toute la nuit la présence étouffante de la ville et ne cessa de penser qu'elle devrait aller à l'école le lendemain matin. Quand elle s'éveilla, la peur l'oppressait. Elle entendit des bruits de pas et des voix d'hommes inconnus, la ville s'éveillait elle aussi. Les commerçants ouvraient leur magasin.

Les murs de la maison les protégeaient des inconnus. Mais Laura et Carrie avaient le cœur gros parce qu'elles allaient devoir sortir de la maison et croiser tous ces étrangers. Marie se sentait triste car elle ne pouvait pas aller à l'école.

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, Laura et Carrie, dit Maman, je suis sûre que vous n'avez pas pris de retard dans vos études.

Laura et Carrie regardèrent Maman d'un air étonné. Elles avaient bien étudié à la maison avec Maman et savaient qu'elles n'avaient pas pris de retard. Ce n'était pas cela qui les inquiétait. Mais elles se contentèrent de répondre :

— Oui, Maman.

Laura et Carrie se hâtèrent de faire la vaisselle et leur lit et Laura balaya sans perdre de temps le plancher de leur chambre à coucher. Ensuite elles passèrent avec soin leur robe de laine d'hiver et démêlèrent et nattèrent nerveusement leurs cheveux. Après avoir attaché leurs nœuds de rubans du dimanche, elles boutonnèrent leurs chaussures à l'aide d'un crochet à bottines.

— Dépêchez-vous, les filles, cria Maman, il est huit heures passées.

À cet instant, Carrie, énervée, fit sauter l'un des boutons de ses bottines. Il tomba, roula par terre et disparut dans une fissure du plancher.

— Oh, mon bouton ! soupira Carrie, désespérée.

Elle ne pouvait pas sortir ainsi parmi tous ces étrangers qui pourraient remarquer qu'il manquait un bouton dans la rangée de boutons noirs.

— Prends un bouton aux chaussures de Marie, dit Laura.

Mais Maman avait entendu le bouton tomber. Elle le trouva, le recousit et

reboutonna la chaussure de Carrie.

Enfin, elles furent prêtes.

— Vous êtes très jolies, dit Maman en souriant.

Elles mirent leur manteau et leur capuchon, prirent leurs livres de classe et dirent au revoir à Maman et Marie avant de s'en aller dans la Grand'rue.

Tous les magasins étaient ouverts. M. Fuller et M. Bradley avaient terminé de balayer et, appuyés sur leur balai, regardaient le spectacle de la rue. Carrie prit la main de Laura. Ce geste redonna du courage à Laura qui comprit que Carrie avait encore plus peur qu'elle.

Elles traversèrent la large Grand'rue et s'engagèrent résolument dans la Deuxième rue. Le soleil brillait de tout son éclat. Des touffes d'herbes enchevêtrées projetaient leur ombre de chaque côté des sillons creusés par les roues de chariots. Laura et Carrie avançaient, leur ombre se profilant devant elles sur le sol marqué de nombreuses empreintes de pas. Le chemin semblait long, long jusqu'à l'école qui se dressait dans la prairie, à l'écart des autres maisons.

Devant l'école, des garçons jouaient à la balle et deux filles se tenaient sur la marche devant l'entrée. Laura et Carrie ne connaissaient aucun de ces visages.

Peu à peu, elles s'approchèrent. L'émotion nouait la gorge de Laura. L'une des deux filles était grande et brune. Ses cheveux noirs et lisses se ramassaient en un épais chignon sur la nuque et elle portait une robe de laine d'un bleu indigo, plus longue que la robe marron de Laura.

Puis Laura vit tout à coup l'un des garçons sauter en l'air pour attraper la balle. Grand et vif, il se mouvait aussi sagement qu'un chat. Ses cheveux blonds, décolorés par le soleil, étaient presque blancs et ses yeux bleus. Un large sourire éclaira son visage quand il aperçut Laura et il lui lança la balle.

Celle-ci décrivit une large courbe et arriva rapidement vers Laura qui, sans réfléchir, fit un bond pour la rattraper.



Un bruit confus s'éleva parmi les garçons.

— Eh, Cap, crièrent-ils, les filles ne jouent pas à la balle !

— Je ne pensais pas qu'elle la rattraperait, répondit Cap.

— Je ne veux pas jouer, dit Laura en renvoyant la balle.

— Elle sait aussi bien jouer que nous ! poursuivit Cap. Viens jouer avec nous, dit-il à Laura. Venez, Marie Power et Minnie, venez jouer aussi avec nous, cria-t-il en s'adressant aux autres filles.

Mais Laura ramassa les livres qu'elle avait laissés tomber et reprit la main de Carrie. Elles allèrent rejoindre les deux filles qui se trouvaient devant la porte de l'école. Ces filles ne jouaient certainement pas avec les garçons. Laura ne savait pas pourquoi elle avait fait une telle chose et elle avait honte. Elle se demandait avec appréhension ce que ces filles devaient penser d'elle.

— Je m'appelle Marie Power, dit la fille aux cheveux noirs et voici Minnie Johnson.

Cette dernière était blonde et menue et son visage au teint clair était piqueté de taches de rousseur.

— Je m'appelle Laura Ingalls, dit Laura et voilà ma petite sœur Carrie.

Les yeux bleu foncé bordés de longs cils noirs de Marie Power lui sourirent. Laura sourit à son tour et décida qu'elle coifferait demain ses cheveux comme Marie et qu'elle demanderait à Maman de faire sa prochaine robe aussi longue que la sienne.

— C'est Cap Garland qui t'a lancé la balle, dit Marie Power.

Elles n'eurent pas le temps de bavarder davantage car l'institutrice arriva à la porte en faisant sonner la cloche qu'elle tenait à la main et ils entrèrent tous dans l'école.

Ils accrochèrent leur manteau et leur capuchon à la rangée de clous dans l'entrée où, dans un coin, se trouvait un balai à côté d'un seau à eau, posé sur un banc. Puis ils pénétrèrent dans la salle de classe.

Celle-ci était si neuve et reluisait tant que Laura se sentit à nouveau intimidée. Carrie se rapprocha d'elle. Tous les pupitres neufs de bois verni semblaient aussi lisses que du verre. Ils reposaient sur des pieds noirs en fonte et le dossier des bancs, légèrement incliné, se rattachait au pupitre de derrière. Une rainure, sur le dessus des pupitres, permettait de poser les crayons et, dessous, une case servait à ranger les ardoises et les livres.

Douze de ces pupitres étaient disposés en rangée, de chaque côté de la grande salle. Au milieu de la pièce, devant et derrière un large poêle allumé, se trouvaient huit autres pupitres. Presque tous ces derniers étaient inoccupés. Dans la rangée des filles, Marie Power et Minnie Johnson s'étaient assises l'une à côté de l'autre sur l'un des bancs du fond. Cap Garland et trois autres grands garçons avaient pris place au fond de la rangée des garçons et quelques petits garçons et petites filles étaient assis sur les bancs de devant. Ils venaient tous à l'école depuis une semaine et connaissaient leur place mais Laura et Carrie ne savaient pas où s'asseoir.

L'institutrice vint vers elles et dit :

— Vous êtes nouvelles, n'est-ce pas ?

C'était une jeune femme avenante qui portait une frange bouclée. Le corsage de sa robe se boutonnait sur le devant avec des boutons scintillants, noirs comme jais. Laura se nomma et présenta Carrie.

— Je m'appelle Florence Garland, dit la jeune femme. Nous habitons derrière la maison de votre père, dans la rue voisine.

Ainsi Cap Garland était le frère de l'institutrice et ils habitaient la nouvelle maison dans la prairie, au-delà de l'étable.

— Connaissez-vous le Quatrième livre de lecture ? demanda l'institutrice.

— Oh oui, Madame ! répondit Laura.

Elle le connaissait effectivement parfaitement.

— Je pense alors que vous pouvez commencer à étudier le Cinquième, décida l'institutrice.

Elle dit à Laura de prendre place au fond de la classe, dans la rangée du milieu où une allée la séparait de Marie Power. Elle installa Carrie devant, près des petites filles, puis se rendit à son bureau et frappa dessus d'un petit coup sec avec sa règle.

— Je réclame toute votre attention ! Ce matin, je vais vous faire la lecture du vingt-troisième psaume, annonça-t-elle et elle ouvrit la Bible.

Laura connaissait les psaumes par cœur, mais elle écouta à nouveau avec plaisir de

toute son attention le vingt-troisième depuis « L'Éternel est mon berger : je n'aurai point de disette » jusqu'à « Quoi qu'il en soit, les biens et la miséricorde m'accompagneront tous les jours de ma vie et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour longtemps. »

Puis l'institutrice ferma la Bible et les élèves ouvrirent leur livre sur les pupitres. Le travail de classe commençait.

Laura aimait chaque jour l'école un peu plus. Elle n'avait pas de voisine, mais à la récréation et à l'heure du déjeuner, elle retrouvait Marie Power et Minnie Johnson. Après l'école, elles marchaient ensemble jusqu'à la Grand'rue et, à la fin de la semaine, elles se donnèrent rendez-vous le matin pour faire ensemble le chemin jusqu'à l'école. Deux fois, Cap Garland les pressa de venir jouer à la balle avec les garçons pendant la récréation, mais elles préférèrent rester à l'intérieur de l'école pour les regarder jouer derrière les carreaux.

L'un des garçons, Ben Woodworth, aux yeux bruns et aux cheveux foncés, habitait à la gare. Son père était l'homme malade que Papa avait obligé à partir avec le dernier conducteur de chariot, l'an passé. L'air de la prairie l'avait presque entièrement guéri de la tuberculose pulmonaire et il était revenu dans l'Ouest pour prolonger sa cure. Maintenant, il exerçait le métier de chef de gare.

L'autre garçon s'appelait Arthur Johnson. Il était mince et blond comme sa sœur Minnie. Cap Garland était le plus fort et le plus agile. Derrière la fenêtre, Laura, Marie et Minnie le regardaient lancer la balle et sauter pour la rattraper. Il n'était pas aussi beau garçon que Ben, mais il y avait en lui quelque chose de plaisant. Il ne se départait jamais de sa bonne humeur et son sourire était comme un chaud rayon de soleil. Sa présence changeait tout.

Marie Power et Minnie avaient fréquenté des écoles dans l'Est, mais Laura pouvait facilement suivre les mêmes cours qu'elles. Cap Garland venait de l'Est également et même en arithmétique, il ne pouvait pas battre Laura.

Chaque soir, après le dîner, Laura posait ses livres et son ardoise sur la nappe à carreaux rouges et étudiait avec Marie ses leçons pour le lendemain. À la lumière de la lampe, elle lisait les problèmes d'arithmétique à voix haute et Marie les faisait mentalement tandis qu'elle les résolvait sur l'ardoise. Laura lisait aussi les leçons d'histoire et de géographie jusqu'à ce qu'elle pût, ainsi que Marie, répondre à toutes les questions. Si Papa réussissait un jour à réunir assez d'argent pour envoyer Marie au collège pour aveugles, elle ne devait pas prendre de retard.



« Même si je ne parviens jamais à aller au collège, disait Marie, j'ai envie d'apprendre le plus possible. »

Marie, Laura et Carrie aimaient tellement l'école que l'interruption du samedi et du dimanche les attrista. Elles attendirent avec impatience le lundi. Mais quand le lundi

arriva, Laura se sentait de mauvaise humeur car ses sous-vêtements de flanelle rouge lui tenaient trop chaud et le tissu rêche irritait sa peau.

Son dos, son cou, ses poignets la démangeaient et le contact de la flanelle autour de ses chevilles prises dans ses bas et le haut de ses bottines, la rendait presque folle.

À midi, elle supplia Maman de lui laisser mettre des sous-vêtements plus frais.

— Il fait trop chaud pour porter de la flanelle, Maman, protesta Laura.

— Je sais que le temps se réchauffe, répondit Maman, mais à cette époque de l'année, il faut porter de la flanelle. Tu risques d'attraper froid si tu l'enlèves.

Laura repartit à l'école, très contrariée, et fut au supplice dans la classe car elle ne devait pas se gratter. Elle avait son livre de géographie ouvert devant elle, mais elle n'étudiait pas. Elle essayait de supporter les démangeaisons et rêvait de rentrer à la maison où elle pourrait se gratter librement. Le soleil, qu'on apercevait par les fenêtres situées à l'ouest, n'était jamais descendu si lentement.

Soudain, l'obscurité tomba. Le soleil disparut comme si quelqu'un l'avait soufflé ainsi qu'une chandelle. Il faisait gris dehors, les vitres étaient grises, et, au même moment, un vent violent s'abattit sur l'école, faisant trembler les fenêtres et les portes et secouant les murs.

M<sup>lle</sup> Garland se leva de sa chaise. L'une des petites Beardsley cria et Carrie devint toute blanche.

« Il s'est passé la même chose sur les bords du ruisseau Plum quand Papa s'est perdu à Noël », pensa Laura. Elle espéra de tout son cœur que Papa se trouvât en sécurité à la maison.

L'institutrice et les élèves regardèrent de tous leurs yeux par les fenêtres mais ne purent rien discerner d'autre qu'une grisaille compacte. Ils avaient tous l'air effrayés. Alors M<sup>lle</sup> Garland dit :

— Ce n'est qu'une tempête de neige, les enfants, continuez à étudier vos leçons.

Le blizzard cinglait les murs et les vents hurlaient et gémissaient dans le tuyau du poêle.

Toutes les têtes se penchèrent sur les livres comme l'institutrice l'avait demandé. Mais Laura essayait d'imaginer comment elle pourrait rentrer à la maison. Une longue distance séparait l'école de la Grand'rue et il n'y avait aucun repère sur le chemin.

Tous les autres élèves étaient arrivés de l'Est cet été-là. Ils n'avaient encore jamais vu de blizzard sur la prairie. Mais Laura et Carrie savaient ce que c'était. Carrie était penchée sur son livre, comme accablée. La fine raie blanche séparant ses deux nattes de cheveux soyeux, que Laura pouvait apercevoir de dos, lui fit ressentir avec plus d'acuité la faiblesse, la fragilité et la frayeur de sa petite sœur.

Les réserves de combustibles de l'école étaient limitées. L'école achetait du charbon, mais un seul chargement avait été livré. Laura pensa qu'ils devraient rester dans l'école pendant toute la durée de la tempête, mais qu'ils ne pourraient pas le faire sans brûler tous les coûteux pupitres.

Sans lever la tête, Laura regarda l'institutrice. M<sup>lle</sup> Garland était en train de réfléchir, mordant ses lèvres. Elle ne pouvait pas se décider à arrêter la classe à cause d'une tempête et pourtant celle-ci l'effrayait.

« Je devrais lui dire ce qu'il faut faire », pensa Laura. Mais finalement elle ne savait que faire. Quitter l'école tout comme rester dedans présentait des dangers. Même les douze pupitres neufs ne suffiraient pas à chauffer la classe jusqu'à la fin du blizzard. Laura pensa à son manteau et à celui de Carrie, suspendus dans l'entrée. Quoi qu'il se passât, elle devait d'une façon ou d'une autre veiller à ce que Carrie n'attrapât pas mal à cause du froid qui déjà s'insinuait dans la classe.

Un lourd bruit de pas retentit dans l'entrée. Tous les élèves sursautèrent et regardèrent en direction de la porte.

Elle s'ouvrit et un homme entra. Il était emmitouflé dans un pardessus, un chapeau et un cache-nez déjà blancs et raidis par la neige. Ils ne le reconnurent que lorsqu'il eut ôté son cache-nez tout rigide.

— Je suis venu vous chercher, dit-il à l'institutrice.

C'était M. Foster, l'homme qui possédait l'attelage de bœufs et avait quitté sa ferme pour passer l'hiver en ville chez les Sherwood, en face de la maison de l'institutrice.

M<sup>lle</sup> Garland le remercia. Elle frappa d'un coup sec sur son bureau avec la règle et annonça :

— La classe est terminée ! Vous pouvez aller chercher vos affaires dans l'entrée et vous habiller près du poêle.

— Reste ici, dit Laura à Carrie. Je vais t'apporter ton manteau.

Il faisait un froid terrible dans l'entrée. La neige s'infiltrait à travers les planches mal jointes des murs. Laura était transie avant d'avoir pu décrocher du clou son manteau et son capuchon. Elle trouva ceux de Carrie et rentra dans la salle de classe, les bras chargés.

Rassemblés autour du poêle, ils s'enveloppèrent bien chaudement dans leur manteau et leur cache-nez. Cap Garland ne souriait plus. Il garda les yeux plissés et les lèvres serrées pendant que M. Foster parlait.

Laura enroula le cache-nez bien soigneusement autour du visage pâle de Carrie, serra bien fort sa petite main gantée et lui dit :

— Ne t'en fais pas, tout ira bien.

— Maintenant, suivez-moi ! dit M. Foster, prenant le bras de l'institutrice, et restez le plus près possible les uns des autres.

Il ouvrit la porte et passa le premier, accompagné de M<sup>lle</sup> Garland. Marie Power et Minnie prirent chacune par la main l'une des petites Beardsley, suivies de Ben et d'Arthur. Laura et Carrie sortirent ensuite dans la neige aveuglante et Cap Garland ferma la porte derrière lui.

Les violents tourbillons de vent rendaient leur marche difficile. L'école avait disparu ; ils ne distinguaient rien d'autre que la blanche tourmente et, par moment, l'un ou l'autre d'entre eux disparaissait aussitôt, telles des ombres fugitives.

Laura sentit qu'elle étouffait. Les particules de neige glacées brûlaient ses yeux et lui coupaient le souffle. Sa jupe et son jupon fouettaient ses jambes et l'enserraient, gênant sa marche. Puis ils tourbillonnèrent et remontèrent jusqu'à ses genoux, resserrant leur étau, ce qui la fit soudain trébucher. Elle se retint à Carrie qui manqua elle aussi de perdre l'équilibre. Le vent la repoussa avant de la projeter à nouveau contre Laura.

« Nous n'y arriverons jamais », pensa Laura. Pourtant il fallait continuer.



Seule la main de Carrie qu'elle ne devait jamais lâcher l'empêchait de se sentir abandonnée au milieu de la furie des vents tourbillonnants. Les vents la cinglaient de toutes parts. Elle ne voyait plus rien et respirait avec peine. Elle chancela, manqua de tomber et soudain, elle eut l'impression d'être soulevée quand Carrie vint buter contre elle. Elle essaya de réfléchir.

Les autres devaient se trouver quelque part devant elle. Il fallait marcher plus vite pour arriver à les suivre, sinon Carrie et elle se perdraient. S'égarer dans cette prairie sans fin signifiait mourir de froid.

Mais peut-être étaient-ils déjà tous perdus. La Grand'rue ne longeait que deux pâtés de maisons. S'ils allaient seulement un peu trop au nord ou au sud, ils passeraient à côté de la ville et au-delà, sur des kilomètres et des kilomètres, s'étendait la prairie désolée.

Laura pensait qu'ils avaient suffisamment marché et qu'ils auraient dû atteindre la Grand'rue, mais elle ne pouvait rien voir.

La tempête s'apaisa un peu. Elle aperçut alors devant elle des silhouettes floues d'un gris sombre se détachant dans la blancheur grisâtre de la tourmente. Tenant toujours Carrie par la main, elle avança du plus vite qu'elle put jusqu'à ce qu'elle eût touché le manteau de M<sup>lle</sup> Garland.



Ils s'étaient tous arrêtés. Emmitouflés dans leur manteau, leur capuchon et leur cache-nez, ils se tenaient serrés les uns contre les autres, tels de gros paquets dans les tourbillons de cette brume opaque. L'institutrice et M. Foster essayaient de parler, mais les vents étouffaient leurs cris et personne ne pouvait entendre ce qu'ils disaient. Alors Laura commença à réaliser combien elle avait froid.

Sa main gantée était si engourdie qu'elle sentait à peine la main de Carrie. Elle tremblait de tous ses membres et tout l'intérieur de son corps était agité de tremblements convulsifs. Au plus profond d'elle-même elle sentait un nœud douloureux que ces tremblements rendaient plus insupportable encore.

Elle s'inquiétait au sujet de Carrie. Carrie ne pouvait pas supporter un froid si violent. Elle était petite et menue et avait toujours eu une santé délicate. Elle ne devait pas rester plus longtemps dans un tel froid, il fallait qu'elles atteignissent rapidement un abri.

M. Foster et l'institutrice s'étaient remis en route, obliquant légèrement vers la gauche. Tous les autres se mirent en mouvement et se hâtèrent de les suivre. Laura prit Carrie avec la main qu'elle avait gardée dans la poche de son manteau et qui était moins engourdie que l'autre. Soudain, elle vit une ombre passer près d'elles et reconnut Cap Garland.

Il ne suivait pas les autres vers la gauche. Les mains dans les poches et la tête baissée, il allait droit devant lui, avançant avec peine dans la bourrasque. Les vents redoublèrent de violence, l'air s'épaissit de neige et Cap disparut.

Laura n'osa pas le suivre. Elle devait prendre soin de Carrie et l'institutrice leur avait

demandé de la suivre. Elle avait l'intuition que Cap allait vers la Grand'rue, mais peut-être se trompait-elle et elle ne pouvait pas prendre le risque d'éloigner Carrie des autres.

Elle serra fermement la main de Carrie et pressa le pas pour suivre M. Foster et l'institutrice. Elle suffoquait et s'évertuait à garder les yeux ouverts tandis que les flocons glacés l'écorchaient comme du sable. Chancelant et trébuchant, Carrie ne cessait de lutter bravement pour garder son équilibre et poursuivre sa marche haletante. Par moments seulement, lorsque les tourbillons de neige se faisaient moins denses, Laura apercevait des ombres furtives se mouvant devant elle.

Elle avait le sentiment qu'ils se trompaient de direction mais elle n'aurait su dire pourquoi. On ne voyait absolument rien. Il n'y avait aucun moyen de se repérer – pas de soleil, pas de ciel – et les vents soufflaient violemment en tout sens. Il n'y avait rien qu'un tourbillonnement furieux et un froid implacable.

Le froid, la violence et les hurlements des vents, la neige aveuglante, étouffante, cinglante, l'effort et la souffrance semblaient ne devoir jamais finir. Papa avait survécu à trois jours de blizzard dans un abri sous la berge du ruisseau Plum. Mais il n'y avait pas de berge de ruisseau ici, mais seulement une immense prairie dénudée. Papa leur avait parlé de moutons pris dans un blizzard qui s'étaient entassés sous la neige. Quelques-uns avaient survécu. Peut-être les gens pouvaient-ils faire la même chose. Carrie était trop fatiguée pour marcher encore longtemps, mais elle était trop lourde pour que Laura pût la porter. Elles devaient continuer tant qu'elles le pouvaient et ensuite...

Ensuite, au milieu de la tourmente blanchâtre, Laura heurta quelque chose. Elle ressentit un coup violent contre son épaule, qui se répercuta dans tout son corps, perdit l'équilibre et trébucha contre une masse solide et dure. C'était l'angle d'une maison. Ses mains le sentirent, ses yeux le virent. Elle s'était heurtée à une habitation. Laura cria de toutes ses forces :

— Venez, venez ici ! Il y a une maison !

Tout autour de la maison les vents hurlaient si fort que d'abord personne ne l'entendit. Elle retira le cache-nez raide de glace de devant sa bouche et hurla dans la tempête aveuglante. Finalement, elle vit deux ombres, deux grandes ombres plus claires que le mur indistinct auquel elle se cramponnait : celles de M. Foster et de M<sup>lle</sup> Garland. Ensuite, d'autres silhouettes se rassemblèrent autour d'elle. Personne n'essaya de dire quoi que ce soit. Ils étaient tous là, serrés les uns contre les autres : Marie Power et Minnie, tenant chacune par la main une petite Beardsley, Arthur Johnson et Ben Woodworth avec les petits Wilmarth. Il ne manquait que Cap Garland.

Ils longèrent la façade de la maison jusqu'à la porte ; c'était l'hôtel Mead, situé à l'extrémité nord de la Grand'rue.

Au-delà, il n'y avait rien que le chemin de fer couvert de neige, la gare isolée et l'immense prairie dénudée. Si Laura ne s'était pas légèrement écartée des autres, ils se seraient tous perdus dans la prairie sans fin, au nord de la ville.

Pendant un moment, ils se tinrent à côté des fenêtres éclairées de l'hôtel. La chaleur et le repos les attendaient à l'intérieur, mais la tempête empirait et ils devaient tous rejoindre leur maison.

Ils n'avaient qu'à suivre la Grand'rue, excepté Ben Woodworth. Aucun bâtiment ne se

trouvait sur le chemin séparant l'hôtel de la gare où il vivait. Aussi Ben décida-t-il de rester à l'hôtel jusqu'à la fin du blizzard. Il avait les moyens de le faire car son père avait un travail rémunéré.

Minnie et Arthur Johnson n'avaient qu'à traverser la Grand'rue pour accompagner les petits Wilmarth jusqu'à l'épicerie Wilmarth à côté de laquelle se trouvait leur maison. Les autres descendirent la Grand'rue en longeant les maisons. Ils passèrent devant le saloon, la boutique de Royal Wilder puis l'épicerie Barker. Cette dernière avoisinait l'hôtel Beardsley et les petites Beardsley rentrèrent chez elles.

L'aventure tirait à sa fin. Ils laissèrent derrière eux la quincaillerie Couse puis traversèrent la Deuxième rue pour rejoindre la quincaillerie Fuller. Marie Power n'avait plus qu'à passer devant la pharmacie : la boutique de tailleur de son père se trouvait juste après.

Laura, Carrie, l'institutrice et M. Foster devaient traverser maintenant la large Grand'rue. Mais s'ils manquaient la maison de Papa, l'étable et les meules de foin pourraient encore les arrêter avant la prairie infinie.

Ils ne manquèrent pas la maison. L'une de ses fenêtres éclairées diffusait une lueur que M. Foster aperçut avant de se heurter à la maison. Il en fit le tour avec l'institutrice et en suivant la corde à linge, les meules et l'étable, ils arrivèrent à la maison des Garland.

Laura et Carrie se trouvaient à présent saines et sauvées devant leur porte d'entrée. Les mains de Laura manièrent maladroitement le bouton de la porte, trop engourdis pour pouvoir le tourner. Papa ouvrit la porte et les fit entrer. Il avait posé par terre une lanterne et laissé tomber un rouleau de corde.

— Je partais justement à votre recherche, dit-il.

Dans la quiétude de la maison, Laura et Carrie reprenaient leur souffle. Comme la pièce paraissait calme : les vents ne les bousculaient plus en tout sens. Leur vue restait brouillée, mais les flocons de neige tourbillonnants avaient cessé de blesser leurs yeux.

Laura sentit les mains de Maman lui retirer son cache-nez gelé en disant :

— Est-ce que Carrie va bien ?

— Oui, elle va bien, répondit Papa.

Maman enleva le capuchon de Laura, déboutonna son manteau et tira sur ses manches pour l'aider à l'enlever.

— Ces vêtements sont tout glacés, constata Maman.

Quand Maman les secoua, des morceaux de glace se détachèrent, parsemant le plancher de petites taches blanches.

— Eh bien, soupira Maman, tout est bien qui finit bien. Vous êtes revenues saines et sauvées. Approchez-vous du feu pour vous réchauffer.

Laura pouvait à peine bouger, mais elle se pencha pour retirer la neige durcie amassée entre ses bas de laine et le haut de ses bottines. Puis elle se dirigea d'un pas chancelant vers le poêle.

— Prends ma place, dit Marie en se levant de son fauteuil à bascule, c'est l'endroit le plus chaud.

Laura se laissa tomber lourdement dans le fauteuil. Elle se sentait engourdie et stupide. Elle frotta ses yeux et aperçut une tache rose sur sa main. Un peu de sang coulait

de ses paupières blessées par la neige cinglante. Les côtés du poêle diffusaient une lueur incandescente et Laura sentait la chaleur sur sa peau, mais elle n'arrivait pas à se réchauffer vraiment. La chaleur du feu ne pouvait pas chasser le froid qui l'avait pénétrée si profondément.

Papa s'assit près du poêle, tenant Carrie sur ses genoux. Il lui avait retiré ses chaussures pour s'assurer que ses pieds n'avaient pas gelé et l'avait enveloppée dans un châle. Sous ce dernier, Carrie ne cessait de trembler.

— Je n'arrive pas à me réchauffer, Papa, se plaignit-elle.

— Vous êtes complètement transies, les filles. Je vous apporte une boisson chaude dans une minute, dit Maman en se précipitant dans la cuisine.

Elle leur rapporta une tasse de thé fumant, parfumé au gingembre.

— Ciel, que cela sent bon ! s'exclama Marie.

Grâce s'appuya sur les genoux de Laura en fixant la tasse avec un tel regard d'envie que Laura lui en donna une gorgée.

— C'est bien dommage qu'il n'y en ait pas pour tout le monde, ironisa Papa.

— Je vais voir cela, dit Maman, retournant à la cuisine.

C'était tellement merveilleux d'être là, dans la maison, à l'abri des vents et du froid. Laura pensa que cela devait ressembler un peu au paradis où les soucis n'existent plus. Elle ne pouvait imaginer un paradis meilleur que celui où elle se trouvait, confortablement assise, sentant la chaleur monter doucement en elle et buvant à petites gorgées le thé chaud et sucré parfumé au gingembre, entourée de Maman, Grâce, Papa, Carrie et Marie, qui prenaient plaisir à boire, eux aussi. Dehors, la tempête faisait rage mais ne pouvait les atteindre.

— Je suis heureuse que tu n'aies pas eu à partir à notre recherche, Papa, dit Laura, un peu somnolente. J'ai souhaité que tu te trouves à l'abri à la maison.

— Moi aussi ! s'exclama Carrie se blottissant contre Papa. Je me suis souvenue de ce Noël sur les bords du ruisseau Plum où tu ne rentreras pas à la maison.

— J'y ai pensé également, dit Papa en se rembrunissant. Quand Cap Garland est entré chez Fuller et a annoncé que vous vous dirigiez tous vers la prairie, je me suis aussitôt mis en quête d'une corde et d'une lanterne.

— Je me réjouis que nous soyons bien rentrées, ajouta Laura, émergeant de sa torpeur.

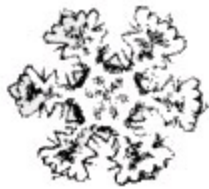
— Oui, nous aurions été plusieurs à partir à votre recherche, expliqua Papa, mais cela équivalait tout de même à chercher une aiguille dans une meule de foin.

— Il faut mieux oublier tout cela, conclut Maman.

— Il a vraiment fait du mieux qu'il a pu, poursuivit Papa. Cap Garland est un garçon intelligent et courageux.

— Et maintenant, Laura et Carrie, allez au lit et reposez-vous bien, dit Maman. Vous avez besoin d'une bonne et longue nuit de sommeil.





## CHAPITRE 10

### TROIS JOURS DE BLIZZARD

Quand Laura ouvrit les yeux le lendemain matin, elle vit que le givre avait gansé de blanc tous les clous du plafond. Un givre épais recouvrait chaque carreau de la fenêtre et la douce lumière du jour ruisselait faiblement à l'intérieur des murs robustes qui les protégeaient du blizzard déchaîné.

Carrie, allongée dans le lit, situé près du tuyau du fourneau, où elle dormait avec Grâce, était aussi éveillée. Elle risqua un coup d'œil inquiet hors des couvertures vers Laura et expira dans l'air pour voir combien il faisait froid. Même près du tuyau du fourneau, son haleine s'éleva, telle une vapeur blanche, et se gela dans l'air. Mais cette maison était si bien construite que pas un seul flocon de neige ne s'était infiltré par les murs ou le toit.

Laura se sentait ankylosée et endolorie, tout comme Carrie. Mais le jour était levé et elles devaient sortir du lit. Laura se glissa hors des couvertures dans un froid à couper le souffle, saisit rapidement sa robe et ses chaussures et se hâta vers le haut de l'escalier.

— Maman, pouvons-nous descendre ? demanda-t-elle, bien contente de porter ses longs sous-vêtements de flanelle rouge sous sa chemise de nuit.

— Oui, Papa s'occupe des animaux, répondit Maman.

Le fourneau réchauffait la cuisine et la lueur chaleureuse de la lampe rendait la pièce plus chaude encore.

Laura mit son jupon, sa robe et ses chaussures, puis descendit les vêtements de ses sœurs pour les réchauffer et porta Grâce, enveloppée dans une couverture, dans la pièce du bas. Elles étaient toutes lavées et habillées lorsque Papa entra, portant à la main un seau de lait à moitié gelé.

Quand il eut repris son souffle et fait fondre le givre et la neige pris dans ses moustaches il dit :

— Eh bien, le rude hiver commence.

— Que dis-tu, Charles ? dit Maman. Cela ne te ressemble guère de t'inquiéter au sujet du temps.

— Je ne m'inquiète pas, répliqua Papa, mais l'hiver va être très rude.

— En ce cas, nous sommes installés en ville où nous pouvons nous ravitailler dans les boutiques, même pendant une tempête.

L'école n'allait pas reprendre avant la fin du blizzard. Aussi, après avoir effectué les tâches ménagères, Laura, Carrie et Marie étudièrent leurs leçons puis s'installèrent pour coudre pendant que Maman leur faisait la lecture.

À un moment, Maman leva la tête et prêta l'oreille.

— On dirait bien que ce blizzard va durer trois jours comme cela se produit habituellement, fit-elle remarquer.

— Alors, il n'y a plus d'école cette semaine, constata Laura.

Elle se demandait ce que faisaient Marie et Minnie. Elle souffla sur le givre du carreau, qui avait un peu fondu à cause de la douce chaleur de la pièce, et put voir à nouveau la neige blanche tourbillonner. Elle ne distinguait même pas, de l'autre côté de la rue, la quincaillerie Fuller où Papa s'était rendu pour parler avec les autres hommes assis autour du poêle.

Un peu plus haut, après la quincaillerie Couse, l'hôtel Beardsley et l'épicerie Barker, le magasin d'aliments pour bétail de Royal Wilder était sombre et froid. Personne ne viendrait acheter de la nourriture pour les animaux par cette tempête et Royal n'avait pas gardé le poêle allumé. Mais, dans la pièce du fond, où Almanzo et lui vivaient en célibataires, régnait une bonne chaleur. Almanzo faisait cuire des crêpes.



Royal devait reconnaître que même leur mère ne faisait pas aussi bien les crêpes qu'Almanzo. Dans l'État de New York où ils avaient passé leur enfance et plus tard dans la grande ferme de leur père dans le Minnesota, l'idée de faire la cuisine ne leur était jamais venue à l'esprit ; c'était un travail de femme. Mais depuis qu'ils étaient arrivés dans l'Ouest pour occuper une concession, il fallait qu'ils fissent la cuisine s'ils ne voulaient



pas mourir de faim. L'obligation de faire la cuisine revenait à Almanzo parce qu'il était habile pour faire toutes sortes de choses et parce que Royal, plus âgé que lui, se considérait toujours comme le « patron ».

Almanzo avait dix-neuf ans quand il arriva dans l'Ouest. Mais ceci devait rester secret car, en vertu de la loi<sup>[2]</sup>, il fallait avoir vingt et un ans pour prendre une concession. Almanzo ne pensait pas avoir transgressé la loi et il considérait qu'il ne trompait pas le gouvernement. Toutefois, quiconque apprendrait qu'il avait dix-neuf ans pouvait s'emparer de sa concession.

Almanzo voyait les choses de la façon suivante : le gouvernement voulait mettre cette région en valeur. Uncle Sam<sup>[3]</sup> donnait une ferme à quiconque avait assez de courage et de force pour venir ici labourer le sol de la prairie et le mettre en valeur. Mais les politiciens de Washington, siégeant très loin de là, ne pouvaient apprécier la valeur personnelle des pionniers et ils avaient institué une loi générale stipulant qu'un *homesteader* devait avoir vingt et un ans accomplis.

Mais Almanzo savait que les lois des politiciens étaient détournées : des hommes s'enrichissaient en s'inscrivant tout à fait légalement pour l'obtention d'une concession qu'ils cédaient ensuite à des hommes riches, moyennant finance. Partout des hommes volaient des terres en accord avec la loi. Mais de toutes les lois relatives au *Homestead*, Almanzo pensait que la plus absurde était celle qui concernait l'âge des pionniers.

Tout le monde sait qu'il n'existe pas deux hommes identiques. On peut mesurer du tissu avec un mètre ou calculer une distance en kilomètres mais quelle unité de mesure pourra-t-on utiliser pour un groupe d'hommes ? L'intelligence et la personnalité sont propres à chacun. Certains n'acquièrent jamais, même à soixante ans, le bon sens que d'autres ont déjà à seize. Et Almanzo considérait qu'il valait bien un homme de vingt et un ans.

Son père pensait la même chose. Un homme avait le droit de faire travailler son fils pour lui jusqu'à l'âge de vingt et un ans, mais le père d'Almanzo avait poussé ses fils à travailler pour eux-mêmes de bonne heure et les y avait bien préparés. Almanzo avait appris à mettre de l'argent de côté avant même d'avoir dix ans et depuis l'âge de neuf ans, il avait fourni dans une ferme le même travail qu'un homme. Quand il eut dix-sept ans, son père considéra qu'il était un homme et lui donna sa liberté. Almanzo avait alors travaillé et gagné cinquante cents par jour. Il avait économisé pour acheter des graines et des outils. Il avait ensuite cultivé du blé sur une terre louée dans l'ouest du Minnesota.

Almanzo estimait que le gouvernement ne pouvait rien lui reprocher en tant que fermier et que son âge n'importait pas. Aussi avait-il dit à l'employé de l'office des concessions : « Vous pouvez indiquer vingt et un ans » et l'employé n'avait fait aucune difficulté, lui adressant même un sourire complice. Almanzo avait à présent sa propre concession et du blé de semence pour les semailles prochaines, qu'il avait apporté du Minnesota. S'il parvenait à faire pousser des récoltes pendant quatre années consécutives, la terre lui appartiendrait.

Almanzo préparait les crêpes non seulement parce que Royal se considérait comme le patron mais aussi parce que ce dernier ne savait pas les faire comme il les aimait : légères,

onctueuses et arrosées de mélasse.

— Ouh, écoute un peu ça ! s'exclama Royal.

Il n'avait jamais entendu siffler un blizzard aussi violent.

— Ce vieil Indien savait ce qu'il disait, dit Almanzo. Si ce temps dure sept mois...

Les trois crêpes se bosselaient et grésillaient sur la plaque. Almanzo les fit sauter soigneusement et regarda le côté déjà doré gonfler au milieu.

Leur bonne odeur se mêla au délicieux fumet du porc salé qui mijotait et à l'odeur du café. Une douce chaleur régnait dans la pièce bien éclairée par une lampe munie d'un réflecteur en fer-blanc, suspendue à un clou. Des selles et des pièces de harnais étaient accrochées aux murs de planches. Dans un coin se trouvait un lit et la table avait été rapprochée près du fourneau de manière qu'Almanzo pût poser les crêpes sur les assiettes de porcelaine blanche sans bouger d'un pas.

— Ce temps ne peut pas durer sept mois. C'est ridicule, dit Royal. Nous sommes partis pour avoir quelques périodes de beau temps.

— Tout peut arriver, répliqua Almanzo d'un air dégagé.

Il glissa son couteau sous le bord des crêpes : elles étaient cuites. Il les fit glisser dans l'assiette de Royal et graissa à nouveau la plaque.

— Ce qui semble impossible en tout cas, dit Royal en versant de la mélasse sur ses crêpes, c'est que nous tenions jusqu'au printemps si les trains ne roulent plus.

Almanzo versa trois autres ronds de pâte sur la plaque et s'adossa contre la chaude cloison près du tuyau du fourneau en attendant que les crêpes gonflassent.

— Je crois que nous pouvons rentrer davantage de foin, dit-il. Nous n'avons pas de soucis à nous faire en ce qui concerne l'alimentation des chevaux.

— Oh, les trains pourront certainement rouler, dit Royal en commençant à manger. Dans le cas contraire, nous aurions de grosses difficultés. Que ferons-nous pour le charbon, le pétrole, la farine et le sucre ? Et de plus, combien de temps durera mon stock d'aliments pour bétail si toute la ville se précipite ici pour l'acheter ?

Almanzo se redressa.

— Mais dis donc, je ne vendrai mon blé de semence à personne, quoi qu'il arrive, se récria-t-il.

— Il n'arrivera rien, dit Royal. A-t-on jamais entendu parler de sept mois de blizzard ! Les trains rouleront à nouveau bientôt.

— Cela vaudrait mieux, dit Almanzo en retournant les crêpes.

Il pensa au vieil Indien et regarda ses sacs de blé. Ils étaient empilés dans le fond de la pièce et quelques-uns se trouvaient sous le lit. Ce blé n'appartenait pas à Royal, mais lui appartenait en propre ; il l'avait récolté dans le Minnesota après avoir labouré, hersé la terre et semé les graines. Puis il l'avait fauché et mis en gerbe, vanné et mis en sac avant de le transporter dans son chariot pendant deux cents kilomètres.

Si des tempêtes comme celle-ci retardaient les trains, les semences n'arriveraient qu'après le temps des semailles. Sa concession dépendait donc de ce blé et il ne voulait pas le vendre. Ce sont les grains qui font les récoltes, on ne sème pas des dollars.

— Je ne vendrai pas mon blé, répéta Almanzo, pas même un boisseau.

— D'accord, d'accord, personne n'en veut à ton blé, répondit Royal. Que dirais-tu de

quelques crêpes ?

— Cela en fait vingt et une, dit Almanzo en mettant des crêpes dans l'assiette de Royal.

— Et toi, combien en as-tu mangé pendant que je m'occupais des bêtes ? lui demanda Royal.

— Je ne les ai pas comptées, répondit Almanzo avec un sourire moqueur. Saprستي, te nourrir m'ouvre l'appétit !

— Pendant qu'on mange, on n'a pas à faire la vaisselle ! plaisanta Royal.





## CHAPITRE 11

### PAPA SE REND À VOLGA

Le mardi, à midi, le blizzard prit fin. Le vent tomba et le soleil brilla de tout son éclat dans un ciel clair.

— Eh bien, c'est fini ! dit gaiement Maman. Nous allons peut-être avoir une période de beau temps. Cela fait du bien de voir le soleil briller à nouveau, ajouta-t-elle en soupirant d'aise.

— Et de réentendre le silence, dit Marie.

On percevait à nouveau les petits bruits familiers de la ville. De temps en temps une porte claquait. Ben et Arthur passèrent devant la maison en bavardant et Cap Garland descendit la Deuxième rue en sifflant. Seul le son coutumier du sifflet du train ne se faisait pas entendre.

Papa annonça au dîner que le train était bloqué par la neige qui s'était accumulée dans la grande tranchée près de Tracy.

— Mais ils l'auront déblayée avec des pelles d'ici deux jours, ajouta-t-il. Avec ce beau temps, personne ne s'inquiète des trains.

De bonne heure le lendemain matin, il traversa la Grand'rue pour se rendre au magasin de M. Fuller et revint presque aussitôt. Il dit à Maman que quelques hommes allaient emprunter le wagonnet à pompe de la gare pour aller à la rencontre du train à Volga, en déblayant la voie sur leur passage. M. Foster avait accepté de s'occuper des bêtes à sa place pendant son absence.

— Je n'ai pas bougé de cet endroit depuis si longtemps, dit Papa. Cela me ferait plaisir de voyager un peu.

— Pars donc, Charles, si tu en as envie, acquiesça Maman. Mais pouvez-vous déblayer la voie sur une telle distance en une journée ?

— Nous pensons que c'est possible. D'ici à Volga, qui se trouve seulement à quatre-vingts kilomètres, les tranchées sont peu profondes. La section la plus difficile à déblayer se trouve à l'est de Volga. Si nous déblayons le reste des rails à leur place, nous devrions rentrer avec le train régulier après-demain.



Tout en parlant, il enfilait une paire de chaussettes supplémentaire. Il enroula ensuite le large cache-nez autour de son cou et le croisa sur sa poitrine avant de boutonner son manteau dessus. Il attacha les cordons des oreillettes de sa toque, mit ses plus chaudes moufles et partit vers la gare, sa pelle sur l'épaule.

C'était presque l'heure d'entrer en classe, mais au lieu de se hâter vers l'école, Laura et Carrie s'arrêtèrent dans la Deuxième rue pour assister au départ de Papa.

Le wagonnet à pompe se trouvait sur les rails près de la gare et tous les hommes s'installaient déjà dessus quand Papa arriva.

— Prêt, Ingalls ? En route ! crièrent-ils.

Le vent du nord soufflant sur la neige éblouissante rapportait à Laura et Carrie chacune de leurs paroles.

Papa monta promptement sur le wagonnet et, saisissant la barre de la pompe, il donna le signal du départ :

— Allons-y, les gars !

M. Fuller, M. Mead et M. Hinz faisaient face à Papa, M. Wilmarth et Royal Wilder. Toutes les mains gantées étaient posées sur les deux longues barres de bois transversales du chariot, encadrant la pompe.

— Prêts, les gars ? Allons-y ! cria M. Fuller.

Et appuyant sur la barre, il se courba lentement, imité par M. Mead et M. Hinz. Quand leur tête et la barre se relevèrent, Papa et les deux autres hommes appuyèrent sur la barre à leur tour. En haut, en bas, en haut, en bas, les deux rangées d'hommes se courbaient et se relevaient comme s'ils s'inclinaient pour se saluer à tour de rôle et les roues du wagonnet se mirent lentement à tourner, puis roulèrent de plus en plus vite sur la voie ferrée conduisant à Volga. Et, tout en actionnant la pompe, Papa commença à chanter et tous les autres l'accompagnèrent :

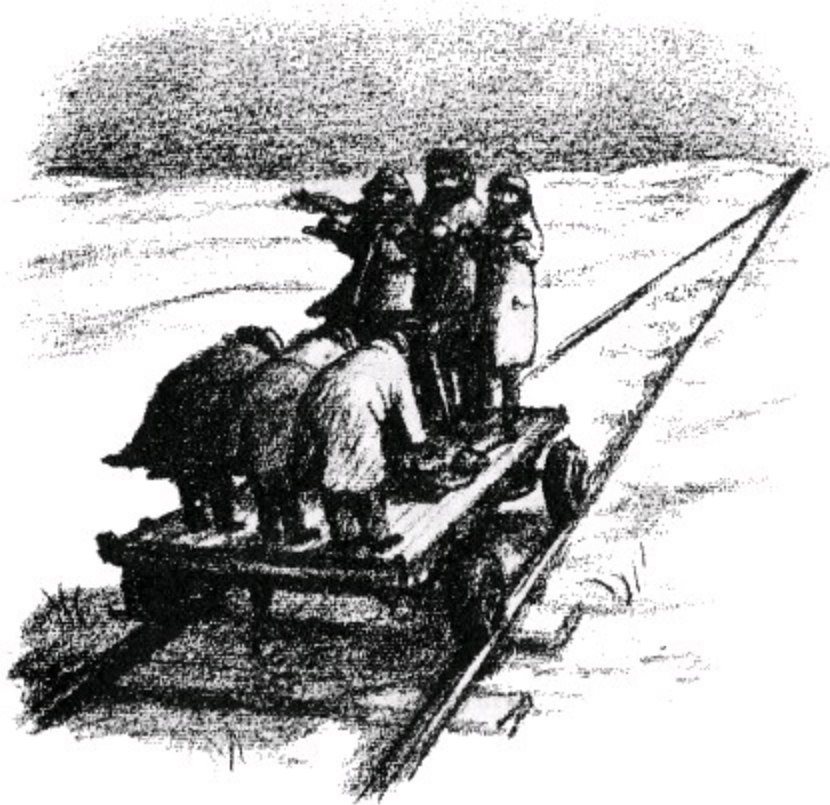
*« ROU-ou-le, ROU-ou-le Vieux CHAriot  
ROU-ou-le, ROU-ou-le Vieux CHAriot  
ROU-ou-le, ROU-ou-le Vieux CHAriot  
Rl-i-en ne nous ARREtera ! »*

De haut en bas, de haut en bas, les dos se courbaient en cadence avec la chanson et les roues tournaient régulièrement de plus en plus vite.

*« Si nous trouvons sur notre route un pêcheur  
Nous nous arrêterons pour le prendre avec nous,  
Et Rl-i-en ne nous ARREtera !  
ROU-ou-le, ROU-ou-le Vieux CHAriot ROU-ou-le,  
ROU-ou... »*

Bang ! Le wagonnet butta contre un amas de neige.

— Tout le monde descend ! lança M. Fuller. Cette fois-ci le chariot ne roule plus !



Saisissant leur pelle, tous les hommes descendirent du wagonnet. Une fine poussière de neige scintillante s'échappait de la neige enlevée par leurs coups de pelle et s'envolait dans le vent.

— Viens, Carrie, il faut aller à l'école, dit Laura.

— Oh, s'il te plaît, restons encore un instant ! supplia Carrie, observant à travers la neige étincelante Papa qui déblayait activement à l'avant du wagonnet.

Quelques minutes plus tard, les hommes remontèrent sur le wagonnet, posèrent leur pelle sur le plancher et se penchèrent à nouveau sur les barres.

*« Si le diable se trouve sur notre chemin,  
Nous lui passerons sur le corps,  
Et RI-i-en ne nous ARREtera ! »*

Sur les champs de neige étincelants, le sombre wagonnet s'amenuisait à mesure qu'il s'éloignait ainsi que les deux rangées d'hommes et leur chant parvenait, de plus en plus atténué, aux oreilles de Laura et Carrie.

*« Rou-ou-le, rou-ou-le vieux chariot  
Rou-ou-le, rou-ou-le vieux chariot  
Rou-ou-le, rou-ou-le vieux chariot  
Ri-i-en ne nous arrêtera... »*

Chantant, actionnant la pompe et faisant avancer le wagonnet, dégageant avec sa pelle la neige obstruant la voie, Papa partit pour Volga.

Tout le reste de la journée et le jour suivant, la maison sembla étrangement vide. Le

matin et le soir, M. Foster vint s'occuper des bêtes et après son départ, Maman envoya Laura s'assurer que le travail avait été bien fait.

— Papa rentrera certainement demain, dit Maman le jeudi soir.

Le lendemain, à midi, le long sifflement strident du train retentit dans la prairie enneigée et, depuis la fenêtre de la cuisine, Laura et Carrie aperçurent la fumée noire ondoyant dans le ciel, entraînant à sa suite le train rugissant.

C'était le train qui ramenait les hommes qui avaient travaillé sur la voie, pleins d'entrain et chantant.

— Aide-moi à terminer de préparer le déjeuner, Laura, dit Maman. Papa va être affamé.

Au moment où Laura prenait les biscuits, la porte s'ouvrit et Papa s'écria :

— Caroline, devine qui m'accompagne ?

Grâce s'arrêta dans son élan vers Papa et recula, écarquillant les yeux, les doigts dans la bouche. Maman l'écarta doucement de son chemin pour aller vers la porte, tenant à la main un plat de purée de pommes de terre.

— Quelle surprise ! M. Edwards ! dit Maman.

— Je t'avais dit que nous le reverrions après l'avoir rencontré à l'office des concessions, dit Papa. Il m'avait donné là un sacré coup de main <sup>[4]</sup>.

Maman posa le plat de purée sur la table.

— Je désirais tant vous remercier de ce que vous aviez fait pour mon mari, dit-elle à M. Edwards.

Laura l'aurait reconnu n'importe où. C'était toujours le même homme grand et mince, à l'allure nonchalante d'un chat sauvage du Tennessee. Les rides d'expression de son visage brun et buriné étaient plus marquées, et une balafre, qu'il n'avait pas auparavant, sillonnait sa joue, mais ses yeux tendres et brillants avaient toujours la même expression riieuse.

— Oh, monsieur Edwards ! s'écria-t-elle.

— Vous nous avez apporté des cadeaux de la part du Père Noël, se souvint Marie.

— Vous avez nagé dans le ruisseau, dit Laura, et vous êtes parti sur la rivière Verdigris...

M. Edwards frotta ses pieds sur le plancher et s'inclina profondément en disant :

— Madame Ingalls, je suis enchanté de vous revoir, ainsi que vos filles.

Il vit que le regard de Marie restait éteint et il ajouta d'un ton très gentil à son intention :

— Est-ce que ces deux jolies jeunes filles sont les petites filles que j'ai fait sauter sur mes genoux près de rivière Verdigris, Ingalls ?

Marie et Laura répondirent que c'étaient elles en effet, et que Carrie avait été ensuite le bébé de la famille.

— C'est maintenant Grâce, notre bébé, ajouta Maman.

Mais Grâce ne voulait pas dire bonjour à M. Edwards. Elle le fixait de ses grands yeux, accrochée aux jupes de Maman.

— Vous arrivez juste à temps pour partager notre déjeuner, monsieur Edwards, dit



chaleureusement Maman. Le déjeuner sera sur la table dans une minute.



Papa le pressa de s'asseoir :

— Asseyez-vous ici, Edwards, et ne soyez pas timide. C'est un repas ordinaire, mais il y en a bien assez pour chacun de nous.

M. Edwards admira l'agréable et solide maison et fit honneur au déjeuner. Mais il annonça qu'il repartait par le train pour aller vers l'ouest et Papa ne put le convaincre de rester plus longtemps.

— Je voudrais être près de la côte ouest au printemps, dit-il. Cette région est trop habitée pour mon goût. Les politiciens grouillent déjà par ici et s'il existe une plaie pire que les sauterelles, ce sont bien les politiciens. Eh quoi, ils vont bientôt imposer jusqu'à la doublure de ma veste pour maintenir un nombre d'électeurs suffisant dans leur comté. De toute façon, je me demande à quoi servent ces comtés ! Nous vivions tous très heureux et contents sans eux.

« Un individu est venu me demander ce que j'avais à déclarer l'été dernier. Il m'a dit d'inscrire la moindre petite chose que je possédais. Alors j'ai inscrit Tom et Jerry, mes chevaux, pour une valeur de cinquante dollars chacun, mon attelage de bœufs, Buck et Bright, estimés à cinquante dollars et ma vache, trente-cinq dollars.

« — Est-ce tout ce que vous avez ? demanda-t-il.

« Eh bien, je lui ai dit que je pourrais y ajouter mes cinq enfants qui valaient peut-être mieux qu'un dollar par tête.

« — C'est tout ? m'a-t-il dit. Et votre femme ?

« — Juste ciel ! lui dis-je. Elle me répète tout le temps qu'elle ne m'appartient pas, je n'ai pas l'intention de payer des impôts pour elle ! »

— Eh quoi, monsieur Edwards, c'est une nouvelle pour nous de savoir que vous avez une famille, dit Maman, monsieur Ingalls ne m'en a rien dit.

— Je ne le savais pas moi-même, expliqua Papa. De toute façon, Edwards, vous n'avez pas à payer d'impôts pour votre femme et vos enfants.

— Il voulait une longue déclaration, dit M. Edwards. Les politiciens, vous savez, prennent un malin plaisir à fourrer leur nez dans les affaires des gens et j'ai voulu les satisfaire. Mais peu importe car je n'ai pas l'intention de payer des impôts. J'ai cédé mon droit sur ma concession et quand le percepteur viendra dans la région au printemps prochain, je serai loin d'ici. De toute façon, je n'ai ni femme ni enfants.

Avant que Maman ou Papa n'aient pu dire un mot, on entendit retentir le long sifflement strident du train.

— C'est le signal, dit M. Edwards en se levant de table.

— Changez d'avis et restez un peu avec nous, le pressa Papa. Vous nous portez toujours chance.

Mais M. Edwards leur serra la main à tous en terminant par Marie qui était assise à côté de lui.

— Au revoir, tous ! dit-il.

Il sortit précipitamment et courut vers la gare. Tout le temps du repas, Grâce avait écouté M. Edwards et l'avait regardé, les yeux écarquillés, sans oser dire un mot. Après son départ si soudain, elle poussa un profond soupir et demanda :

— Marie, est-ce le monsieur qui a vu le Père Noël ?

— Oui, répondit Marie. C'est monsieur Edwards qui a marché pendant soixante-dix kilomètres sous la pluie jusqu'à Independence pour y rencontrer le Père Noël et il nous a rapporté à Laura et à moi, alors que nous étions petites filles, nos cadeaux de Noël.

— Il a un cœur d'or, dit Maman.

— Il nous a rapporté à chacune une timbale en fer-blanc et un bâton de sucre d'orge, se souvint Laura.

Elle se leva lentement et commença à aider Maman et Carrie à débarrasser la table. Papa alla s'asseoir sur sa grande chaise près du fourneau.

Marie souleva son mouchoir de ses genoux, s'apprêtant à se lever de table, et laissa tomber quelque chose sur le plancher. Maman s'arrêta pour le ramasser. Elle resta sans voix et Laura s'écria :

— Marie, vingt dollars ! Tu as laissé tomber un billet de vingt dollars !

— Ce n'est pas possible, s'exclama Marie.

— C'est Edwards, dit Papa.

— Nous ne pouvons pas le garder, déclara Maman.

Mais le dernier coup de sifflet du train, long et clair, retentit comme un adieu.

— Que va-t-on faire maintenant ? demanda Papa. Edwards est parti et nous ne le reverrons pas d'ici des années si ce n'est jamais plus. Il va en Oregon au printemps.

— Mais, Charles... Oh, pourquoi a-t-il fait cela ? s'écria doucement Maman, désespérée.

— Il a donné ce billet à Marie, dit Papa. Que Marie le garde. Cela lui servira à aller au collège.

— Très bien, dit Maman après avoir réfléchi pendant un moment et elle le tendit à Marie.

Marie le tint soigneusement dans sa main, le touchant du bout des doigts. Son visage s'éclaira.

— Oh, je remercie monsieur Edwards de tout mon cœur.

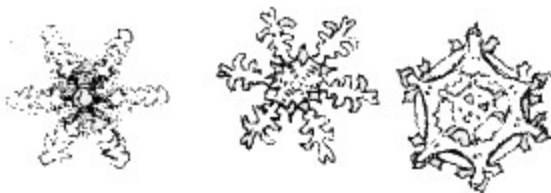
— J'espère qu'il n'en aura jamais besoin, où qu'il aille, souhaita Maman.

— Fais confiance à monsieur Edwards pour veiller sur lui-même, affirma Papa.

Le visage songeur de Marie portait cette expression qu'elle avait toujours lorsqu'elle pensait au collège pour aveugles.

— Maman, dit-elle, avec l'argent que tu as mis de côté en hébergeant des pensionnaires l'an dernier, cela fait trente-cinq dollars et vingt-cinq cents.





## CHAPITRE 12

### SEULS

Le samedi, le soleil brillait et le vent soufflait doucement du sud. Papa rapportait du foin de son terrain, car la vache et les chevaux devaient manger beaucoup de foin pour résister au froid de l'hiver.

Le soleil, tapant dans les fenêtres situées à l'ouest, déversait ses rayons sur Marie, qui se balançait doucement dans son fauteuil, et faisait étinceler les aiguilles à tricoter d'acier de Laura. Laura tricotait de la dentelle destinée à border un jupon avec du fil de coton blanc et fin. Elle était assise près de la fenêtre et surveillait la rue, car elle attendait la visite de Minnie Johnson et de Marie Power qui devaient venir passer l'après-midi et faire du crochet avec elle.

Marie parlait du collège où elle irait peut-être un jour.

— Je ne prends pas de retard sur toi en apprenant les mêmes leçons, dit Marie. J'espère vraiment que si je vais au collège un jour, tu pourras y aller toi aussi.

— Je pense que je deviendrai institutrice, plus tard, dit Laura. Alors, de toute façon, je ne pourrai pas y aller et je crois d'ailleurs que tu y attaches plus d'importance que moi.

— Tu as raison, c'est très important pour moi, s'exclama doucement Marie. Je ne souhaite rien de plus au monde. Il y a tant à apprendre que je voudrais ne jamais cesser d'étudier. Et n'est-ce pas merveilleux de penser que cela sera possible si nous réussissons à mettre de l'argent de côté alors que je ne vois plus ?

— Oui, c'est vrai, acquiesça Laura, songeuse.

Elle espérait vraiment que Marie pourrait y aller.

— Oh, flûte ! Je me suis trompée en comptant mes mailles, s'exclama-t-elle.

Elle défit un rang et reprit les minuscules mailles sur la fine aiguille.

— Eh bien, « aide-toi et le ciel t'aidera ». Tu iras certainement un jour au collège, Marie, si... commença Laura.

Mais elle oublia ce qu'elle voulait dire. Sa vue se brouilla et elle ne distinguait plus les petites boucles de fil de coton comme si elle devenait aveugle. Elle se leva brusquement et la bobine de fil tomba de ses genoux et roula à terre.



— Que se passe-t-il ? s'écria Marie.

— Il fait très sombre, dit Laura.

Le soleil avait disparu. L'air était gris et le bruit du vent s'amplifiait. Maman arriva précipitamment de la cuisine.

— Une tempête de neige se lève, les filles, eut-elle juste le temps de dire avant qu'une bourrasque n'ébranlât la maison.

Un tourbillon de neige cacha à leur vue les devantures assombries des magasins de l'autre côté de la rue.

— Oh, j'aimerais que Charles fût à la maison, soupira Maman.

Laura tourna le dos à la fenêtre. Elle approcha le fauteuil de Marie du poêle et rajouta du charbon dans le feu. Soudain, le vent hurla dans la cuisine. La porte du fond claqua violemment et Papa entra, le sourire aux lèvres et tout couvert de neige.

— J'ai gagné le blizzard de vitesse à un cheveu près ! dit-il en riant. Sam et David ont allongé le pas et sont arrivés ventre à terre juste à temps. Ce blizzard est déchaîné.

Maman débarrassa Papa de son manteau et alla enlever la neige qui se trouvait dessus, dans l'appentis.

— Tu es là, Charles, et seul cela importe, murmura-t-elle.

Papa s'assit et se pencha vers le poêle, étendant ses mains pour les réchauffer. Mais il écoutait le vent, l'air préoccupé. Peu de temps après, il se leva de sa chaise.

— Je vais m'occuper des bêtes avant que la tempête empire, dit-il. Je serai peut-être long, mais ne t'inquiète pas, Caroline. Ta corde à linge tient bon et me permet d'aller et venir de la maison à l'étable sans difficulté.

Il n'était pas encore de retour à la nuit tombante. Le repas attendait lorsqu'il entra et tapa ses pieds contre le sol.

— Mince alors ! Le temps se refroidit incroyablement vite, s'exclama-t-il. La neige cingle comme du plomb et écoutez comme le vent hurle.

— Je suppose que les trains vont être bloqués, dit Maman.

— Eh bien, nous avons pu vivre sans voie ferrée ! répliqua gaiement Papa.

Mais il adressa un regard à Maman, indiquant qu'il ne fallait plus parler de cela en présence des filles.

— Nous sommes confortablement installés, comme nous l'étions avant même qu'il y ait des gens et des boutiques autour de nous, poursuivit-il. Pensons maintenant au bon dîner chaud qui nous attend.

— Et après le dîner, tu joueras du violon, n'est-ce pas, Papa ? dit Laura. S'il te plaît.

Après le dîner Papa réclama son violon et Laura le lui apporta. Mais après qu'il l'eut accordé et colophané l'archet, il joua un air étrange. Le violon émit un lugubre bruit sourd et précipité, puis des notes sauvages et aiguës crépitèrent, s'élevant de cette plaintive mélodie avant de s'évanouir dans le néant pour reprendre ensuite leur cri plaintif, légèrement différent toutefois, comme si elles avaient profité du moment de silence pour se transformer.

Laura sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et d'étranges frissons parcourir son dos tandis que le violon continuait toujours sa mélodie changeante et sauvage jusqu'à ce que, ne pouvant plus la supporter, elle s'écriât :

— Qu'est-ce que c'est, Papa ? Oh, quel est cet air ?

— Écoute donc.

Papa arrêta de jouer et tint l'archet immobile au-dessus des cordes en disant :

— Je ne faisais qu'accompagner l'air qui se joue dehors.

Ils écoutèrent tous la mélodie sauvage des vents mais Maman les interrompit :

— Nous allons probablement suffisamment entendre cet air sans que tu le joues toi aussi, Charles.

— Je vais jouer quelque chose de différent, alors, approuva Papa. Que voulez-vous entendre ?

— Un air qui nous reconforte, suggéra Laura.

Alors le violon, gai et brillant, leur mit du baume dans le cœur. Papa joua et chanta : « La petite Annie Rooney est ma bien-aimée » et « La vieille jument grise a bien changé ». Même Maman se mit à battre du pied pour marquer le rythme. Papa joua des danses écossaises et des giges irlandaises. Martelant le plancher, Laura et Carrie dansèrent à en perdre le souffle.

Papa posa le violon dans son étui, signifiant qu'il était l'heure d'aller au lit.

Les filles quittèrent à regret la pièce chauffée pour monter dans leur chambre. Laura savait qu'il faisait froid en haut et que chaque pointe de clou qui traversait le toit était garnie de givre. Une couche épaisse recouvrait également les fenêtres du bas, mais, sans savoir pourquoi, Laura avait l'impression que ces clous gansés de givre accentuaient le froid.



Laura enveloppa deux fers chauds dans un tissu de flanelle et monta devant Carrie et

Marie. En haut, l'air était si froid qu'il dessécha aussitôt leurs narines tandis qu'elles enlevaient leurs chaussures et se déshabillaient en grelottant.

— Dieu nous entendra si nous disons nos prières sous nos couvertures, dit Marie en claquant des dents.

Et elle se glissa sous les couvertures froides. Les fers chauds n'avaient pas eu le temps de réchauffer les lits. Sous le toit aux clous blancs de givre, dans le froid immobile, Laura percevait le tremblement des lits, agités par les grelottements de Marie et de Carrie. La plainte lugubre, et les hurlements sauvages et perçants des vents, cernaient de toutes parts cet îlot de tranquillité.

— Mais que fais-tu donc, Laura ? s'exclama Marie. Viens m'aider à réchauffer le lit.

Laura ne put répondre sans faire entendre un claquement de dents. En chaussons et en chemise de nuit, elle regardait par la fenêtre. Elle avait pratiqué dans le givre tapissant le carreau une petite ouverture et essayait de regarder au travers. Elle mit sa main en visière sur ses yeux pour les abriter de l'éclat de la lampe qui parvenait de la cage d'escalier. Mais elle ne distinguait toujours rien. Dehors, dans la nuit rugissante, pas un filet de lumière ne brillait.

Finalement, Laura se glissa dans le lit à côté de Marie et se mit en boule, posant ses pieds sur la flanelle entourant le fer chaud.

— J'essayais d'apercevoir une lumière, expliqua-t-elle. L'une de ces maisons doit bien être éclairée.

— Tu n'as rien vu ? demanda Marie à sa sœur.

— Rien, répondit Laura.

Elle n'avait même pas aperçu l'éclat de la lampe du rez-de-chaussée qu'elle savait pourtant allumée.

Dans son lit près du tuyau montant du fourneau chaud, Carrie ne bougeait pas. Le tuyau l'aidait à se réchauffer ainsi que le fer chaud. Elle était profondément endormie quand Maman vint blottir Grâce auprès d'elle.

— Avez-vous assez chaud, les filles ? demanda Maman en se penchant au-dessus du lit pour border plus soigneusement les couvertures.

— Nous sommes en train de nous réchauffer, Maman, répondit Laura.

— Alors, bonne nuit. Faites de beaux rêves.

Quand Laura se fut réchauffée, elle resta pourtant éveillée, écoutant la plainte furieuse du vent et pensant à chaque petite maison de la ville, isolée au milieu des tourbillons de neige, d'où on n'apercevait même pas la lueur de la maison voisine. Et la petite ville elle-même se dressait solitaire dans l'immense prairie. La ville et la prairie se perdaient à leur tour dans la furie de la tempête où le ciel et la terre se confondaient, ne laissant subsister que les vents cruels et l'opaque blancheur.

Car le blanc était la couleur de la tempête. Dans la nuit, bien après le coucher du soleil et la disparition de la dernière lueur du jour, le blizzard n'était plus qu'un tourbillonnement blanc.

Une lampe peut briller dans l'obscurité la plus intense et un cri peut être perçu de loin, mais aucune lumière niaucun appel ne pouvaient parvenir au milieu d'une tempête qui hurlait sauvagement et émettait une lumière irréaliste.



Le lit s'était réchauffé mais Laura continuait à trembler.





## CHAPITRE 13

### NOUS SAURONS RÉSISTER

Se mêlant à la plainte sauvage des vents, Laura entendit le cliquetis des plaques du fourneau et la voix de Papa qui chantait : « Je suis heureux comme un gros tournesol qui dodeline et ploie dans la brise. »

— Caroline ! cria Papa depuis le bas de l'escalier, je viens d'allumer le poêle et le fourneau. Je vais maintenant à l'étable.

Laura entendit Maman s'agiter.

— Restez au lit, les filles, dit-elle, il n'est pas nécessaire que vous vous leviez tant que la maison ne s'est pas suffisamment réchauffée.

Il faisait terriblement froid à l'extérieur des couvertures, mais le rugissement et le hurlement de la tempête empêchèrent Laura de se rendormir. Au-dessus d'elle, les clous couverts de givre ressemblaient à des dents blanches. Laura resta quelques minutes à les regarder avant de suivre Maman en bas.

Le feu brûlait joyeusement dans le fourneau et, dans la pièce de devant, les côtés du poêle rougeoyaient, mais les pièces restaient encore si froides et si sombres qu'on avait peine à croire que le jour fût levé.

Laura cassa la glace qui s'était formée dans le seau à eau. Elle remplit la bassine et la posa sur le fourneau. Ensuite elle attendit avec Maman, en grelottant, que l'eau fût chaude pour pouvoir laver son visage. Si ce n'était cet affreux temps d'hiver, Laura commençait à apprécier cette vie en ville.

Quand Papa rentra, ses moustaches et sa barbe pleines de neige, son nez et ses oreilles plus rouges qu'un coquelicot, il s'exclama :

— Sapristi ! C'est une bonne chose que l'étable ait des murs bien joints car j'ai dû utiliser ma pelle pour me creuser un chemin jusqu'à elle. La neige arrivait à la hauteur de la porte. Par chance, j'ai installé la corde à linge à l'endroit propice. J'ai dû revenir jusqu'à l'appentis pour prendre une pelle, mais grâce à cette corde j'ai pu faire cela sans problème. Des crêpes et du lard grillé sont tout ce que je désire. Je me sens un appétit

d'ogre.

L'eau chaude de la bassine l'attendait et pendant qu'il se lavait et se coiffait près de la porte, Laura installa les chaises autour de la table et Maman versa le thé odorant.

Les crêpes étaient délicieuses, accompagnées de tranches craquantes de lard et de la sauce brune de la poêle avec en outre de la compote de pommes et du sirop de sucre. Il n'y avait pas de beurre car Ellen ne donnait presque plus de lait et Maman partagea le lait restant de la veille entre Carrie et Grâce.

— Soyons contents du peu de lait que nous avons, car nous n'en aurons bientôt plus du tout.

Comme ils grelotaient tous autour de la table, ils s'assemblèrent autour du poêle, le petit déjeuner fini. Silencieux, ils écoutèrent les vents et le bruit des bourrasques de neige cinglant les murs et les fenêtres. Maman se leva, frissonnant un peu.

— Viens, Laura, mettons-nous au travail. Ensuite, nous pourrons rester autour du feu avec la conscience tranquille.

Dans cette maison bien construite, il semblait étrange que le feu ne réchauffât pas la cuisine. Tandis que Maman mettait les haricots à cuire et que Laura lavait la vaisselle, elles se demandèrent quel froid il devait faire dans la cabane sur la concession. Maman mit davantage de charbon dans le feu et prit le balai. Laura restait à trembler de froid au pied de l'escalier : elle devait monter faire les lits, mais le froid qui descendait transperçait sa robe de laine, son jupon et ses sous-vêtements de flanelle comme si elle se tenait là complètement dévêtue.

— Laissons les lits s'aérer, Laura, lui dit Maman, personne ne les voit. Tu pourras les faire quand la maison se sera réchauffée.

Après qu'elle eut terminé de balayer, il n'y avait plus de travail à faire dans la cuisine. Elles revinrent dans la grande pièce et s'assirent, posant leurs pieds froids sur le repose-pied du poêle pour les réchauffer.

Papa se rendit dans la cuisine et revint, emmitouflé dans son grand manteau et son cache-nez, son chapeau à la main.

— Je vais traverser la rue pour aller chez Fuller entendre les dernières nouvelles, dit-il.

— Est-ce nécessaire, Charles ? lui demanda Maman.

— Quelqu'un peut s'être perdu, lui répondit-il.

Il mit son chapeau, alla vers la porte et s'arrêta un instant pour ajouter :

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je sais combien de pas il faut faire pour traverser la rue et si je ne me heurte pas alors à une maison, je n'irai pas plus loin tant que je n'en aurai pas trouvé une.

Il sortit et ferma la porte derrière lui. Laura resta à la fenêtre. Elle avait pratiqué une petite ouverture dans le givre du carreau mais elle n'aperçut rien d'autre qu'une infinie blancheur et ne vit même pas Papa quitter la maison. Elle retourna lentement vers le poêle. Marie, assise, berçait Grâce silencieusement. Laura et Carrie restaient sans bouger sur leur chaise.

— Allez, les filles ! dit Maman, la tempête qui fait rage dehors ne doit pas vous assombrir ainsi.

— Quel est l'avantage d'habiter en ville ? demanda Laura. Nous sommes aussi seuls que si la ville n'existait pas.

— Mais, Laura, j'espère que tu sais que nous ne devons compter que sur nous-mêmes, dit Maman, choquée par la réflexion de Laura.

— Oui, mais si nous n'étions pas en ville, Papa n'aurait pas à sortir dans le blizzard pour voir si quelqu'un s'est perdu, poursuivit Laura.

— C'est ainsi et nous ne pouvons rien y faire, dit Maman d'un ton sans réplique. Maintenant, il est l'heure d'apprendre nos leçons de l'école du dimanche. Nous réciterons le verset que nous avons appris cette semaine et ensuite nous verrons combien d'anciennes leçons nous avons retenues par cœur.

D'abord Grâce, puis Carrie, puis Laura et Marie et finalement Maman récitèrent les versets.

— Maintenant, à toi Marie, dit Maman. Récite-nous un verset puis Laura fera la même chose et ensuite Carrie. Nous verrons celle qui pourra poursuivre le plus longtemps.

— Oh, Marie va gagner, s'écria Carrie, découragée avant d'avoir commencé.

— Allez, je t'aiderai, l'encouragea Laura.

— À deux contre une, ce n'est pas juste, objecta Marie.

— Au contraire ! répliqua Laura, n'est-ce pas Maman ? Marie apprend les versets de la Bible depuis bien plus longtemps que Carrie.

— Oui, trança Maman, je pense que tu as raison, Laura. Mais tu ne feras que souffler à Carrie.



Alors elles commencèrent, poursuivant jusqu'à ce que Carrie ne pût plus se souvenir de rien même quand Laura lui soufflait. Ensuite Marie et Laura restèrent seules à rivaliser jusqu'à ce que Laura abandonnât finalement.

Laura avait horreur de perdre mais il lui fallait bien le reconnaître.

— Tu as gagné, Marie, je n'en connais pas d'autres par cœur, avoua-t-elle.

— Marie a gagné ! Marie a gagné ! criait Grâce en tapant des mains.

— Je reconnais bien là ma brillante fille, dit Maman à Marie en souriant.

Elles regardèrent toutes Marie dont les yeux magnifiques ne se fixaient sur rien et ne les voyaient pas. Elle sourit de contentement quand Maman la félicita, puis son visage changea aussi soudainement que s'éteignait la lumière du jour quand le blizzard survenait. Pendant une minute, elle eut son regard de petite fille, lors des disputes avec Laura. Elle ne voulait jamais céder à Laura en ce temps-là parce qu'elle était l'aînée et celle qui commandait.

Ensuite tout son visage s'empourpra légèrement et elle dit à voix basse :

— Je ne t'ai pas battue, Laura, nous sommes à égalité. Je ne peux pas moi non plus me souvenir d'un autre verset.

Laura avait honte. Elle avait essayé de toutes ses forces de battre Marie à ce jeu, mais elle aurait beau faire tous les efforts possibles, elle ne serait jamais aussi bonne qu'elle. Car Marie était profondément bonne. Alors, pour la première fois, Laura voulut être institutrice pour gagner de l'argent et permettre à Marie d'aller au collège. Elle pensa : « Marie ira au collège, peu importe le travail qu'il m'en coûtera. »

À ce moment, la pendule sonna onze coups.

— Ciel, j'oubliais le déjeuner, s'écria Maman.

Elle se précipita dans la cuisine pour activer le feu et assaisonner la soupe aux haricots.

— Il faudrait mettre du charbon dans le poêle, Laura, dit-elle. Il semble que la maison ne soit pas aussi chaude qu'elle devrait l'être.

Papa rentra à midi. Il alla d'un pas tranquille jusqu'au poêle où il enleva son manteau et son chapeau.

— Peux-tu les suspendre pour moi, Laura ? demanda-t-il. Je suis complètement transi.

— Je suis désolée, Charles, dit la voix de Maman, parvenant de la cuisine. Je n'arrive plus à maintenir une bonne température dans cette maison.

— Ce n'est pas étonnant, répondit Papa, il fait quarante degrés au-dessous de zéro et le vent fait entrer le froid à l'intérieur. C'est la plus dure tempête que nous ayons eue jusqu'à présent, mais heureusement, aucun habitant de la ville ne s'est égaré.

Après le déjeuner, Papa joua des cantiques sur son violon et pendant tout l'après-midi, ils chantèrent.

*« Il y a une terre plus belle que le jour  
Que la foi nous permet d'entrevoir... »*

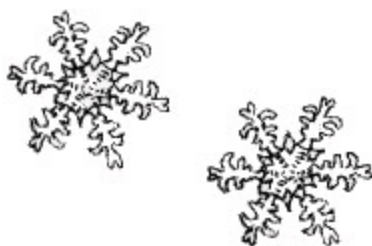
Et :

*« Jésus est un rocher au milieu de la détresse,  
De la détresse, de la détresse,  
Jésus est un rocher au milieu de la détresse,  
Un abri pendant la tempête. »*

Ils chantèrent le chant préféré de Maman : « Il y a une terre heureuse, loin, très loin. » Et juste avant que Papa ne posât son violon dans son étui parce que l'heure était venue pour lui d'aller s'occuper des animaux, il joua un air très entraînant. Elles se levèrent toutes et reprirent à pleins poumons :

*« Laissons donc l'ouragan rugir !  
Il ne durera pas longtemps.  
Nous saurons lui tenir tête  
Et nous arriverons enfin  
Sur les rivages heureux de Chanaan. »*

La tempête rugissait, la neige glacée, dure comme du plomb et fine comme du sable, tournoyait, tourbillonnait et cinglait la maison.



## CHAPITRE 14

### UN JOUR CLAIR

Le blizzard ne dura que deux jours. Mardi matin, Laura se réveilla en sursaut. Elle resta étendue sur son lit, les yeux grands ouverts, cherchant à entendre le bruit qui l'avait éveillée. Mais tout était silencieux. Alors elle comprit : le silence l'avait brusquement sortie de son sommeil. Les gémissements du vent, le chuintement de la neige cinglante s'étaient tus.

Le soleil étincelait à travers le givre couvrant la fenêtre du premier étage et en bas, le visage de Maman rayonnait.

— Le blizzard est terminé, dit-elle. Il n'aura duré que deux jours.

— On ne peut jamais prévoir combien de temps durera un blizzard, ajouta Papa.

— Peut-être que ton rude hiver ne va pas s'avérer aussi rude après tout, dit joyeusement Maman. Le soleil brille à présent et les trains vont certainement rouler à nouveau bientôt. Je suis sûre que l'école va reprendre aujourd'hui, Laura, tu ferais mieux de te préparer pendant que je m'occupe du petit déjeuner.

Laura monta l'escalier pour dire à Carrie de mettre sa robe d'école. Dans la cuisine chaude à nouveau, elle frotta son visage et son cou avec du savon et épingla ses nattes. Papa, revenant de l'étable, fit joyeusement irruption dans la pièce.

— Ce bon vieux soleil est tout rutilant ce matin, leur dit-il. Regardez comme la neige l'a bien lavé !

Des pommes de terre rissolées et les bonnes conserves de tomates faites par Maman attendaient sur la table. Maman mit un plat de tartines grillées et bien dorées à réchauffer dans le four et en sortit une petite soucoupe contenant du beurre.

— Il fallait que je le fasse ramollir, dit-elle, il était gelé et dur comme de la pierre. C'est ce que le cordonnier a dû lancer à la tête de sa femme.

Grâce et Carrie restaient intriguées tandis que les autres éclataient de rire. Maman devait être très heureuse pour plaisanter ainsi.

— Ce beurre lui servait de marteau, ajouta Marie.

— Ou plutôt de forme à chaussure, s'exclama Laura.

— Allons, allons, les filles, dit gentiment Maman, parce qu'elles riaient trop fort à table.



— Mais je croyais que nous n'avions plus de beurre car nous n'en avons pas eu hier soir, fit remarquer Laura.

— Le porc salé accommodait très bien les crêpes et j'ai préféré garder le peu de beurre qui restait pour les tartines grillées. J'espère que M. Boast nous en rapportera bientôt.

Il y avait juste assez de beurre pour beurrer légèrement chaque tartine.

Le petit déjeuner se déroulait si joyeusement, dans la chaleur, le calme et la lumière, que la pendule sonna la demie de huit heures avant qu'ils eussent terminé.

— Partez vite, les filles, dit Maman. Pour cette fois, je ferai le travail à votre place.

Dehors, la neige scintillante de soleil éblouissait les yeux. Tout au long de la Grand'rue, la neige amoncelée par les vents formait un grand talus plus haut que Laura. Laura et Carrie durent l'escalader avant de descendre de l'autre côté en faisant attention. La neige était tellement tassée que leurs chaussures ne laissaient aucune trace et qu'elles ne pouvaient pas s'aider de leurs talons pour s'empêcher de glisser.

Une autre congère scintillante encombra la cour de l'école, presque aussi haute que l'école. Cap Garland, Ben, Arthur et les petits Wilmarth se laissaient glisser sur ses pentes, s'amusant à patiner comme Laura le faisait sur le lac d'Argent. Marie Power et Minnie Johnson restaient devant la porte, sous le soleil froid, observant les garçons qui s'amusaient follement.

— Bonjour Laura ! dit joyeusement Marie Power qui glissa sa main gantée sous le bras de Laura et le serra.

Elles étaient très heureuses de se revoir. Vendredi leur semblait loin et même le samedi après-midi qu'elles avaient projeté de passer ensemble. Mais elles n'eurent pas le temps de bavarder car l'institutrice arriva sur le seuil et les garçons et les filles durent rentrer travailler.

Pendant la récréation, Marie Power, Laura et Minnie restèrent derrière la fenêtre à regarder les garçons glisser sur le talus de neige et Laura aurait aimé aller jouer dehors aussi.

— C'est dommage que nous soyons trop âgée, dit Laura. Je ne trouve pas cela amusant d'être grande.

— Nous grandissons et nous ne pouvons rien y faire, dit Marie Power.

— Que ferais-tu si tu étais prise dans un blizzard, Marie ? demanda Minnie Johnson.

— Je pense que je continuerais à marcher pour ne pas mourir de froid, répondit Marie.

— Oui, mais tu peux mourir de fatigue, souligna Minnie.

— Et toi, alors, que ferais-tu ? demanda Marie Power.

— Je me creuserais un abri dans un talus de neige et je laisserais la neige me recouvrir. Je ne pense pas qu'on puisse mourir de froid dans un tel abri. Ferais-tu la même chose, Laura ?

— Je ne sais pas, dit Laura.

— Eh bien, que ferais-tu, Laura, si tu étais prise dans une tempête de neige ? redemanda Minnie avec insistance.

— Je ne me laisserai pas prendre, répondit Laura.

Elle n'avait pas envie d'y penser. Elle aurait préféré parler d'autre chose avec Marie

Power, mais M<sup>lle</sup> Garland sonna la cloche et les garçons arrivèrent tous en même temps, les joues rougies par le froid et le sourire aux lèvres.



Tout au long de cette journée, chacun fut aussi rayonnant que le soleil. À midi, Laura, Marie Power et Carrie ainsi que les petites Beardsley s'amuserent à faire la course sur les gros tas de neige, pour rentrer chez elles où le déjeuner les attendait. En haut de la grande congère sous laquelle se trouvait la Grand'rue, certaines se dirigèrent vers le nord, d'autres vers le sud, et Laura et Carrie se laissèrent glisser, le long de sa pente, vers l'est, jusqu'à la porte de leur maison.

Papa était déjà assis à sa place à table, Marie soulevait Grâce pour l'asseoir sur la pile de livres posée sur sa chaise et Maman posait un plat de pommes de terre fumantes devant Papa.

— J'aimerais bien pouvoir y ajouter du beurre, dit-elle.

« Le sel relève déjà le goût » était en train de dire Papa quand on entendit un coup fort frappé à la porte de la cuisine. Carrie courut ouvrir et M. Boast entra, aussi gros et couvert de poils qu'un ours, emmitouflé dans un manteau de fourrure de bison.

— Entrez, Boast, entrez, entrez donc, répétait Papa. Entrez et mettez vos pieds sous la table. Vous arrivez à point nommé.

Ils étaient tous très contents de le voir.

— Où est madame Boast ? interrogea Marie.

— Oui, où est-elle ? Ne vous a-t-elle pas accompagné ? demanda Maman avec empressement.

M. Boast était en train de se débarrasser de son manteau et de son cache-nez.

— Eh bien non, voyez-vous. Ellie a pensé qu'elle devait profiter de ce soleil pour faire la lessive. Je lui ai dit que nous aurions d'autres belles journées, mais elle m'a répondu qu'elle irait en ville un de ces jours-là. Elle vous envoie un peu de beurre qui provient de notre dernier barattage. Les vaches ne donnent presque plus de lait. Avec le temps que nous avons eu, je n'ai pas pu m'occuper d'elles.

M. Boast s'assit à table avec eux et ils commencèrent tous à manger les délicieuses

pommes de terre dont le beurre rehaussait la saveur.

— Je suis heureux que tout aille bien chez vous malgré cette tempête, dit Papa à M. Boast.

— Oui, nous avons eu de la chance. J'étais en train de faire boire les bêtes au puits quand le nuage est arrivé. Je me suis dépêché de les rentrer pour les mettre à l'abri dans l'étable et j'étais à mi-chemin de la maison quand la tempête a éclaté, raconta M. Boast.

Les pommes de terre et les biscuits beurrés étaient délicieux et, pour le dessert, il y eut d'autres biscuits pour accompagner les succulentes conserves de tomates de Maman.

— Il ne reste plus de porc salé en ville, dit Papa. Nous dépendons de l'est pour le ravitaillement et dès que les trains ne roulent plus, nous sommes un peu à court.

— Quoi de neuf au sujet du train ? demanda M. Boast.

— Selon Woodworth, des équipes supplémentaires travaillent à la tranchée de Tracy, répondit Papa, et des chasse-neige sont mis en service. On peut espérer un train à la fin de la semaine.

— Ellie compte que je lui rapporte du thé, du sucre et de la farine, dit M. Boast. Les commerçants ont-ils augmenté leurs prix ?

— Non, pas que je le sache, le rassura Papa. Mise à part la viande, les commerçants ne manquent de rien.

Le repas terminé, M. Boast annonça qu'il devait partir pour arriver chez lui avant la nuit. Il promit de revenir leur rendre visite très bientôt, avec M<sup>me</sup> Boast. Ensuite il remonta la Grand'rue en compagnie de Papa jusqu'à l'épicerie Harthorn et Laura et Carrie, main dans la main, partirent joyeusement vers l'école, escaladant les talus de neige et se laissant glisser en bas de leur pente.

Tout au long de ce radieux après-midi, l'air vif et clair et le soleil les rendirent tous très joyeux. Ils savaient parfaitement leurs leçons et prirent plaisir à les réciter. Tous les visages rayonnaient, dominés par le sourire éclatant de Cap Garland.

Laura se réjouissait de voir la ville à nouveau animée et de savoir qu'il y aurait classe tous les jours de la semaine.

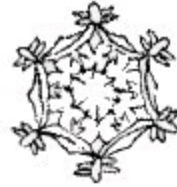
Mais pendant la nuit, Laura rêva que Papa jouait sur son violon l'air de la tempête déchaînée et, quand elle lui cria de s'arrêter, le blizzard aveuglant reprit cet air sauvage en tourbillonnant autour d'elle et la transformant en bloc de glace.

Ensuite, elle scruta l'obscurité et ce cauchemar la laissa raidie et transie de froid pendant longtemps. Ce n'était pas le violon de Papa qu'elle avait entendu, mais bien en réalité le vent de la tempête et le chuintement de la neige glacée, frappant les murs et le toit. Elle parvint finalement à bouger. Elle se sentait si glacée que son cauchemar semblait devenir réalité. Elle se blottit contre Marie et tira les couvertures au-dessus de leur tête.

— Que se passe-t-il ? murmura Marie dans son sommeil.

— C'est un blizzard, répondit Laura.





## CHAPITRE 15

### PAS DE TRAINS

Se lever tôt le lendemain matin ne servait à rien. Une lumière voilée filtrait à travers les carreaux couverts de givre. Les clous du toit étaient tout blancs. Un nouveau blizzard rugissait, hurlait et sifflait autour de la maison. L'école resterait fermée.

Laura, à demi éveillée, resta paresseusement allongée dans son lit. Ce mauvais temps ne lui donnait pas envie de se lever, mais Maman cria :

— Bonjour, les filles ! Il est l'heure de se lever. En toute hâte, à cause du froid, Laura enfila sa robe, mit ses chaussures et descendit l'escalier.

— Eh bien, que se passe-t-il, Laura ? demanda Maman en levant les yeux du fourneau.

— Oh, Maman, dit Laura d'un ton plaintif, comment pourrai-je devenir institutrice et permettre à Marie d'aller au collège ? Comment arriverai-je à savoir suffisamment de choses quand il n'y a qu'un jour d'école de temps en temps ?

— Voyons, Laura, dit gentiment Maman, tu ne dois pas te décourager si facilement. Quelques blizzards de plus ou de moins ne changeront pas grand-chose. Nous allons nous dépêcher de ranger la maison et ensuite tu pourras étudier. Ton livre d'arithmétique contient assez de problèmes pour t'occuper pendant longtemps et tu peux en faire autant que tu veux. Rien ne t'empêche d'étudier.

— Pourquoi la table est-elle dans la cuisine ? demanda Laura.

La table prenait beaucoup de place et on se déplaçait difficilement dans la cuisine.

— Papa n'a pas allumé de feu dans le poêle ce matin, répondit Maman.

Elles entendirent Papa frapper ses pieds contre le sol de l'appentis et Laura lui ouvrit la porte. Il avait l'air soucieux. Le peu de lait du seau qu'il tenait à la main était pris en glace.

— Je pense vraiment que c'est la pire tempête que nous ayons eue jusqu'à présent, dit Papa en étendant ses mains engourdies au-dessus du fourneau. Je n'ai pas allumé de feu dans le poêle car nous arrivons bientôt à la fin de notre provision de charbon et cette

tempête va vraisemblablement bloquer les trains pendant un bout de temps.

— C'est ce que j'ai pensé quand je me suis aperçue que tu n'avais pas allumé le poêle. Aussi ai-je installé la table ici. Nous garderons la porte fermée et le fourneau chauffera agréablement cette pièce.

— Après le petit déjeuner, je vais aller faire un saut chez Fuller, dit Papa, et il mangea rapidement.

Tandis qu'il s'emmitouflait à nouveau, Maman monta au premier étage. Elle descendit son petit portefeuille en cuir rouge au fermoir d'acier dans lequel elle conservait l'argent destiné à payer le collège de Marie. Papa tendit lentement la main et le prit. Puis il s'éclaircit la gorge et dit :

— Marie, il va peut-être devenir plus difficile de se ravitailler en ville. Si au dépôt de bois et dans les magasins les prix augmentent trop...

Il ne poursuivit pas et Marie dit :

— Maman a mis de côté de l'argent pour que j'aie au collège ; tu peux le dépenser si besoin est.

— Si je dois le faire, Marie, tu peux être sûre que je te le rendrai, promit Papa.

Après son départ, Laura transporta le fauteuil à bascule de Marie, resté dans la pièce froide de devant, pour l'installer dans la cuisine devant le fourneau. Dès que Marie fut assise, Grâce grimpa sur ses genoux.

— Je vais avoir chaud, moi aussi, dit Grâce.

— Tu es une grande fille maintenant et tu es trop lourde, dit Maman.

— Oh non, Grâce, objecta Marie, tu peux venir. J'aime bien te tenir sur mes genoux, même si tu es une grande fille de trois ans.

Il restait si peu d'espace vacant dans la petite pièce que Laura eut du mal à faire la vaisselle sans se cogner à quelques angles pointus. Pendant que Maman faisait les lits dans la pièce glacée du haut, Laura frotta le fourneau et nettoya le verre de la lampe. Puis elle dévissa le bouchon du réservoir de cuivre de la lampe et le remplit soigneusement de pétrole. Le bidon de pétrole déversa sa dernière goutte.

— Oh, nous avons oublié de dire à Papa d'acheter du pétrole, s'exclama Laura sans réfléchir.

— Il... il ne reste plus de pétrole ? balbutia Carrie.

Elle était en train de ranger la vaisselle dans le placard et elle se retourna. Laura put voir ses grands yeux apeurés.

— Si, Dieu merci, nous en avons, répliqua Laura. J'ai rempli la lampe à ras bord. Maintenant je vais balayer le plancher et toi, tu époussetteras.

Quand Maman redescendit, la cuisine reluisait de propreté.

— Le vent secoue joliment la maison, leur dit-elle en grelottant près du fourneau. Vous avez travaillé comme des petites fées, Laura et Carrie, ajouta-t-elle en souriant.

Papa n'était pas revenu, mais il ne risquait certainement pas de se perdre en ville.

Laura apporta ses livres et son ardoise sur la table et s'assit près de Marie, installée dans son fauteuil à bascule. La lumière du jour n'éclairait pas beaucoup, mais Maman n'alluma pas la lampe. Laura lut un à un les problèmes d'arithmétique à Marie et les résolut sur l'ardoise tandis que Marie les faisait mentalement. Elles refirent chaque

problème à l'envers pour s'assurer qu'elles avaient trouvé la réponse correcte. Lentement elles étudièrent leçon après leçon et, comme Maman l'avait dit, il y en avait encore beaucoup d'autres à étudier.

Finalement, elles entendirent Papa traverser la pièce de devant. La neige avait blanchi et raidi son manteau et son chapeau, et il portait sous le bras un paquet couvert de neige.

— Je n'ai pas utilisé l'argent destiné à ton collège, Marie, dit-il quand il eut repris son souffle. Il n'y a plus de charbon au dépôt de bois. Avec ce froid, les gens en ont consommé beaucoup et Ely n'avait pas de grosses réserves. Maintenant, il vend du bois à brûler, mais nous n'avons pas les moyens de brûler des planches à cinquante dollars le lot.

— Quelle folie de payer une somme pareille ! dit doucement Maman. Les trains vont certainement rouler à nouveau d'ici peu.

— Il n'y a plus de pétrole en ville ni de viande, leur apprit Papa. Les commerçants ont vendu presque tout leur stock. J'ai acheté deux livres de thé avant qu'il n'y en ait plus. Ainsi, nous ne manquerons pas de thé jusqu'à l'arrivée des trains.

— Rien ne vaut une bonne tasse de thé quand il fait très froid, rappela Maman. La lampe est pleine de pétrole et nous pourrions le faire durer un bon moment si nous allons au lit de bonne heure. Je suis si heureuse que tu aies pensé à prendre du thé. Cela nous aurait manqué.

Papa commençait à se réchauffer et, sans rien ajouter d'autre, il s'assit près de la fenêtre pour lire le *Chicago Inter-Océan* qui était arrivé par le dernier courrier.

— Au fait, dit-il en levant les yeux de son journal, l'école est fermée jusqu'à ce qu'un nouveau chargement de charbon arrive.

— Nous pouvons étudier toutes seules, affirma Laura avec assurance.

Elle étudiait avec Marie à voix basse les problèmes d'arithmétique, Carrie apprenait l'orthographe pendant que Maman raccommodait et que Papa lisait en silence le journal. Le blizzard empira. C'était de loin la plus violente tempête qu'ils aient connue.

La pièce se refroidissait. Le poêle n'était pas allumé dans l'autre pièce pour seconder le fourneau et le froid s'y infiltrait et passait sous la porte de la cuisine. Il pénétrait aussi par la porte de l'appentis. Maman apporta des tapis en chiffons tressés et les roula pour les loger contre le bas des portes.

À midi, Papa alla à l'étable. Ce n'était pas l'heure de nourrir les bêtes mais il voulait s'assurer que les chevaux, la vache et le robuste veau étaient bien à l'abri.

Au milieu de l'après-midi, Papa ressortit.

— Les animaux ont besoin de beaucoup de nourriture pour résister à un tel froid, expliqua-t-il à Maman. Le blizzard a empiré et ce matin j'ai eu beaucoup de mal à rentrer le foin dans l'étable à cause des vents. Je n'aurais jamais pu y arriver si la meule ne se trouvait pas juste à droite de la porte. Autre bonne nouvelle : les hauts talus de neige ont disparu. Ils ont été démolis et balayés par les rafales.

La tempête hurlait encore plus fort quand Papa sortit l'affronter, et un souffle de vent glacial parvint de l'appentis bien que Maman eût disposé le tapis contre la porte ouvrant sur l'intérieur dès que Papa l'eut refermée.

Marie confectionnait un nouveau tapis. Elle avait découpé en lanières des vêtements de laine usés et Maman avait rangé les lanières dans des boîtes différentes selon leur



couleur. Marie ne changeait pas l'ordre des boîtes et se souvenait où se trouvait chaque couleur. Elle tressait ensemble les lanières de chiffon en une longue natte qui s'enroulait sur elle-même, s'entassant à côté de sa chaise. Quand elle arrivait à la fin d'une lanière, elle y cousait une autre lanière de la couleur qui lui plaisait. De temps en temps, elle évaluait le travail effectué en touchant la pile qui se trouvait à ses côtés.



— Je crois que j'en ai presque assez fait, dit-elle. Tu pourras coudre le tapis demain, Laura.

— Je veux d'abord terminer ce galon de dentelle, objecta Laura, et il fait si sombre que j'ai du mal à voir et à compter mes mailles.

— Le noir ne me dérange pas, précisa gaiement Marie. Je vois avec mes doigts.

Laura regretta d'avoir eu un mouvement d'impatience.

— Je coudrai dès que tu auras fini de tresser, offrit-elle de bon cœur.

Papa fut absent de la maison un long moment. Maman remit le dîner sur le fourneau pour le maintenir au chaud. Elle n'alluma pas la lampe et elles restèrent toutes assises dans l'obscurité pensant que la corde à linge guidait Papa à travers le blizzard aveuglant.

— Allez, allez les filles, dit Maman en se secouant, Marie, commence une chanson. Nous ferons passer le temps en chantant en attendant que Papa revienne.

Ainsi, elles chantèrent dans la cuisine obscure jusqu'au retour de Papa.

On alluma la lampe pour le dîner, mais ce soir-là, Maman dit à Laura de ne pas faire la vaisselle. Ils devaient tous aller rapidement au lit pour économiser le charbon et le pétrole.

Seuls Papa et Maman se levèrent le lendemain matin à l'heure où l'on devait s'occuper des bêtes.

— Restez au lit, les filles, dit Maman et profitez de la chaleur des couvertures aussi longtemps que vous le voudrez.

Laura se leva à neuf heures. Le froid pesait sur la maison et s'infiltrait sous les portes, se faisant de plus en plus implacable. Le bruit incessant et l'obscurité donnaient

l'impression que le temps restait suspendu.

Laura, Marie et Carrie étudièrent leurs leçons. Laura cousit la tresse de chiffons pour confectionner un tapis rond et elle le posa sur les genoux de Marie pour qu'elle le vît avec ses doigts. Le tapis fit de ce jour un jour différent de la veille, mais Laura eut l'impression que c'était la même journée qui recommençait quand elles chantèrent dans l'obscurité en attendant Papa tout comme la veille et mangèrent le même dîner composé de pommes de terre, de pain, de compote de pommes et de thé et lorsqu'ils laissèrent la vaisselle sale pour aller tout de suite au lit et épargner le pétrole et le charbon.

Un autre jour passa, semblable aux précédents. Les vents ne cessèrent de rugir et de hurler, le chuintement de la neige n'arrêta pas un instant et l'obscurité et le froid semblaient ne devoir jamais finir.

Pourtant ils prirent fin soudain. Les vents tombèrent tard dans l'après-midi du troisième jour. Laura souffla sur le givre de la vitre et le gratta pour dégager une petite ouverture au travers de laquelle elle put voir la neige, poussée par un vent régulier, courir au ras de la Grand'rue. La clarté rouge du soleil couchant embrasait le poudroïement de neige sous un ciel clair et froid. Puis la lueur rosée disparut et la neige poussée par le vent, qui soufflait plus fort, reprit une couleur grisâtre. Papa rentra de l'étable.

— Demain, je dois transporter du foin, dit-il, mais maintenant je vais aller voir chez Fuller s'il y a d'autres âmes qui vivent dans cette sacrée ville. Pendant trois jours, nous n'avons pas aperçu une lumière, une fumée ou quoi que ce soit témoignant de la présence d'êtres humains. Quel est l'intérêt de vivre en ville si on ne peut pas en profiter ?

— Le dîner est presque prêt, Charles, dit Maman.

— Je suis de retour dans une minute.

Il fut de retour quelques instants plus tard alors que Maman terminait de mettre le couvert et que Laura installait les chaises autour de la table.

— Tout va bien en ville, leur apprit Papa. Selon le chef de gare, on commencera à déblayer demain la tranchée de Tracy.

— Combien de temps faudra-t-il attendre avant l'arrivée d'un prochain train ? demanda Maman.

— Je ne peux pas te le dire, répondit Papa. Pendant la belle journée que nous avons eue, ils l'avaient déblayée et le train devait remarcher le lendemain, mais maintenant elle est à nouveau entièrement comblée et à présent, il faut enlever près de dix mètres de neige gelée et durcie.

— Cela ne prendra pas beaucoup de temps s'il fait beau, dit Maman, et c'est sûrement ce qui nous attend. Nous avons déjà eu plus de tempêtes que pendant tout l'hiver dernier et en outre, plus violentes.



## CHAPITRE 16

### DE BELLES JOURNÉES

Le lendemain matin, il faisait beau mais il n'y avait pas d'école. Tant que le train n'aurait pas livré le chargement de charbon, l'école resterait fermée.

Dehors, le soleil brillait, mais le givre recouvrait toujours les carreaux et la cuisine semblait petite et sombre. Carrie jetait de temps en temps un coup d'œil à travers la petite ouverture pratiquée dans le givre tout en essuyant la vaisselle et Laura plongeait sans enthousiasme ses mains dans l'eau froide de la bassine.

— J'ai envie d'aller me promener, dit Carrie d'un air chagrin. J'en ai assez de rester dans cette vieille cuisine !

— Nous étions bien contents d'avoir cette chaude cuisine hier, lui rappela gentiment Marie, et maintenant nous devrions nous réjouir de la fin du blizzard.

— De toute façon, tu ne vas pas à l'école, lança Laura, irritée.

Elle eut aussitôt honte d'avoir laissé échapper ces mots.

— Laura ! dit Maman sur un ton plein de reproche et cela ne fit que l'irriter davantage.

— Quand vous aurez terminé votre travail, les filles, poursuivit Maman en couvrant la pâte à pain bien pétrie et en la mettant devant le four pour qu'elle levât, vous pourrez vous couvrir chaudement, de même que Marie, et sortir toutes dans la cour pour prendre un bol d'air.

Cela leur redonna courage. Laura et Carrie travaillaient avec ardeur à présent et quelque temps après, elles enfilèrent rapidement manteau, châle, capuchon, cache-nez et moufles. Laura guida Marie à travers l'appentis et elles se précipitèrent toutes dans le froid scintillant. L'éclat du soleil les aveugla et le froid leur coupa le souffle.

— Jetez vos bras en arrière et respirez profondément ! cria Laura.

Elle savait que le froid semblait moins terrible si on ne se contractait pas. Elles jetèrent leurs bras en arrière et inspirèrent l'air qui pénétra profondément dans leurs poumons et les réchauffa. Même Marie se mit à rire.

— Je sens la neige, dit-elle, si fraîche et si propre !

— Le ciel est d'un bleu éclatant et toute la prairie blanche scintille, lui dit Laura. Seules les maisons qui émergent de la neige la défigurent. J'aimerais que nous soyons dans un endroit où il n'y a pas de maisons.

— Quelle affreuse idée, dit Marie, nous mourrions de froid.

— Je nous construirais un igloo et nous vivrions comme les Esquimaux.

— Pouah ! Nous mangerions du poisson cru, s'exclama Marie en frissonnant. Je ne pourrais pas.

La neige crissait et craquait sous leurs pieds. Elle était tellement tassée que Laura ne put en ramasser une poignée pour faire une boule de neige. Elle racontait à Carrie combien la neige était douce dans les Grands Bois du Wisconsin quand Marie dit :

— Qui vient ? On dirait nos chevaux.

Papa allait vers l'étable avec les chevaux. Il se tenait sur une longue plate-forme basse, faite de planches neuves, deux fois plus large qu'un chariot et ressemblant à une espèce de traîneau. Celui-ci n'avait pas de flèche, mais une longue chaîne était attachée aux patins et le palonnier était fixé à la chaîne.

— Où as-tu trouvé ce drôle de traîneau, Papa ? demanda Laura.

— Je l'ai fabriqué moi-même, répondit-il, au dépôt de bois.

Il alla chercher sa fourche à l'étable.

— Il a une drôle d'allure, je le reconnais, ajouta Papa, mais il pourra contenir une meule entière si les chevaux peuvent le tirer. Je veux rapporter du foin le plus rapidement possible pour nourrir les bêtes.

Laura voulut lui demander s'il avait des nouvelles du train, mais cette question rappellerait à Carrie qu'il n'y avait plus de charbon ni de pétrole ni de viande tant que le train n'arriverait pas. Elle ne voulait pas inquiéter Carrie. Le temps ensoleillé les rendait toutes si gaies et s'il durait encore un peu il n'y aurait plus à s'inquiéter de rien.

Tandis qu'elle pensait à tout cela, Papa monta sur le bas et large traîneau.

— Dis à Maman qu'un chasse-neige et un train de dégagement sont arrivés de l'Est pour déblayer la tranchée de Tracy. Quelques jours de beau temps et le train roulera à nouveau.

— Oui, Papa, je lui dirai, dit Laura, satisfaite.

Papa s'en alla et tourna au coin de la rue pour suivre la Grand'rue en direction de la concession.

Carrie soupira profondément et s'écria :

— Allons tout de suite le dire à Maman !

La façon dont Carrie dit cela fit comprendre à Laura qu'elle avait eu, elle aussi, envie de questionner Papa au sujet du train.

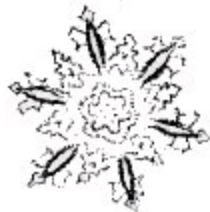
— Eh bien, quelles belles joues roses vous avez ! s'exclama Maman quand elles entrèrent dans la chaude et sombre cuisine.

L'air vif et pur s'échappa de leurs manteaux quand elles les retirèrent. La chaleur du fourneau picotait agréablement leurs doigts froids et Maman se réjouit d'apprendre les nouvelles concernant le train de dégagement et le chasse-neige.

— Ce beau temps va probablement durer, nous avons eu tant de tempête de neige, dit

Maman.

Le givre était en train de fondre sur la vitre et se transformait en une très fine couche de glace adhérant au verre froid. Laura la souleva sans trop de difficultés et essuya les vitres. Elle s'installa près de la fenêtre claire et tricota son galon, regardant de temps à autre le soleil se refléter sur la neige. Pas un seul nuage n'obscurcissait le ciel et il n'y avait aucune raison de s'inquiéter au sujet de Papa qui n'était pas revenu aussi vite qu'il l'aurait dû.



À dix heures, Papa n'était toujours pas là et à onze heures non plus. Moins de deux kilomètres séparaient le terrain de la ville et charger le foin ne prenait qu'une demi-heure.

— Je me demande ce qui retient Papa, dit finalement Marie.

— Il a probablement trouvé quelque chose à faire sur le terrain, dit Maman.

Elle alla à la fenêtre et regarda le ciel en direction du nord-ouest. Aucun nuage ne troublait l'horizon.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, poursuivit Maman. Les tempêtes ont peut-être abîmé la cabane et Papa aura voulu faire quelques réparations.

À midi, la fournée du samedi – trois miches dorées bien croustillantes – était sortie du four et les pommes de terre cuites à l'eau s'égouttaient en fumant, le thé était bien infusé, mais Papa n'était toujours pas rentré.

Elles pensaient toutes à présent qu'il lui était arrivé quelque chose mais elles n'en disaient rien et aucune d'elles ne pouvait imaginer ce qui le retenait. Les vieux chevaux tranquilles ne s'étaient certainement pas emballés. Laura pensa que des hommes avaient pu s'approprier la concession de Papa qui se trouverait seul et sans armes face à ces bandits. Mais comment auraient-ils pu venir au milieu des blizzards ? Il n'y avait ni ours, ni panthères, ni loups, ni Indiens. Il n'y avait pas de rivière à traverser à gué.

Qu'est-ce qui avait pu retenir ou blesser un homme conduisant par beau temps de gentils chevaux tirant un traîneau sur moins de deux kilomètres et parcourant pour revenir la même distance avec un chargement de foin ?

Alors, Papa tourna à l'angle de la Deuxième rue et passa devant la fenêtre. Laura le vit passer, ses vêtements couverts de neige, assis sur un monceau de neige qui cachait le traîneau, donnant l'impression que la neige avançait toute seule. Il s'arrêta devant l'étable, détela les chevaux et les mit dans leur box avant de rentrer dans l'appentis et marteler le sol de ses pieds pour ôter la neige. Laura et Maman avaient apporté le déjeuner sur la table.

— Saprستي ! Ce repas semble bien appétissant ! dit Papa. J'ai un appétit à dévorer un ours cru sans sel !

Laura versa pour lui l'eau chaude de la bouilloire dans une cuvette.

— Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps, Charles, demanda doucement Maman.

— L'herbe, dit Papa.

Il plongea son visage dans ses mains pleines d'eau savonneuse et Laura et Maman se regardèrent, perplexes. Que voulait donc dire Papa ? Il saisit la serviette suspendue au rouleau et poursuivit tout en s'essuyant les mains :

— Cette maudite herbe dissimulée sous la neige. On ne peut plus suivre la route. Il n'y a plus rien que l'on puisse longer, ni barrière, ni arbre. Une fois sorti de la ville, la neige recouvre tout, même le lac. Cette neige gelée, si bien tassée par le vent donne l'impression qu'on peut aller où l'on veut en ligne droite.

« Eh bien, pour commencer, les chevaux se sont enfoncés jusqu'aux dents dans cette neige dure. J'avais atteint le marais et la neige semblait aussi dure qu'ailleurs mais elle dissimulait de hautes herbes. Cette couche de neige ne reposait donc sur rien d'autre que des tiges et de l'air. Dès que les chevaux ont marché dessus, ils se sont enfoncés.

« J'ai passé toute la matinée à me débattre avec cet idiot de cheval, Sam... »

— Charles ! dit Maman.

— Caroline, il y avait vraiment de quoi faire jurer un saint. David s'est bien comporté, c'est un cheval sensé mais Sam est devenu complètement fou. Les deux chevaux se sont donc enfoncés jusqu'à la croupe dans la neige et chaque effort qu'ils faisaient pour se dégager ne réussissait qu'à élargir le trou. S'ils avaient fait basculer le traîneau là-dedans, je n'aurais jamais pu le ressortir. Alors j'ai détaché le traîneau. Ensuite, j'ai essayé de faire avancer les chevaux jusqu'à la neige dure et c'est à ce moment-là que Sam est devenu complètement déchaîné, plongeant, ruant, se cabrant, s'enfonçant de plus en plus dans cette maudite neige.

— Cela a dû être un rude travail de les dégager, souligna Maman.

— Sam se débattait tant, que j'ai craint qu'il ne blessât David, poursuivit Papa. Alors je suis descendu dans le marais et je les ai détachés l'un de l'autre. J'ai tenu Sam et j'ai piétiné la neige pour essayer de lui faire un chemin assez solide pour qu'il puisse avancer dessus et remonter sur la neige ferme. Mais à force de ruades, il a défoncé le passage que j'avais préparé, de quoi vraiment faire perdre patience à n'importe qui.

— Qu'as-tu donc fait, Charles ? demanda Maman.

— Oh, finalement, je suis arrivé à le faire sortir. David m'a suivi aussi docilement qu'un agneau, avançant avec précaution et se dégageant du premier coup. Alors je l'ai attelé au traîneau et il l'a tiré autour du trou. Mais il fallait que je tienne Sam tout le temps, il n'y avait rien à quoi l'attacher. Ensuite je les ai à nouveau attelés ensemble et j'ai continué à avancer. Au bout de cinquante mètres à peine, ils s'enfonçaient à nouveau.

— Mon Dieu ! s'exclama Maman.

— C'est ainsi que les choses se sont passées pendant toute la matinée. Cela m'a pris une demi-journée pour faire moins de quatre kilomètres et ramener un seul chargement de foin. En outre, je me sens plus fatigué que si j'avais travaillé durement toute une journée. Je vais seulement prendre David, cet après-midi. Il ne peut pas tirer tout seul un aussi gros chargement, mais ce sera plus facile, aussi bien pour lui que pour moi.

Papa avala rapidement son déjeuner et se hâta de sortir pour atteler David. Maintenant, elles savaient toutes ce que Papa était en train de faire, mais elles étaient



désolées pour David qui s'enfonçait dans une neige traîtresse, et pour la peine que prenait Papa à le dételer et à l'aider à se dégager.

L'après-midi resta ensoleillé, pas un nuage n'obscurcit le ciel et, avant que l'obscurité ne tombât, Papa avait transporté deux petits chargements de foin.

— David me suit aussi docilement qu'un chien, leur raconta Papa pendant le dîner.

Quand il s'enfonce dans la neige, il reste tranquille, attendant que j'aie piétiné la neige pour lui permettre de remonter. Puis, il me suit et se dégage du trou avec d'infinies précautions comme s'il comprenait ce qui se passe. D'ailleurs, je parie qu'il comprend. Demain, je vais l'attacher au traîneau à l'aide d'une grande corde, comme cela je n'aurai pas à le dételer à chaque fois qu'il tombe. Je n'aurai qu'à l'aider à se dégager et ensuite, grâce à la longue corde, il pourra tirer le traîneau en contournant le trou.

Après le dîner, Papa alla à la quincaillerie Fuller pour acheter de la corde. Il fut vite de retour, rapportant les dernières nouvelles. Le chasse-neige et le train de dégagement avaient dégagé ce jour-là la moitié de la tranchée de Tracy.

— Cela prend plus de temps cette fois-ci pour dégager la tranchée, précisa Papa, parce que lors des dernières opérations de déblaiement la neige a été rejetée des deux côtés, approfondissant d'autant la tranchée. Mais Woodworth dit qu'un train arrivera vraisemblablement après-demain.

— Voilà de bonnes nouvelles, conclut Maman. Cela me fera plaisir d'avoir à nouveau de la viande.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Papa. Nous allons avoir du courrier, train ou pas train. Il va être acheminé par traîneau et Gilbert, le préposé au courrier, quitte De Smet demain matin pour Preston. Il prépare en ce moment un traîneau. Ainsi, si vous voulez envoyer une lettre, vous le pouvez.

— Il y a la lettre que j'ai commencé à écrire à ma famille du Wisconsin, dit Maman. Je n'avais pas l'intention de la terminer si vite, mais je crois que c'est préférable.

Maman s'assit donc à la table pour écrire à la lumière de la lampe et après qu'elle eut dégelé la bouteille d'encre, ils s'assirent tous autour d'elle, songeant aux dernières choses à dire tandis que Maman écrivait sous leur dictée avec le petit porte-plume rouge dont la tige de nacre avait la forme d'une plume. Quand sa belle écriture régulière arriva en bas de la page, elle tourna la feuille dans l'autre sens pour remplir la marge. Sur l'envers de la feuille, elle fit la même chose afin de pouvoir écrire le plus de mots possible.

Carrie était encore un bébé quand ils habitaient le Wisconsin. Elle ne se souvenait pas des oncles et tantes et des cousins et cousines, Alice, Ella et Peter. Grâce ne les avait jamais vus. Mais les souvenirs de Laura et Marie restaient très précis.



— Dis-leur que j'ai toujours ma poupée Charlotte, dit Laura, et que j'aimerais bien avoir l'un des arrière-arrière-arrière petits chatons de Suzanne-la-noiraude.

— » Descendants » prend moins de place, fit remarquer Maman. J'ai bien peur que



cette lettre ne pèse trop lourd.

— Écris-leur qu'il n'y a pas un seul chat dans toute la région, dit Papa.

— J'aimerais beaucoup qu'il y en ait un, précisa Maman, il nous serait bien utile pour les souris.

— Dis-leur que nous aimerions bien qu'ils viendront passer Noël avec nous cette année, comme dans les Grands Bois, dit Marie.

— « *Qu'ils viennent* », Marie, la corrigea Maman.

— Mon Dieu ! s'exclama Laura. Quand est Noël ? Je n'y pensais plus du tout et ce jour va arriver très bientôt.

Grâce sauta sur les genoux de Marie et cria :

— Quand Noël arrive ? Quand le Père Noël arrive ?

Marie et Carrie lui avaient beaucoup parlé du Père Noël, mais à présent, Marie ne savait que lui dire et Laura non plus. Mais Carrie prit la parole :

— Peut-être que le Père Noël ne pourra pas venir cet hiver, Grâce, à cause des tempêtes et de la neige. Tu vois, même les trains ne peuvent pas venir.

— Le Père Noël vient sur un traîneau, dit Grâce, inquiète, levant vers eux ses immenses yeux bleus. Il peut venir, n'est-ce pas, Papa ? N'est-ce pas, Maman ?

— Bien sûr qu'il le peut, la rassura Maman.

— Le Père Noël peut aller partout, déclara Laura avec assurance.

— Peut-être nous amènera-t-il le train ? ajouta Papa.

Le matin, Papa apporta la lettre à la poste et vit M. Gilbert mettre le sac du courrier dans le traîneau et partir, bien emmitouflé dans des couvertures en fourrure de bisons. Il avait une vingtaine de kilomètres à parcourir pour arriver à Preston.

— Là-bas il rencontrera un autre attelage transportant le courrier venant de l'Est et le rapportera, expliqua Papa à Maman. Gilbert devrait rentrer ce soir, s'il n'a pas trop de problèmes pour traverser les marais.

— Le temps lui est favorable, fit remarquer Maman.

— Je ferais bien d'en profiter moi aussi, dit Papa.

Il sortit pour atteler David au traîneau avec la longue corde. Il transporta un chargement de foin ce matin-là. À midi, tandis qu'ils étaient assis autour de la table, la lumière baissa et le vent commença à hurler.

— Revoilà la tempête ! s'exclama Papa. J'espère que Gilbert est arrivé à temps à Preston.





## CHAPITRE 17

### LE BLÉ DE SEMENCE

Le froid et l'obscurité étaient revenus. Le givre recouvrait les clous du toit et les vitres étaient grises. Un petit trou pratiqué dans le givre ne laissait voir que l'implacable blancheur tourbillonnante, cinglant l'autre côté du carreau. La solide maison tremblait sous les secousses. Le vent rugissait et mugissait. Malgré les petits tapis que Maman plaçait soigneusement contre le bas des portes, le froid s'infiltrait.

Il était difficile d'être gai. Le matin et l'après-midi, Papa, longeant la corde à linge, allait à l'étable pour nourrir les chevaux, la vache et son veau. Il devait épargner le foin. Papa revenait si transi qu'il avait beaucoup de mal à se réchauffer. Assis devant le four, il prenait Grâce sur ses genoux, blottissait Carrie contre lui et leur racontait des histoires d'ours et de panthères, qu'il avait racontées autrefois à Marie et à Laura. Ensuite, dans la soirée, il prenait son violon et jouait des airs entraînants.

Quand venait l'heure d'aller au lit et de monter dans la chambre si froide, Papa accompagnait les filles jusqu'à leur lit en jouant du violon.

— Vous êtes prêtes ? Toutes ensemble, maintenant, disait-il, droite, gauche, droite, gauche, en avant, marche !

Laura passait devant, tenant à la main le fer chaud enveloppé. Marie suivait, la main posée sur l'épaule de Laura. Carrie montait derrière elles, portant un autre fer. La musique les accompagnait dans l'escalier.

*« En avant, marche ! Eskdale et Liddesdale !  
Les bonnets bleus sont de l'autre côté de la frontière !  
Au-dessus de vos têtes, flottent des bannières,  
Que l'histoire a déjà célébrées.  
Soyez prêts ! Soyez prêts !  
Fils de nos monts et de nos vallées !  
Combattez pour les vôtres et la gloire de la vieille Écosse ! »*

Cela encourageait un peu. Laura voulait avoir l'air joyeux pour encourager les autres, mais elle ne pouvait pas oublier que cette tempête avait à nouveau bloqué les trains et qu'il ne restait presque plus de charbon dans l'appentis. En ville, les réserves de charbon

étaient épuisées. Le niveau de pétrole baissait dans la lampe bien que Maman l'allumât seulement pour le dîner. Il n'y aurait pas de viande avant l'arrivée du train. Il n'y avait plus de beurre et juste un peu de graisse de viande pour étaler sur le pain. Il restait encore des pommes de terre, mais la farine suffirait à peine à cuire une dernière miche de pain.

Quand Laura songeait à tout cela, il lui semblait évident qu'un train arriverait avant que le dernier pain fût mangé. Puis le charbon, le pétrole, le petit restant de graisse et de farine la hantaient à nouveau. Pourtant, sûrement, sûrement, le train arriverait.



Tout le jour et toute la nuit la maison trembla, les vents rugirent et hurlèrent, la neige chuinta contre les murs et les clous pointèrent leur tête blanche.

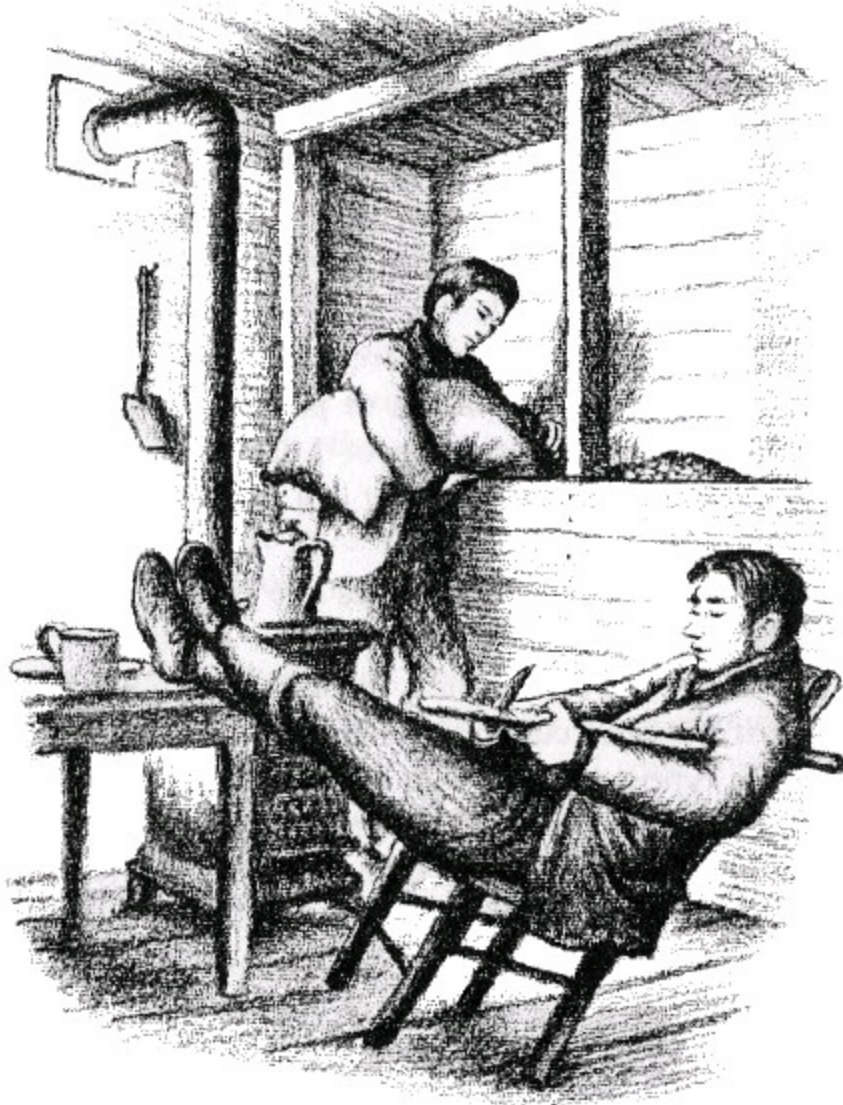
Dans les autres maisons, il y avait des gens et certainement des lumières mais trop éloignés pour sembler réels.

Dans la pièce située derrière le magasin d'aliments pour bétail, Almanzo s'activait. Il avait enlevé les selles, les harnais et les vêtements suspendus au mur du fond et les avait empilés sur le lit. Il avait poussé la table contre le placard et dans l'espace libéré, il avait improvisé un chevalet de sciage sur une chaise.

Avec des poutres, Almanzo avait fabriqué un cadre qu'il avait fixé à trente centimètres du mur du fond. À présent, il sciait des planches et les clouait une à une sur le cadre. Le grincement plaintif de la scie et les coups de marteau couvraient à peine le bruit de la tempête.

Quand ce mur intérieur se trouva à mi-hauteur du plafond, Almanzo prit son canif et éventra l'un des sacs contenant son blé de semence, puis soulevant la masse de cinquante kilos, il laissa le blé se déverser dans l'espace séparant le nouveau mur de l'ancien.

— Tout mon blé va tenir là-dedans, dit-il à Royal, occupé à tailler un bâton près du fourneau. Quand j'aurai cloué les planches jusqu'au plafond, on ne pourra pas deviner que cette cloison cache un coffre à grains.



— C'est ton affaire, dit Royal, c'est ton blé.

— Oui, aucun doute là-dessus, répliqua Almanzo, et je le sèmerai dans ma terre au printemps.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je pourrais vendre ton blé ? demanda Royal.

— Tu as déjà épuisé presque toute ta réserve de grains, répondit Almanzo. Ce blizzard va bien s'arrêter un de ces jours ou ce serait le premier à ne pas prendre fin, et quand il s'arrêtera, toute la ville va se précipiter ici pour acheter du blé. Harthorn et Loftus ont à eux deux trois sacs de farine et, au mieux, le train n'arrivera qu'après Noël.

— Tout cela ne signifie pas que je vendrai ton blé, insista Royal.

— Peut-être pas, mais je te connais, Royal. Tu n'es pas un cultivateur, mais un commerçant. Si un type arrive ici, jette un coup d'œil dans la pièce et te dit : « Quel est le prix de votre blé ? », tu répondras : « Je n'ai pas de blé. » Il va ajouter : « Que contiennent ces sacs ? », et toi, tu répondras : « Ce blé ne m'appartient pas, c'est celui de Manzo. » Alors, le type va dire : « Vous le vendez combien ? », et n'essaie pas de me faire croire que tu lui répondras : « Nous ne le vendons pas. » Non, Roy, tu es un commerçant et tu lui diras : « Vous en donnez combien ? »

— Oui, c'est possible, admit Royal. Quel mal y a-t-il à cela ?

— Vois-tu, les prix vont monter en flèche, d'ici que les trains ne remarchent. Je serai sorti, en train de charger du foin, ou quelque part ailleurs et tu t'imagineras que je ne

refuserais pas de vendre à un prix élevé ou tu penses que tu sais mieux que moi où sont mes intérêts. Tu ne peux pas savoir à quel point je pense ce que je dis, quand je le dis.

— Bien, bien, ne t'énerve pas, Manzo, l'apaisa Royal. Je suis bien plus âgé que toi et peut-être qu'en effet je sais mieux que toi ce qu'il faut faire.

— Peut-être que oui et peut-être que non. Dans l'état où en sont les choses, je vais m'occuper de mes affaires comme je l'entends. Je vais cacher mon blé de semence, ainsi personne ne pourra l'apercevoir ni en proposer des sommes fabuleuses et je l'aurai sous la main pour l'époque des semailles.

— Bon, bon, dit Royal.

Il continuait à tailler soigneusement un morceau de bois. Almanzo, se calant sur ses jambes, souleva un à un les sacs jusqu'à son épaule et déversa le blé dans sa cachette. De temps en temps, une rafale plus violente que les autres faisait trembler les murs et le fourneau crachait une bouffée de fumée rougeoyante. Un rugissement plus puissant de la tempête leur fit prêter l'oreille.

— Fichtre, quelle tempête ! déclara Almanzo. Royal, ajouta-t-il, après un moment, pourrais-tu me tailler une cheville pour boucher le trou dans le nœud du bois ? J'aimerais avoir terminé ce travail avant d'aller m'occuper des bêtes.

Royal se déplaça et observa le trou qu'il arrondit avec un couteau. Puis, il choisit un bout de bois dont la taille correspondait et qui pourrait servir de cheville.

— Si les prix doivent monter autant que tu le prétends, tu serais idiot de ne pas vendre ton blé, souligna Royal. D'ailleurs, les trains remarqueront au printemps. Tu pourras toujours acheter des graines et faire un bon bénéfice comme j'en ai moi-même l'intention.

— Tu m'as déjà dit tout cela, lui rappela Almanzo. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Tu ne sais pas quand les trains recommenceront à rouler et s'ils apporteront des graines avant le mois d'avril.

— On ne peut être sûr de rien, excepté de la mort et des impôts, dit Royal.

— Et de l'époque des semailles, ajouta Almanzo, et ce sont les bonnes semences qui font les bonnes récoltes.

— Tu parles comme Père, fit remarquer Royal.

Il essaya la cheville et l'amenuisa encore un peu.

— Si le train n'arrive pas d'ici deux semaines, je me demande comment les habitants de cette ville vont s'en sortir. Il ne reste pas grand-chose dans les épiceries, poursuivit Royal.

— On arrive toujours à se débrouiller quand on y est obligé, dit Almanzo. Je suis à peu près certain que tout le monde a apporté des provisions l'été dernier comme nous l'avons fait. Et nous pourrions faire durer les nôtres jusqu'aux beaux jours, s'il le fallait.







## CHAPITRE 18

### UN JOYEUX NOËL

Le blizzard avait enfin cessé. Après trois jours d'un vacarme ininterrompu, un silence profond envahit Laura.

Papa se dépêcha d'aller chercher du foin et à son retour, il rentra David à l'étable. Le soleil scintillait toujours sur la neige, on n'apercevait pas un seul nuage au nord-ouest et Laura se demanda pourquoi Papa ne retournait pas chercher du foin.

— Que se passe-t-il, Charles ? lui demanda doucement Maman quand elle vit Papa.

— Gilbert a fait l'aller et retour jusqu'à Preston et il a rapporté le courrier ! répondit-il.

Noël sembla arriver à l'improviste. Maman attendait la revue de la paroisse. Laura, Marie et Carrie espéraient que le Révérend Alden leur avait envoyé quelque chose à lire, comme il le faisait parfois. Devant l'excitation générale, Grâce ne tenait plus en place. Elles attendirent avec impatience que Papa revînt de la poste.

Mais Papa tardait à rentrer. Comme disait Maman, cela ne servait à rien de s'énerver. Tous les hommes en ville s'étaient rendus à la poste et Papa devait attendre son tour.

Les mains chargées, il arriva enfin. Maman saisit avec empressement les revues de la paroisse, tandis que Laura et Carrie essayaient d'attraper la liasse des *Compagnons de la Jeunesse*. Il y avait aussi des journaux.

— Voilà, voilà ! dit Papa en riant. Ne me bousculez pas comme cela ! D'ailleurs, vous n'avez pas encore tout vu. Devinez ce que j'apporte d'autre !

— Une lettre ? Oh, Papa, est-ce qu'il y a une lettre ? s'écria Laura.

— De qui est-elle ? demanda Maman.

— Tu as reçu *Le Progrès*, Caroline, répliqua Papa. Laura et Carrie ont les *Compagnons de la Jeunesse*. Je garde l'*Inter-Océan* et la *Presse du Pionnier* pour moi, et je donne la lettre à Marie.

Le visage de Marie s'éclaira. Elle palpa la lettre et la soupesa.

— C'est une très longue lettre ! affirma Marie. Lis-la, Maman, s'il te plaît.

Maman l'ouvrit et lut à haute voix.

C'était une lettre du Révérend Alden. Il regrettait de n'avoir pu rentrer à temps pour patronner l'organisation de la paroisse, au printemps dernier. Il avait été envoyé plus au nord. Il espérait être de retour parmi eux pour le printemps prochain. Les enfants de l'école du dimanche, dans le Minnesota, envoyaient aux filles plusieurs numéros des *Compagnons de la Jeunesse* et ils leur en enverraient d'autres l'année prochaine. Ses paroissiens leur expédiaient pour Noël un tonneau rempli de vêtements et il espérait que ceux-ci leur iraient. Quant à lui, il avait ajouté dans le tonneau une dinde de Noël, comme humble remerciement pour l'hospitalité qu'ils lui avaient offerte ainsi qu'au Révérend Stuart. Il leur souhaitait à tous un joyeux Noël et une bonne et heureuse année.

Un moment de silence suivit la lecture de la lettre. Puis, Maman déclara :

— Quoi qu'il en soit, nous avons cette lettre chaleureuse.

— Gilbert a appris que l'équipe de travail a été renforcée et que deux chasse-neige ont été mis en service à la tranchée de Tracy, leur rapporta Papa. Nous avons des chances de recevoir le tonneau pour Noël.

— Ce n'est que dans quelques jours, lui rappela Maman.

— On peut accomplir beaucoup de choses en peu de jours, assura Papa. Si ce temps dégagé se maintient, il n'y a pas de raison qu'ils n'arrivent pas à faire rouler le train.

— Oh, j'aimerais tant que le tonneau de Noël arrive, soupira Carrie.

— Les hôtels ont fermé leur porte, raconta Papa à Maman. Ils brûlaient du bois, mais Banker Ruth vient d'acheter les dernières réserves du dépôt, jusqu'au dernier bardeau.

— De toute façon, au prix qu'il coûte, nous ne pourrions pas nous permettre de brûler du bois, dit Maman. Mais nous sommes presque à court de charbon, Charles.

— Nous brûlerons du foin, proposa Papa avec entrain.

— Du foin ! s'étonna Maman.

— Comment peut-on brûler du foin ? questionna Laura.

Laura songeait à la rapidité avec laquelle les feux de prairie se répandaient à travers l'herbe sèche. Les flammes lèchent les tiges minces et s'en vont avant que les cendres légères ne tombent. Comment un tel feu pourrait-il chauffer une pièce alors que même la chaleur régulière du charbon rougeoyant ne parvenait pas à chasser le froid ?

— Nous devons trouver un moyen, lui répondit Papa. Nous nous débrouillerons ! Nécessité fait loi.

— Le train arrivera probablement à temps, dit Maman.

Papa remit son chapeau et demanda à Maman de retarder un peu l'heure du déjeuner. Il avait le temps d'aller chercher un nouveau chargement de foin s'il se dépêchait.

— Allons les filles, rangez les *Compagnons de la Jeunesse*, dit Maman quand Papa fut sorti. Nous devons profiter de ce beau temps pour étendre la lessive.

Durant toute cette journée, Laura, Carrie et Marie attendirent le moment de lire les *Compagnons de la Jeunesse* et elles en parlaient entre elles. Mais cette journée ensoleillée était courte. Elles remuèrent le linge qui bouillait sur le fourneau, puis le soulevèrent à l'aide du manche à balai pour le déposer dans la bassine où Maman le



savonnait et le frottait. Laura le rinça une première fois et Carrie versa le bleu de lessive dans la seconde eau de rinçage. Laura prépara l'amidon. Et, quand Maman sortit pour la dernière fois pendre sur la corde les vêtements qui durcissaient aussitôt sous l'effet du gel, Papa rentra déjeuner.

Après le repas, elles firent la vaisselle, récurèrent le plancher, astiquèrent le fourneau et lavèrent l'intérieur des carreaux. Maman rentra les vêtements gelés qu'elles trièrent et roulèrent soigneusement, prêts à être repassés. La nuit tomba. Il était trop tard pour lire ce jour-là et, après le dîner, on n'alluma pas la lampe pour épargner le peu de pétrole qui restait.



— Le travail doit passer avant les distractions, aimait à répéter Maman.

Et Laura et Carrie se sentirent récompensées de leurs efforts quand, se tournant vers elles, Maman leur adressa un chaleureux sourire en disant :

— Aujourd'hui, mes filles m'ont bien aidée !

— Demain, nous lirons une histoire, dit joyeusement Carrie.

— Demain, nous devons repasser, lui rappela Laura.

— Oui, et il nous faudra aussi aérer la literie et nettoyer à fond le premier étage tant qu'il fait beau, ajouta Maman.

Papa entra et les entendit.

— Demain, je vais travailler sur la voie ferrée, annonça-t-il.

M. Woodworth avait ordre d'embaucher tous les hommes disponibles en vue de

dégager la voie. Le commissaire des chemins de fer dirigeait les travaux à la tranchée de Tracy et les équipes de pelleteurs déblayaient la neige à l'est de Huron.

— En unissant nos efforts et notre volonté, un train arrivera pour Noël ! déclara Papa.

Ce soir-là, il rentra du travail en arborant un large sourire dans son visage rougi par le soleil.

— J'apporte de bonnes nouvelles ! s'écria-t-il. Le train de dégagement arrivera demain au plus tard et le train régulier est attendu pour après-demain.

— Oh, c'est merveilleux, merveilleux ! s'exclamèrent ensemble Laura et Carrie, et Maman dit :

— Voilà de bonnes nouvelles, en effet. Qu'est-ce que tu as aux yeux, Charles ?

Papa avait les yeux rouges et gonflés. Il répondit avec entrain :

— Déblayer la neige en plein soleil irrite les yeux. Quelques hommes sont atteints de cécité des neiges. Prépare-moi un peu d'eau salée, veux-tu, Caroline ? Je baignerai mes yeux avec, une fois que je me serai occupé des bêtes.

Quand il fut parti à l'étable, Maman s'effondra sur une chaise près de Marie.

— Les filles, je crains que nous ne passions un bien triste Noël, soupira-t-elle. Avec toutes ces horribles tempêtes et nos efforts répétés pour lutter contre le froid, nous n'avons pas trouvé le temps de préparer quoi que ce soit...

— Si le tonneau de Noël... commença Carrie.

— Nous ne devons pas compter dessus, dit Marie.

— Nous pourrions attendre de le recevoir pour fêter Noël, proposa Laura. Il suffit de...

Laura s'arrêta net et souleva Grâce qui la fixait avec de grands yeux ronds.

— Le Père Noël ne pourra pas venir ? s'inquiéta Grâce et sa lèvre inférieure se mit à trembler.

Laura la serra contre elle et par-dessus sa tête blonde regarda Maman.

Maman déclara avec assurance :

— Le Père Noël se dérange toujours pour les enfants sages, Grâce. Mais, les filles, poursuivit-elle, il me vient une idée. Que diriez-vous d'attendre le jour de Noël pour ouvrir les revues de la paroisse et vos numéros des *Compagnons de la Jeunesse* ?

— Je pense que c'est une bonne idée, dit Marie, après un petit moment de réflexion. Cela nous aidera à apprendre l'abnégation.

— Mais, je n'y tiens pas ! s'exclama Laura.

— Personne n'y tient, dit Marie, mais cela nous rend meilleurs.

Parfois, Laura n'avait pas envie de faire le moindre effort pour être bonne.

Pourtant, après un nouveau silence, Laura se résolut.

— Bon, si Maman et toi le désirez, j'accepte. Cela nous fera attendre le jour de Noël avec impatience.

— Qu'en penses-tu, Carrie ? demanda Maman.

D'une toute petite voix, Carrie répondit :

— Moi aussi, je veux bien, Maman.

— Je reconnais bien là mes gentilles filles, approuva Maman.

Puis, Maman poursuivit :

— Nous pouvons trouver un petit quelque chose dans les magasins pour... et elle jeta

un regard vers Grâce. Mais vous êtes de grandes filles et vous savez que Papa n'a pas pu trouver de travail salarié cette année. On ne peut pas dépenser l'argent pour des cadeaux. Cela ne doit pas nous empêcher de passer un joyeux Noël. J'essaierai de cuisiner quelque chose de bon pour le repas de midi et nous pourrons ouvrir vos journaux et les lire. Quand il fera trop sombre pour lire, Papa pourra jouer du violon.

— Nous n'avons plus beaucoup de farine, Maman, fit remarquer Laura.

— Les commerçants réclament vingt-cinq cents pour une livre de farine, c'est pourquoi Papa attend l'arrivée du train, répliqua Maman. De toute façon, nous n'avons rien pour l'accommoder, ni beurre ni œufs non plus pour faire un gâteau et on ne trouve plus de sucre en ville. Mais en y songeant, nous trouverons bien quelque chose à faire pour le déjeuner de Noël.

Laura s'assit pour réfléchir. Elle confectionnait un petit cadre brodé au point croisé pour une image sainte, sur une mince feuille de carton argenté. Elle avait fait un fond de petites fleurs bleues et de feuilles vertes. À présent, elle ébauchait en bleu la bordure intérieure du cadre. Tout en faisant passer dans les trous du carton la fine aiguille et son joli brin de laine colorée, Laura pensa au regard d'envie que Carrie avait jeté sur cette belle chose. Elle décida de la lui offrir pour Noël. Un autre jour, peut-être, elle en broderait un autre.

Quelle chance qu'elle eût terminé de tricoter le galon de son jupon. Elle en ferait cadeau à Marie. Et à Maman, elle offrirait le coffret en carton qu'elle avait déjà brodé et qui s'assortissait au cadre. Maman pourrait le suspendre sur le bord de son miroir et quand elle peignerait ses cheveux elle pourrait y mettre les démêlures qui lui serviraient à confectionner une tresse postiche qu'elle avait déjà commencée.

— Mais que pouvons-nous faire pour Papa ? demanda Laura.

— Vraiment, je ne sais pas, avoua Maman, l'air chagrin. Je ne vois rien.

— J'ai quelques pennies<sup>[5]</sup>, dit Carrie.

— Il y a l'argent destiné à mes cours au collège, intervint Marie.

Maman l'interrompit :

— Non, Marie, nous n'y toucherons pas.

— J'ai dix cents, dit Laura pensivement. Combien de pennies as-tu, Carrie ?

— Cinq, répondit-elle.

— Il en faut vingt-cinq pour acheter une paire de bretelles, dit Laura. Papa a besoin d'une nouvelle paire.

— J'ai une pièce de dix cents. Alors, c'est entendu, dit Maman. Laura et Carrie, vous devriez aller les acheter demain matin, aussitôt après le départ de Papa au travail.

Le lendemain, après leurs tâches matinales, Laura et Carrie traversèrent la rue enneigée jusqu'au magasin de M. Harthorn. M. Harthorn se trouvait seul et les étagères étaient vides. Sur toute la longueur des deux longs murs, il ne restait plus que quelques paires de bottes pour hommes, quelques paires de bottines de femmes et quelques pièces de tissu de calicot.

Le tonneau de haricots était vide tout comme celui de biscuits. Dans le tonneau de viande de porc, seul miroitait un fond d'eau salée sans plus un morceau de viande dedans.

La longue boîte plate de morue ne contenait plus que quelques cristaux de sel épars. Les boîtes de pommes et de mûres séchées étaient vides.

— J'ai vendu tout mon stock d'épicerie et je resterai démuni jusqu'au prochain train, expliqua M. Harthorn. J'attendais une commande quand on a arrêté le train.

Dans la vitrine, se trouvaient exposés quelques jolis mouchoirs, des peignes, des épingles à cheveux et deux paires de bretelles. Laura et Carrie regardèrent les bretelles. Elles étaient d'un gris mat uni.

— Voulez-vous que je les sorte ? demanda M. Harthorn.

Laura n'avait pas envie de dire non mais elle regarda Carrie et comprit que Carrie espérait qu'elle refuserait.

— Non, merci, M. Harthorn, s'excusa Laura. Nous ne voulons pas les acheter maintenant.

De nouveau dehors, dans le froid scintillant, Laura dit à Carrie :

— Allons voir au magasin de M. Loftus si nous ne trouvons pas une paire de bretelles plus jolies.

Elles courbèrent la tête pour se protéger du vent fort et froid et avancèrent à petits pas prudents sur le sol recouvert de plaques de glace, longeant les magasins, jusqu'à la boutique d'épicerie et de mercerie.

Ce magasin était vide et sonore également. Les tonneaux et les caisses ne contenaient plus rien. À l'endroit réservé aux boîtes de conserve, il ne restait plus que deux boîtes d'huîtres plates.

— J'attends un stock d'articles d'épicerie à l'arrivée du train, demain, leur dit M. Loftus, et cela ne sera pas trop tôt.

Dans la vitrine de son magasin pendait une paire de bretelles bleues avec de petites fleurs rouges magnifiquement piquées à la machine, et des agrafes d'un cuivre jaune étincelant. Laura n'avait jamais vu de si jolies bretelles. C'était juste ce qu'il fallait pour Papa.

— Combien coûtent-elles ? demanda Laura, presque certaine qu'elles coûteraient trop cher.

Mais leur prix se montait à vingt-cinq cents. Laura tendit à M. Loftus ses deux pièces de cinq cents, les cinq pennies de Carrie et la mince pièce en argent de dix cents de Maman. Elle prit le petit paquet et elles rentrèrent à la maison, poussées par le vent qui les laissa tout essoufflées.

Cette nuit-là, au moment d'aller au lit, personne ne parla de suspendre ses chaussettes. Grâce était trop jeune pour connaître cette tradition de la veille de Noël et personne d'autre qu'elle ne s'attendait à recevoir un cadeau. Mais malgré tout, ils n'avaient jamais attendu aussi impatiemment le jour de Noël car les rails se trouvaient dégagés à présent et le train devait arriver le lendemain.

« Le train arrive aujourd'hui ! » fut la première pensée de Laura en se réveillant, le lendemain matin.

Le givre ne recouvrait pas la fenêtre, le ciel était dégagé et la prairie enneigée rosissait sous le soleil matinal. Le train allait sûrement arriver et, ragaillardie, Laura pensa aux surprises qu'elle avait préparées pour ce jour.

Sans réveiller Marie, Laura se glissa hors du lit et enfila rapidement sa robe dans le froid. Elle ouvrit la boîte dans laquelle elle rangeait ses affaires personnelles et en sortit le galon tricoté, déjà soigneusement enveloppé dans un papier de soie. Puis, elle choisit la plus belle image qu'on lui avait donnée à l'école du dimanche. Elle prit ensuite le petit cadre brodé et le coffret, en carton. Les mains chargées et nu-pieds, Laura descendit à la hâte.

Maman leva vers elle un regard étonné. La table était mise et Maman déposait un petit paquet entouré de papier à rayures rouges et blanches sur chaque assiette.

— Joyeux Noël, Maman ! dit Laura à voix basse. Oh, qu'est-ce que c'est ?

— Des cadeaux, répondit Maman, sans élever la voix. Où as-tu trouvé toutes ces choses ?

Laura se contenta de sourire. Elle posa un paquet sur l'assiette de Maman et un autre sur celle de Marie. Puis, elle glissa l'image de l'école du dimanche dans son cadre brodé.

— C'est pour Carrie, souffla-t-elle.

Maman admira avec Laura le petit cadre, puis elle dénicha un papier de soie pour l'envelopper.

Carrie, Grâce et Marie dévalaient l'escalier :

— Joyeux Noël ! Joyeux Noël !

— Oh ! s'exclama Carrie. Je croyais que nous attendions que le train apporte le tonneau pour fêter Noël. Oh, là, là !

— Qu'y a-t-il ? demanda Marie.

— Il y a des cadeaux sur chaque assiette, lui répondit Carrie.

— Non, non, Grâce, tu ne dois pas y toucher, recommanda Maman. Nous allons attendre Papa.

Et Grâce courut tout autour de la table, se contentant d'ouvrir de grands yeux.

Papa arriva avec le lait que Maman filtra. Papa se rendit ensuite dans l'appentis d'où il revint, l'air réjoui. Il tendit à Maman les deux boîtes d'huîtres du magasin de M. Loftus.

— Charles ! s'écria Maman.

— Prépare-nous une soupe d'huîtres pour le déjeuner de Noël, Caroline ! lui dit Papa. J'ai tiré un peu de lait à Ellen mais elle ne m'en a pas donné beaucoup et c'est la fin. Étant donné sa maigreur, elle ne peut pas faire mieux. Tu arriveras peut-être à te débrouiller avec ce qu'il y a.

— Je le couperai avec de l'eau, décida Maman. Nous aurons une soupe d'huîtres pour le déjeuner !

À cet instant, Papa aperçut la table. Laura et Carrie rirent de sa surprise.

— Joyeux Noël ! Joyeux Noël ! s'écrièrent-elles.

Et Laura dit à Marie :

— Papa n'en croit pas ses yeux.

— Vive le Père Noël ! se réjouit Papa. Il a réussi à venir, si le train n'a pas pu.

Ils s'assirent tous à leur place et Maman retint doucement les mains de Grâce derrière son dos.

— Papa ouvre son paquet le premier, lui expliqua-t-elle.

Papa prit son paquet.

— Eh bien, qu'est-ce que cela peut bien être et qui me l'a offert ?

Il défit le cordon, déplia le papier et découvrit la paire de bretelles neuves aux petites fleurs rouges.

— Oh ! s'exclama Papa, comment oserais-je remettre mon manteau, à présent ? Elles sont beaucoup trop belles pour qu'on les cache.

Il dévisagea chaque visage.

— Vous y avez toutes participé, devina-t-il. Je serai vraiment très fier de les porter !

— Pas encore, Grâce, dit Maman. C'est au tour de Marie, maintenant.

Marie déroula le joli galon tricoté. Ses doigts le palpèrent avec amour et son visage resplendit de joie.

— Je le porterai quand j'irai au collège, décida-t-elle. Cela sera si joli sur un jupon blanc et cela m'aidera à affronter un lieu inconnu.

Carrie admira son cadeau. L'image représentait le bon Pasteur vêtu de sa tunique bleue et blanche, portant dans ses bras un agneau blanc comme neige. Le carton argenté brodé de fleurs bleues constituait un cadre idéal.

— Oh, comme c'est beau, comme c'est ravissant ! s'exclama Carrie.

Maman assura que le coffret en carton pour ses cheveux était juste ce qu'il lui fallait.

Alors, Grâce déchira le papier qui entourait son cadeau et poussa un cri de joie. Deux petits hommes en bois se tenaient sur une tablette entre deux baguettes. Leurs mains s'accrochaient à deux fils solidement torsadés au-dessus de leur tête. Ils portaient des chapeaux rouges et pointus et des manteaux bleus boutonnés par des boutons dorés. Leurs pantalons à rayures rouges et vertes descendaient sur des bottines noires au bout retroussé.

Maman serra doucement la partie inférieure des baguettes l'une contre l'autre. L'un des deux bonshommes fit une culbute et l'autre se mit à sauter sur place. Puis, le premier retomba sur ses pieds tandis que le second faisait une culbute à son tour et ils hochaient la tête, remuaient leurs bras et leurs jambes, dansant et sautillant.



— Oh, regardez, regardez ! criait Grâce.

Elle ne se serait jamais lassée de regarder les drôles de petits bonshommes danser.

Les petits paquets enveloppés dans du papier à rayures devant chaque assiette contenaient du sucre d'orge.

— Où as-tu trouvé du sucre d'orge, Papa ? demanda Laura.

— Je l'ai acheté, il y a quelque temps. C'étaient les dernières sucreries restant encore en ville, répondit Papa. Certains disaient qu'ils s'en servaient pour remplacer le sucre, mais je tenais absolument à ce que vous ne manquiez pas de sucre d'orge pour le jour de Noël.

— Oh, quel beau Noël ! soupira Carrie.

Laura pensait la même chose. Quoiqu'il arrivât, ils passeraient toujours un joyeux Noël. Et le soleil brillait dans le ciel bleu, les rails étaient dégagés et le train allait arriver.

Ce matin, il avait franchi la tranchée de Tracy. À un moment ou à un autre de la journée, ils entendraient le train siffler et le verraient s'arrêter à la gare.

À midi, Maman prépara la soupe d'huîtres et Laura mit la table tandis que Carrie et Grâce jouaient avec les pantins de bois. Maman goûta la soupe et poussa la marmite à l'arrière du fourneau.

— La soupe est prête, annonça-t-elle.

Maman se baissa alors pour regarder les tranches de pain grillant dans le four.

— Et le pain aussi, ajouta-t-elle. Que fait papa ?

— Il rentre du foin, dit Laura.

Papa ouvrit la porte. Derrière lui, l'appentis regorgeait du foin des marais. Il demanda :

— La soupe d'huîtres est prête ?

— Je l'apporte tout de suite, répondit Maman. Je suis heureuse que le train arrive car le charbon tire à sa fin.

Puis, Maman regarda Papa et lui demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Charles ?

Papa répondit lentement :

— Il y a un nuage au nord-ouest.

— Oh, non ! Tout de même pas un nouveau blizzard, s'écria Maman.

— J'ai bien peur que si, répliqua Papa. Mais cela ne doit pas gâcher notre repas.

Papa avança sa chaise vers la table.

— J'ai rempli l'étable et l'appentis de foin. À présent, ne pensons qu'à la soupe d'huîtres !

Pendant le déjeuner, le soleil continua à briller. La bonne soupe chaude revigorait, bien que le lait contînt beaucoup d'eau. Papa émietta un morceau de pain grillé dans son assiette.

— Ce pain grillé vaut bien les biscuits, assura-t-il en se tournant vers Maman. Je ne connais rien de meilleur.

Laura se régala avec la bonne soupe mais elle ne cessait de penser au nuage sombre qui approchait. Elle ne pouvait s'empêcher de guetter le vent qui allait se mettre à souffler bientôt.

Il arriva avec un hurlement, faisant vibrer les fenêtres et trembler la maison.

— Ce doit être une sacrée tempête ! fit Papa.

Il alla jusqu'à la fenêtre mais déjà, on ne voyait plus rien. La neige était arrivée avec le vent. Les rafales de neige et de vent se déchaînaient, soulevant dans leurs tourbillons les tas de neige amoncelée. Le ciel, le soleil, la ville, tout avait disparu dans cette danse furieuse de la neige. De nouveau, la maison se trouvait isolée.

Laura pensait que le train ne pourrait plus passer à présent.

— Venez, les filles, dit Maman. Nous allons retirer le couvert, puis nous ouvrirons nos journaux et nous passerons un agréable après-midi.

— Il reste suffisamment de charbon, Maman ? s'inquiéta Laura.

Papa jeta un coup d'œil sur le fourneau.

— Suffisamment pour chauffer la pièce jusqu'au dîner, répondit-il. Après, nous



brûlerons du foin.

Le givre recouvrait les carreaux des fenêtres et le froid s'installait près des murs. À côté du fourneau, il ne faisait pas assez clair pour lire. Une fois la vaisselle essuyée et rangée, Maman posa la lampe sur la nappe à carreaux rouges et l'alluma. Il ne restait plus beaucoup de pétrole dans la bouteille d'où sortait la mèche, néanmoins la flamme égaya chaleureusement la pièce. Laura ouvrit un numéro des *Compagnons de la Jeunesse* qu'elle feuilleta avec Carrie, parcourant avec avidité le titre des nombreuses histoires imprimées sur un doux papier blanc.

— Choisissez une histoire, les filles, dit Maman. Je la lirai à haute voix afin que nous en profitons tous.

Serrés les uns contre les autres, entre le fourneau et la table éclairée, ils écoutèrent Maman lire l'histoire de sa douce voix claire, et cette histoire les entraîna loin du froid et de l'obscurité de la tempête. Quand Maman eut terminé, elle en lut une seconde puis une troisième. Cela suffisait pour cette journée ; ils devaient garder le reste pour une autre fois.

— N'êtes-vous pas contentes d'avoir patienté jusqu'à Noël pour lire ces histoires ? soupira joyeusement Marie.

Et, en effet, Laura et Carrie s'en félicitaient. L'après-midi avait passé si rapidement. Il était déjà l'heure d'aller s'occuper des bêtes.

Quand Papa rentra de l'étable, il resta quelque temps dans l'appentis avant de pénétrer dans la cuisine, les bras chargés de petites bûches.

— Voici le combustible pour le petit déjeuner de demain, Caroline, annonça-t-il, en laissant tomber sa charge près du fourneau. De bonnes petites bûches de foin. J'espère qu'elles donneront un bon feu.

— Des bûches de foin ? s'étonna Laura.

— Oui, Laura, acquiesça Papa.

Il étendit ses mains au-dessus de la chaleur du fourneau.

— Je me réjouis d'avoir stocké tout ce foin dans l'appentis. Avec le vent qui souffle maintenant, je n'aurais pas pu l'apporter de l'étable, à moins de le transporter brin par brin entre mes dents.

En effet, *c'étaient* des bûches de foin ! Papa avait tressé et noué solidement de petites bottes de foin jusqu'à ce que chacune d'elle devînt aussi dure que du bois.

— Des bûches de foin ! dit Maman en riant. Qu'inventeras-tu la prochaine fois ? Je fais confiance à ton imagination.

— Tu ne te défends pas mal non plus, répliqua Papa, en lui adressant un sourire.

Au dîner, ils mangèrent des pommes de terre chaudes bouillies et une tranche de pain chacun, avec du sel. C'était la dernière fournée de pain mais il restait encore des haricots dans le sac et quelques navets. Ils burent du thé chaud sucré et Grâce but sa tasse de thé cambric sans lait parce qu'il n'y en avait plus. Au milieu du repas, la flamme de la lampe vacilla. Elle essaya désespérément de se redresser en pompant les dernières gouttes de pétrole mais tous ses efforts pour repartir furent vains. Maman se pencha au-dessus de la lampe pour souffler la mèche. Accompagnée du rugissement et du hurlement de la tempête, l'obscurité envahit la pièce.

— Comme le feu s'éteint lui aussi, nous ferions mieux d'aller au lit, proposa Maman doucement.

La journée de Noël était terminée.

Laura s'étendit dans son lit et écouta les vents souffler avec de plus en plus de violence. Ils lui rappelèrent la bande de loups hurlant autour de la petite maison dans la Prairie, de longues années auparavant, quand Laura était petite et que Papa l'avait portée dans ses bras. Et de nouveau, Laura entendit le hurlement rauque du grand loup qu'elle et Carrie avaient surpris sur la rive du lac d'Argent.

Laura se mit à trembler, quand elle crut reconnaître le cri de la panthère, tapie dans le lit du ruisseau, en Territoire Indien. Mais elle savait que ce n'était que le vent. À présent, elle entendait les cris de guerre des Indiens, exécutant leurs danses guerrières durant toutes ces horribles nuits près de la rivière Verdigris.

Les cris de guerre s'évanouirent pour laisser place au murmure puis à la clameur montant de la meute de gens qui s'enfuyaient à grands cris, pourchassés par les hurlements belliqueux et féroces. Mais Laura savait que ces voix venaient des vents du blizzard. Elle remonta les couvertures au-dessus de sa tête et se boucha les oreilles de toutes ses forces, mais elle les entendait toujours.





## CHAPITRE 19

### AVEC UN PEU DE VOLONTÉ

Le foin donnait un feu vif et chaud, mais il se consumait plus rapidement que le bois de chauffage. Maman laissait la grille d'aération fermée et, du matin au soir, elle nourrissait le feu. Toute la journée, Papa confectionnait de nouvelles bûches de foin dans l'appentis. Il n'interrompait son travail que pour sortir dans la tempête à l'heure d'aller s'occuper des bêtes. Le vent redoublait de violence et le froid se faisait plus cruel. Souvent, Papa venait près du fourneau se réchauffer les mains.

— Mes doigts sont tout engourdis, dit-il, je n'arrive plus à bien tresser le foin.

— Laisse-moi t'aider, le pria Laura.

D'abord, il refusa.

— Tu as les mains trop fines pour un tel travail, expliqua-t-il.

Puis, il finit par reconnaître qu'une aide lui serait précieuse.

— Seul, je ne pourrai pas continuer à nourrir le feu et à aller chercher du foin.

« Viens, je vais te montrer comment faire, décida-t-il enfin. »

Laura mit le vieux manteau de Papa, son capuchon, ses moufles et le suivit dans l'appentis.

L'appentis n'avait pas de double toit. La neige s'infiltrait à travers les fissures des planches de bois. Elle se faufilait sous la porte, s'amoncelant sur le sol et se mêlant au foin.

Papa saisit une double poignée de foin qu'il secoua pour en faire tomber la neige.

— Enlève bien la neige, recommanda-t-il à Laura. Si tu en laisses, elle fondra quand on apportera les bûches à l'intérieur, ce qui les rendra trop humides pour brûler.

Laura ramassa la plus grosse touffe de foin qu'elle put et l'agita vigoureusement pour en faire partir la neige. Puis, observant Papa, elle suivit des yeux les gestes qu'il faisait pour tresser le foin. Il tordit d'abord la longue touffe de foin de toutes ses forces. Ensuite, Papa coinça le bout qu'il tenait dans sa main droite sous son coude gauche qu'il tint fermement serré contre lui. Sa main droite saisit l'autre bout et sa main gauche glissa le long de la touffe pour l'agripper solidement, le plus près possible de son coude gauche. Papa tordit une nouvelle fois la touffe de foin. Après quoi, il replia la tresse obtenue. Il répéta ces mouvements, encore, encore et encore jusqu'à ce que la touffe de foin fût

tressée étroitement et enchevêtrée en son milieu. À chaque fois qu'il tordait une touffe et rentrait son extrémité sous son bras gauche, la torsion enroulait le foin sur lui-même.



Quand toute la touffe de foin se trouva solidement tressée, Papa plia les deux extrémités et les rentra dans les brins de foin. Il laissa tomber à terre la bûche de foin et regarda Laura.

Celle-ci essayait de rentrer les extrémités comme Papa l'avait fait, mais le foin était si serré qu'elle n'arrivait pas à les rentrer à l'intérieur.

— Plie un peu le foin pour le détendre, dit Papa. Puis, glisse les bouts entre les brins et laisse-le se remettre tout seul.

La bûche de foin de Laura n'était pas aussi régulière, lisse et solide que celles de Papa. Mais Papa lui assura que c'était un bon résultat pour un début : elle ferait mieux la prochaine fois.

Laura tressa six bûches de foin en les améliorant à chaque fois si bien qu'il n'y avait rien à dire sur la sixième. Mais Laura avait si froid, à ce moment-là, que ses mains ne sentaient plus le foin.

— Cela suffit ! dit Papa. Ramasse-les et allons nous réchauffer.

Ils apportèrent les bûches de foin dans la cuisine. Laura avait les pieds ankylosés par le froid ; elle avait l'impression de marcher sur des pieds de pierre. Ses mains étaient rouges et quand elle les mit dans l'air chaud au-dessus du fourneau, elle sentit des picotements la démanger et de vives douleurs là où les brins d'herbe coupante avaient entamé la peau. Mais Laura avait aidé Papa. Les bûches de foin qu'elle avait faites la reconfortaient assez pour lui donner le courage de retourner dans l'appentis tresser de nouvelles bottes de foin.

Durant toute cette journée, et le lendemain, Laura seconda Papa et tressa le foin tandis que Maman surveillait le feu et que Carrie l'aidait à s'occuper de Grâce et des travaux ménagers. Pour le déjeuner, elles avaient fait cuire des pommes de terre et de la

purée de navets avec du poivre et du sel. Pour le dîner, Maman coupa les pommes de terre en rondelles et les fit cuire dans le four parce qu'il n'y avait plus de matière grasse pour les frire. Mais la nourriture était chaude et bonne, et il restait du thé et encore un peu de sucre.

— C'est la dernière miche de pain, dit Maman, le deuxième soir au dîner. Nous aurions vraiment besoin d'un peu de farine, Charles.

— J'irai en chercher dès que cette tempête s'apaisera, promit Papa. Peu importe son prix !

— Prends l'argent pour mes cours au collège, Papa, proposa Marie. Avec trente-cinq dollars et vingt-cinq cents, tu pourras acheter toute la farine dont nous avons besoin.

— Je reconnais bien là ta générosité, Marie, dit Maman. Mais j'espère que nous n'aurons pas à dépenser cet argent. Je suppose que le prix de la farine dépend de la date d'arrivée du train, ajouta-t-elle en se tournant vers Papa.

— En effet, dit-il.

Maman se leva et mit une autre bûche de foin dans le fourneau. Quand elle souleva le couvercle, une lueur fumeuse d'un jaune rougeâtre s'éleva, éclairant la pièce un instant puis l'obscurité les entoura de nouveau. Le hurlement sauvage de la tempête sembla plus fort et plus proche.

— Si seulement j'avais un peu de graisse, je pourrais trouver le moyen d'installer une lampe, dit Maman, songeuse. Nous ne manquions pas de lumière quand j'étais petite et pourtant on n'avait jamais entendu parler de pétrole.

— Tu as raison, approuva Papa. Nous vivons dans une époque où le progrès va trop vite. Tout change si rapidement : les voies ferrées, le télégraphe, le pétrole et les fourneaux à charbon sont de bonnes choses mais l'on devient dépendant d'elles, voilà l'inconvénient.

Le lendemain matin, les hurlements du vent n'avaient pas diminué, et dehors, de l'autre côté des fenêtres recouvertes d'une épaisse couche de givre, la neige tourbillonnait toujours. Cependant, vers le milieu de la matinée, un vent fort et régulier souffla du sud et le soleil se mit à briller. Il faisait très froid, si froid que la neige crissait sous les chaussures de Laura dans l'appentis.

Papa traversa la rue pour aller chercher de la farine. Il ne s'absenta pas longtemps et à son retour il portait sur l'épaule un sac de grains qu'il laissa choir avec un bruit sourd.

— Voici ta farine, Caroline, ou ce qui en tiendra lieu, dit-il. C'est du blé, ce qu'il restait du stock des fils Wilder. Il ne reste plus de farine dans les magasins. Banker Ruth a acheté le dernier sac ce matin. Il l'a payé cinquante dollars, un dollar la livre.

— Mon Dieu, Charles, bredouilla Maman.

— Si. À ce prix, nous n'aurions pas pu acheter beaucoup de farine. Ce n'est pas plus mal que Ruth l'ait emportée. Nous pouvons aussi bien nous mettre à cuire le blé. Qu'est-ce que cela donnera, une fois bouilli ?

— Je ne sais pas, Charles. Ce n'est pas comme si nous avions quelque chose pour l'accompagner, dit Maman.

— Quel dommage qu'il n'y ait pas de moulin en ville, dit Papa.

— Mais nous en avons un, répliqua Maman.

Et elle descendit le moulin à café du haut de l'armoire.

— En effet, reconnut Papa. Voyons ce que cela donne.

Maman installa la petite boîte en bois brun sur la table. Elle tourna la poignée un moment pour dégager les derniers grains de café restant dedans. Puis, elle tira le petit tiroir, le vida et l'essuya soigneusement. Papa ouvrit le sac de blé.

La hotte en fer brun au-dessus du moulin contenait une pleine tasse de grains. Maman la referma et s'assit. Tenant fermement la boîte carrée entre ses genoux, elle commença à tourner la poignée. Le moulin fit entendre sa plainte grinçante.

— Le blé se moud comme le café, dit Maman.

Elle regarda à l'intérieur du petit tiroir. Les morceaux de blé écrasés étaient aplatis.

— Pas tout à fait comme le café, se reprit Maman. Le blé n'a pas été grillé et contient plus d'humidité.

— Est-ce que tu peux faire du pain pour le déjeuner avec cela ? demanda Papa.

— Bien sûr, répondit Maman. Mais dans ce cas, il faut continuer à tourner le moulin à café.

— Et je dois aller chercher le foin nécessaire à sa cuisson, dit Papa.

Il sortit une boîte en bois, ronde et plate, de sa poche et la tendit à Maman en disant :

— Peut-être pourras-tu faire une lampe avec cela.

— Parle-t-on du train, Charles ? lui demanda Maman.

— Les hommes se sont remis au travail à la tranchée de Tracy, répondit Papa. La neige est montée de nouveau jusqu'en haut des talus qu'ils avaient élevés des deux côtés de la voie lorsqu'ils l'ont dégagée la dernière fois.

Papa se rendit à l'étable pour atteler David au traîneau. Maman regarda dans la boîte. Elle contenait de la graisse jaune d'essieu. Mais le temps manquait pour songer à la façon d'improviser une lampe. Le feu mourait et Maman jeta la dernière bûche de foin dedans. Laura se dépêcha d'aller dans l'appentis tresser du foin.

Quelques minutes plus tard, Maman la rejoignit pour lui venir en aide.

— Marie moud le blé, dit Maman. Nous devons tresser beaucoup de foin pour alimenter le feu. Il faut que le fourneau chauffe bien pour le retour de Papa car il sera complètement gelé.

Papa ne rentra que tard dans l'après-midi. Il détela David du chariot près de la porte du fond et le conduisit dans l'étable. Puis il remplit l'appentis de foin jusqu'à ce qu'il restât juste assez de place pour se faufiler d'une porte à l'autre. Quand il eut terminé, il entra dans la cuisine et s'arrêta près du fourneau. Il avait si froid qu'il fut un moment sans pouvoir parler.

— Excuse-moi pour ce retard, Caroline, dit-il. J'ai eu beaucoup de mal à déterrer le foin car la couche de neige est encore plus épaisse qu'avant.

— Je pense que nous pourrions aussi bien déjeuner tous les jours à cette heure-ci, dit Maman. Nous économiserons du foin et de la lumière. Les jours sont si courts qu'il reste à peine le temps pour trois repas. Un déjeuner pris un peu plus tard pourra faire office de dîner.

Le pain brun que Maman avait fait était très bon. Il avait un goût de noisette qui imitait presque celui du beurre.

— Je vois que tu as refait ta galette au levain, fit remarquer Papa.

— Oui, dit Maman. Il n’y a pas besoin de levure ni de lait pour faire du bon pain.

— Avec un peu de volonté, on trouve toujours une solution, dit Papa.

Il se servit une autre pomme de terre et la saupoudra de sel.

— Les pommes de terre et le sel ne sont pas à dédaigner. Le sel fait ressortir toute la saveur de la pomme de terre, alors que le beurre et la sauce masquent son goût.

— Ne mets pas de sucre dans ton thé, Papa, et tu découvriras son véritable arôme, dit Laura avec malice.

Les yeux de Papa pétillèrent en regardant Laura.

— Une bonne tasse de thé chaud fait ressortir la saveur du sucre, petite pinte, lui répondit-il.

Puis Papa se retourna vers Maman :

— Comment t’y es-tu prise pour improviser une lampe avec la graisse d’essieu ?

— Je n’ai pas encore eu le temps de m’y mettre, lui répondit Maman. Mais je ferai une lampe à bouton aussitôt après le repas.

— En quoi consiste une lampe à bouton ? demanda Papa.

— Tu verras, répondit Maman.

Quand Papa fut parti s’occuper des bêtes pour la nuit, Maman dit à Carrie de lui apporter son sac à chiffons. Elle prit un peu de graisse d’essieu de la boîte et l’enduisit sur une vieille soucoupe. Puis elle découpa un petit carré de calicot.

— Maintenant, trouve-moi un bouton dans la boîte à boutons, Carrie.

— Quel genre de bouton, Maman ? lui demanda Carrie en rapportant la boîte de la pièce froide de devant.

— Oh, l’un des boutons du vieux pardessus de Papa, répondit Maman.

Maman posa le bouton au centre du carré de calicot. Elle rassembla le tissu au-dessus du bouton, le noua solidement à l’aide d’un fil et releva en pointe les coins du calicot. Puis, elle frotta le tissu avec un peu de graisse d’essieu et posa le bouton dans la soucoupe pleine de graisse, également.

— Maintenant, attendons le retour de Papa, dit-elle.

Laura et Carrie se hâtèrent de faire la vaisselle dans la pénombre qui s’installait. Quand Papa rentra, la nuit était tombée tout à fait.

— Donne-moi une allumette, Charles, s’il te plaît, dit Maman.

Elle alluma l’extrémité effilée de la lampe à bouton. Une flamme menue vacilla puis se raffermi, brûlant régulièrement, fondant la graisse d’essieu et la faisant remonter jusqu’à elle à travers le tissu. La petite flamme ressemblait à celle d’une bougie brillant dans le noir.

— Tu es étonnante, Caroline, dit Papa. Ce n’est qu’une petite lumière mais cela change tout.

Réchauffant ses mains au-dessus du fourneau, Papa baissa les yeux vers la petite pile de bûches de foin.

— Mais je n’ai pas besoin de lumière pour tresser du foin, dit-il. Je dois préparer de nouvelles bûches car ce qui reste ne suffira pas pour demain, ajouta-t-il en désignant la pile.



Papa sortit dans l'appentis pour tresser le foin et Laura prit le moulin à café des mains de Marie. Tourner et tourner la petite poignée faisait si mal au bras et à l'épaule à la longue qu'elles devaient se relayer. Le petit moulin moulait le blé si lentement qu'il ne fallait pas cesser de moudre pour obtenir une ration de farine suffisante à la cuisson de chaque repas.

Maman retira les chaussures de Grâce et réchauffa ses pieds près de la porte du four. Elle lui enleva sa petite robe pour lui enfiler sa chemise de nuit et l'enveloppa dans un châle que l'on avait pendu sur une chaise près du fourneau afin qu'il se réchauffât.

— Viens, Carrie, si tu te sens bien réchauffée, dit Maman. Je vais vous mettre au lit, Grâce et toi.

Quand Grâce et Carrie furent bien bordées dans leur lit avec le châle et le fer à repasser chauds contre elles, Maman redescendit.

— Je vais moudre le blé, à mon tour, Laura, dit-elle. Marie et toi, allez vous coucher. Dès que papa rentrera, nous monterons également pour économiser ce foin si pénible à chercher et à tresser.





## CHAPITRE 20

### LES ANTILOPES

Puis, un beau jour ensoleillé se leva. La neige légère se soulevait en volutes au-dessus de la blanche prairie gelée.

Papa arriva en trombe dans la maison.

— Il y a un troupeau d'antilopes, à l'ouest de la ville ! annonça-t-il, en retirant son fusil du crochet et en remplissant ses poches de cartouches.

Laura jeta le châle de Maman sur ses épaules et courut dans la pièce de devant. Elle fit un petit trou dans le givre recouvrant le carreau et vit un attroupement dans la rue. Il y avait plusieurs hommes à cheval. M. Foster et Almanzo Wilder montaient de magnifiques chevaux de selle. Cap Garland arriva en courant et se joignit aux hommes à pied qui écoutaient Papa. Ils portaient tous des fusils. Ils paraissaient agités et leurs voix fortes trahissaient leur impatience.

— Sors de cette pièce froide, Laura ! ordonna Maman.

— Pense à la chair de gibier ! dit Laura en accrochant le châle. J'espère que Papa rapportera deux antilopes !

— Je serai contente qu'il y ait un peu de viande pour accompagner le pain bis, reconnut Maman. Mais il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

— Mais, Maman, Papa aura une antilope si réellement il y en a, assura Laura.

Carrie apporta un plat de blé pour remplir le moulin à café que Marie était en train de tourner.

— De la chair de gibier rôtie, soupira Carrie, avec de la sauce, de la sauce sur les pommes de terre et le pain noir !

— Arrête une minute, Marie ! s'exclama Laura. Écoutez, voilà, ils partent.

Le vent inlassable se ruait sur la maison en soufflant le long des gouttières avec un sifflement strident, pourtant cela ne les empêchait pas de percevoir la voix et le bruit assourdi des pas des hommes descendant la Grand'rue.

Au bout de la rue, ils s'arrêtèrent. À presque deux kilomètres de là, ils apercevaient, à travers le halo neigeux de la prairie, le gris troupeau d'antilopes se dirigeant vers le sud.

— Si nous ne nous précipitons pas, on doit les avoir facilement, dit Papa. Laissez-nous le temps de les entourer aunord, les gars, pendant que vous leur barrerez le chemin au sud. Puis, vous vous rapprocherez lentement et les ramènerez vers nous sans les effrayer

jusqu'à ce qu'elles soient à portée de nos fusils. Nous ne sommes pas pressés. Nous avons toute la journée devant nous et si nous nous débrouillons bien, chacun devrait pouvoir en rapporter une chez lui.

— Nous ferions peut-être mieux d'aller au nord à cheval et que ceux qui sont à pied cernent les antilopes au sud, proposa M. Foster.

— Non, faisons comme Ingalls a dit, intervint M. Harthorn. En route, les gars !

— Mettez-vous en file, cria Papa. Et surtout avancez tranquillement pour ne pas les effrayer.

Sur les chevaux de selle, Almanzo et M. Foster prirent la tête. Le vent froid rendait les chevaux fougueux. Ils dressaient les oreilles vers l'avant puis vers l'arrière, s'ébrouaient, mâchaient leurs mors et feignaient d'avoir peur de leurs propres ombres. Ils tendaient leur encolure, appuyant sur leurs mors et piaffaient d'impatience, désireux d'accélérer l'allure.

— Tenez-la bien, recommanda Almanzo à M. Foster. Ne tirez pas tant sur le mors. Elle a la bouche sensible.

M. Foster ne savait pas monter à cheval. Il était aussi nerveux que Lady, ce qui énervait la jument d'autant plus. Il rebondissait sur la selle et ne tenait pas les rênes bien ajustées. Almanzo regrettait de lui avoir laissé monter Lady.

— Faites attention, Foster, le prévint Almanzo. Cette jument va vous désarçonner.

— Qu'est-ce qui lui prend ? Mais, qu'est-ce qui lui prend ? répétait M. Foster en claquant des dents dans le froid. Oh, les voilà !

Dans l'air transparent, les antilopes semblaient plus près qu'elles ne l'étaient en réalité. Au-delà du troupeau, les hommes à pied avançaient vers l'ouest. Almanzo aperçut M. Ingalls marchant en tête de la file. Dans quelques minutes, ils auraient encerclé le troupeau.

Almanzo se retourna pour parler à M. Foster mais il ne vit personne sur la selle de Lady. Au même moment, un coup de feu retentit à ses oreilles et l'assourdit. Les deux chevaux firent un écart. Almanzo retint Prince mais Lady partit au triple galop.

M. Foster sautait sur place, agitant son fusil d'une main et poussant des cris. Fou d'impatience, il avait sauté à bas de Lady, lâché les rênes et tiré sur les antilopes qui se trouvaient beaucoup trop loin pour qu'il pût les atteindre.

La tête et la queue dressées, les antilopes s'enfuyaient et semblaient glisser au-dessus des vagues de neige comme si le vent les soulevait. Lady, la jument brune, rattrapa les antilopes, gagna le milieu du troupeau et courut avec lui.

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! hurla Almanzo tout en sachant que le vent rendait ses cris inutiles.

Les antilopes dépassaient déjà la ligne des hommes à pied, mais pas un ne tira de peur de blesser la jument. La brune jument lustrée, tête levée, crinière et queue noires au vent, traversa un renflement de la prairie au milieu du nuage gris d'antilopes et disparut. Un instant plus tard, le cheval et le troupeau franchirent une nouvelle dénivellation, disparurent à nouveau puis réapparurent, plus petits cette fois, avant d'être engloutis par la prairie.



— On dirait bien que vous avez perdu votre cheval, Wilder, dit M. Harthorn. Quelle perte !

Les autres cavaliers les avaient rejoints. Assis silencieusement sur la selle de leurs chevaux, ils contemplaient l'immense prairie. Le troupeau d'antilopes, entourant le point sombre de Lady, apparut une nouvelle fois, semblable à une tache grise volante qui s'évanouit en un éclair.

M. Ingalls arriva avec les autres hommes à pied.

— Pas de chance, Wilder, dit Cap Garland. Nous aurions peut-être aussi bien fait de risquer un tir.

— Vous êtes le meilleur tireur de la région, Foster, ricana Gerald Fuller.

— C'est le seul à avoir tiré, ajouta Cap Garland. Mais, quel coup !

— Je regrette d'avoir laissé s'échapper la jument, s'excusa M. Foster. J'étais si énervé, je n'ai pas réfléchi. J'ai cru que le cheval ne bougerait pas. Je n'avais jamais vu d'antilope auparavant.

— La prochaine fois que vous tirerez, attendez le moment de vous trouver à portée de tir, lui recommanda Gerald Fuller.

Personne d'autre n'ajouta quoi que ce soit. Almanzo était assis sur sa selle tandis que Prince tirait sur son mors, essayant de se dégager pour suivre sa jument. Effrayée comme Lady l'était, on pouvait craindre qu'elle courût avec le troupeau jusqu'au bout de ses

forces pour tomber, morte de fatigue. Essayer de la rattraper était inutile ; donner la chasse au troupeau ne servirait qu'à le faire courir plus vite encore.

D'après les bornes, les antilopes se trouvaient à huit ou dix kilomètres à l'ouest, quand elles avaient obliqué vers le nord.

— Elles se dirigent vers le lac Esprit, dit M. Ingalls. Elles vont se mettre à l'abri dans les broussailles puis elles se replieront dans les méandres encaissés de la rivière. Nous ne les reverrons pas.



— Que va devenir le cheval de Wilder, M. Ingalls ? demanda Cap Garland.

Papa regarda Almanzo puis il regarda vers le nord-ouest. On ne voyait pas de nuage, mais le vent soufflait violemment et le froid se faisait plus mordant.

— C'est le seul cheval dans toute cette région qui puisse galoper aussi vite qu'une antilope, à moins que Prince lui aussi... mais vous le tueriez en essayant de les rattraper, dit Papa. Au mieux, nous sommes à une journée du lac Esprit, et personne ne peut prévoir l'arrivée d'un blizzard. Personnellement, je ne m'y risquerais pas, pas cet hiver, en tout cas.

— Je n'en ai pas l'intention, répondit Almanzo. Mais je vais parcourir les environs et revenir en ville par le nord. Peut-être apercevrai-je la jument, sinon, peut-être retrouvera-t-elle toute seule le chemin du retour. À bientôt ! On se verra en ville !

Almanzo prit la direction du nord en laissant Prince partir au petit galop, tandis que les autres, mettant leur fusil sur l'épaule, rentrèrent directement vers la ville.

Almanzo chevaucha la tête courbée pour se protéger du vent, mais sur toutes les élévations de la prairie et sur tous les monticules de neige, il scrutait l'horizon. On ne voyait rien d'autre que les pentes de neige ondoyant doucement et le poudrolement neigeux que le vent cinglant soulevait. La perte de Lady lui brisait le cœur, mais il ne comptait pas risquer sa vie pour un cheval. Son attelage de chevaux n'avait plus de sens sans elle. De sa vie, il n'arriverait pas à retrouver une jument mieux assortie à Prince. Almanzo se reprochait amèrement d'avoir prêté un cheval à un inconnu.

Prince continuait d'avancer doucement contre le vent, montant les pentes au galop et les descendant au petit galop. Almanzo n'avait pas l'intention de trop s'éloigner de la ville, mais le ciel restait clair au nord-ouest, et il y avait toujours une nouvelle pente devant lui du sommet de laquelle il pourrait voir plus au nord.

Lady, réfléchissait Almanzo, avait pu se fatiguer et laisser le troupeau d'antilopes devant elle. Peut-être errait-elle, perdue et désorientée. Peut-être pourrait-il l'apercevoir du haut de la prochaine dénivellation de la prairie.

Quand il l'atteignit, il ne vit que la terre blanche alentour. Prince descendit doucement la pente et un nouveau renflement s'éleva devant eux.

Almanzo jeta un coup d'œil en arrière pour voir la ville, mais elle demeura invisible. L'enchevêtrement des hautes fausses façades et les minces rubans de fumée s'échappant des tuyaux de poêle avaient disparu. Sous le ciel, il n'y avait plus que la terre blanche, le

poudroïement de la neige, le vent et le froid.

Almanzo n'avait pas peur. Il savait où se trouvait la ville et aussi longtemps que le soleil, la lune ou les étoiles brillaient dans le ciel, il ne pouvait se perdre. Mais, plus glaçante que le vent, une pensée l'étreignit ; il eut le sentiment d'être le seul être vivant errant sur cette terre froide, au-dessous d'un ciel glacial. Il restait seul avec son cheval dans cette immensité transie.

« Allez, hue, Prince ! » cria Almanzo, mais la course incessante du vent emporta le son de sa voix. Alors, Almanzo eut peur de prendre peur.

« Il n'y a rien qui doive me faire peur » se dit-il tout bas.

Et il pensait :

« Je ne veux pas faire demi-tour maintenant. Je rentrerai lorsque j'aurai atteint la prochaine hauteur. »

Almanzo resserra les rênes, juste ce qu'il fallait, pour retenir le galop de Prince.

Une fois arrivé, Almanzo aperçut au nord-ouest un nuage bas sur l'horizon. Soudain, toute l'immense prairie lui apparut comme une trappe qui le savait pris au piège. Mais Almanzo vit aussi Lady.

Petite silhouette dans le lointain, sur une arête des champs de neige ondulants, la jument regardait vers l'est. Almanzo retira son gant et mit deux doigts dans sa bouche pour émettre le sifflement strident qui servait à appeler Lady, quand elle était une jeune pouliche, dans les pâturages de son père dans le Minnesota. Mais le vent de cette prairie étouffa les notes perçantes sur ses lèvres et les engloutit ainsi que le long hennissement de Prince. Lady, continuant de regarder dans une autre direction, ne bougea pas.

La jument se retourna enfin pour regarder vers le sud et les aperçut. Le vent apporta son lointain hennissement affaibli. Elle arquait son encolure, courba la queue et partit au galop.

Almanzo attendit qu'elle se fût suffisamment rapprochée. De nouveau, le vent porta l'appel de la jument jusqu'à lui. Alors, il fit volte-face pour prendre la direction de la ville. Le nuage bas s'étendait sur la ligne d'horizon tandis qu'il chevauchait, mais Lady le suivait.

Dans l'écurie, derrière la boutique de Royal, Almanzo rentra Prince dans son box où il le bouchonna. Il remplit la mangeoire et tint le seau d'eau de façon à permettre à Prince de boire un peu.

On gratta à la porte de l'écurie et Almanzo alla ouvrir pour laisser entrer Lady. Elle était blanche d'écume. La jument battait des flancs et son poil ruisselait de sueur.

Almanzo referma la porte de l'écurie pour empêcher le froid d'entrer, pendant que Lady se rendait dans son box. Puis, avec l'étrille, il frotta l'écume de ses flancs haletants et la recouvrit chaudement d'une couverture. Il glissa dans sa bouche un chiffon humide pour rafraîchir sa langue, et frotta les pattes élancées de la jument, séchant les endroits où la sueur coulait encore.

— Eh bien, Lady, ainsi, tu veux te mesurer aux antilopes ! Quelle folie ! lui disait Almanzo tout en s'occupant d'elle. Quoi qu'il en soit, c'est la dernière fois que je laisse un idiot te monter. Maintenant, repose-toi au chaud et calme-toi. Je reviendrai te donner à boire et à manger dans un moment.

Papa était rentré en silence dans la cuisine où il avait suspendu son fusil au crochet, sans un mot. Personne ne dit rien ; cela ne servait à rien. Carrie soupira. Il n'y aurait pas de gibier ni de sauce sur le pain bis. Papa s'assit près du fourneau et étendit ses mains au-dessus de la chaleur.

— Foster a perdu la tête tant il était surexcité, expliqua-t-il, au bout d'un moment. Il a sauté à bas de son cheval et tiré avant de se trouver à portée de fusil. Cela a tout gâché. L'ensemble du troupeau, queue dressée, s'est enfui vers le nord.

Maman mit une bûche de foin dans le fourneau.

— De toute façon, à cette époque de l'année, nous n'aurions pas eu grand-chose à manger, dit-elle.

Laura savait que les antilopes devaient gratter l'épaisse couche de neige pour atteindre l'herbe sèche dont elles faisaient leur nourriture. Dans un blizzard, elles ne pouvaient pas le faire et, à présent, la neige était si épaisse qu'elles devaient être affamées. Leur chair aurait été maigre et coriace, en effet, mais cela aurait été de la viande malgré tout. Ils étaient tous si fatigués de ne rien manger d'autre que des pommes de terre et du pain bis.

— Le cheval du plus jeune des fils Wilder s'est sauvé également, poursuivit Papa.

Et il leur raconta comment le cheval avait galopé au milieu du troupeau d'antilopes. Il fit une belle histoire à l'intention de Carrie et de Grâce, de cette belle jument libre, courant dans le lointain parmi le troupeau sauvage.

— Et, elle ne reviendra jamais, Papa ? lui demanda Grâce, les yeux écarquillés.

— Je ne sais pas, répondit Papa. Almanzo Wilder est parti dans la direction où son cheval s'est enfui, mais je ne sais pas s'il l'a retrouvé. Pendant que tu prépares le repas, Caroline, je vais aller jusque chez eux prendre des nouvelles.

La boutique était vide mais Royal aperçut Papa de la pièce du fond et l'accueillit chaleureusement.

— Entrez, monsieur Ingalls ! Vous arrivez juste à temps pour goûter les crêpes et le bacon !

— Je ne savais pas que vous déjeuniez à cette heure-ci, dit Papa.

Il regarda le plat de bacon gardé au chaud au milieu du fourneau ainsi que trois hautes piles de crêpes, sur une assiette. Royal en cuisait d'autres. Il y avait de la mélasse sur la table et la cafetière bouillait.

— Nous mangeons quand nous avons faim, répondit Royal. C'est l'avantage de faire la cuisine soi-même. Quand il n'y a pas de femme, on ne mange pas à des heures régulières.

— Vous avez de la chance d'avoir apporté tant de provisions avec vous, dit Papa.

— Oui. Comme de toute façon je devais transporter un chargement d'aliments pour animaux, j'ai pensé que je pouvais aussi bien me charger de vivres, répliqua Royal. Maintenant, je regrette de ne pas avoir apporté deux chargements. J'ai le sentiment que cela se serait bien vendu d'ici l'arrivée du train.

— Certainement, approuva Papa.

Il jeta un regard dans la pièce douillette. Ses yeux coururent le long des murs où des vêtements et des harnais étaient accrochés. Papa remarqua les places vides sur le mur du fond.



— Votre frère n'est pas encore rentré ?

— Il vient juste d'entrer dans l'écurie, répondit Royal. Nom d'une pipe, regardez ! s'exclama-t-il alors.

Lady, écumant et la selle vide, passa comme l'éclair devant la fenêtre, en direction de l'écurie.

Pendant que Papa et Royal discutaient ensemble de la chasse du matin et du stupide coup de feu de M. Foster, Almanzo entra. Il laissa tomber les selles dans un coin pour les nettoyer avant de les raccrocher et il se réchauffa près du fourneau. Puis, Royal et lui pressèrent Papa de s'asseoir à table avec eux pour partager leur repas.

— Royal ne fait pas les crêpes aussi bien que moi, dit Almanzo, mais rien ne peut surpasser ce bacon. C'est de la viande de jeunes porcs, engraisés au maïs dans notre ferme du Minnesota, salée à la maison et fumée au noyer blanc.

— Asseyez-vous, monsieur Ingalls, et servez-vous. Le garde-manger est plein ! dit Royal.

Papa accepta leur invitation.



## CHAPITRE 21

### UN HIVER RIGOUREUX

Le lendemain matin, le soleil brillait toujours et les vents s'étaient apaisés. Le soleil répandait une lumière si éclatante qu'il semblait plus chaud qu'il ne l'était en réalité.

— Voilà une belle journée, dit Maman au petit déjeuner, mais Papa hocha la tête.

— Le soleil est trop brillant, expliqua-t-il. Je vais aller chercher un nouveau chargement de loin dès que possible car nous devons en avoir une grosse quantité à portée de la main au cas où une autre tempête se lèverait.

Et Papa sortit sans tarder et s'éloigna.

De temps à autre, Maman, Laura ou Carrie regardaient anxieusement le ciel au nord-ouest par le petit trou pratiqué dans le givre recouvrant le carreau de la fenêtre. Le soleil brillait encore lorsque Papa rentra indemne. Après le deuxième repas de la journée, composé de pain bis et de pommes de terre, Papa traversa la rue pour aller aux nouvelles.

Peu après, il ouvrit la porte de devant en sifflant gaiement et entra en trombe dans la cuisine en criant :

— Devinez ce que j'apporte !

Grâce et Carrie accoururent pour palper le paquet qu'il tenait à la main.

— On dirait, on dirait... dit Carrie sans oser prononcer le nom de peur de se tromper.

— Du bœuf ! s'écria Papa. Quatre livres de bœuf ! Pour accompagner notre pain et nos pommes de terre.

Il tendit le paquet à Maman.

— Charles ! Où as-tu trouvé cette viande ? demanda Maman comme si elle n'arrivait pas à y croire.

— Foster a égorgé ses bœufs, raconta Papa. Je suis arrivé juste à temps. Il a vendu toute la viande jusqu'au moindre morceau, vingt-cinq cents la livre. J'en ai acheté quatre et les voici ! Maintenant, nous allons vivre comme des rois !

Maman retira rapidement le papier entourant la viande.

— Je vais bien la flamber et je ferai un pot-au-feu, dit-elle.

Regarder la viande faisait monter l'eau à la bouche de Laura. Elle avala sa salive et demanda :

— Peux-tu faire une sauce, Maman, avec l'eau et la farine ?

— Bien sûr, répondit Maman avec un sourire. Et nous en aurons pour une semaine, pour relever notre nourriture quotidienne en tout cas. D'ici là, le train arrivera sûrement, n'est-ce pas ?

Maman se tourna vers Papa en souriant mais son sourire se figea et elle l'interrogea doucement :

— Que se passe-t-il, Charles ?

— Eh bien, répondit Papa à contrecœur, cela m'est odieux d'avoir à t'en parler...

Il s'éclaircit la gorge.

— Le train ne viendra pas.

Elles avaient toutes le regard fixé sur lui.

— La société des chemins de fer a suspendu les trains jusqu'au printemps, poursuivit Papa.

Maman leva les bras au ciel et se laissa tomber sur une chaise.

— Ce n'est pas possible, Charles. Ils ne peuvent pas faire cela. Jusqu'au printemps ? Mais nous sommes seulement au début janvier.

— Ils ne peuvent pas assurer l'arrivée des trains, reprit Papa. Un train n'a pas plutôt franchi une tranchée qu'un blizzard survient et l'enneige à nouveau. Rien que d'ici à Tracy, ils ont eu deux trains bloqués par la neige, entre des tranchées. Chaque fois qu'ils déblaient une tranchée, ils jettent la neige de chaque côté et maintenant, la neige comble à nouveau toutes les tranchées jusqu'en haut des talus. À Tracy, l'administrateur des chemins de fer a perdu patience.

— Patience ? s'exclama Maman. Patience ! Que peut avoir à faire sa patience dans cette affaire ! J'aimerais bien le savoir. Comment s'imagine-t-il que nous allons pouvoir vivre jusqu'au printemps ? On ne lui demande pas d'avoir de la patience mais de faire rouler les trains.

— Calme-toi, Caroline, dit doucement Papa.

Il posa sa main sur son épaule et elle arrêta de crisper ses mains sur son tablier.

— Il n'y a pas eu de train depuis plus d'un mois, et nous nous portons tous fort bien, dit Papa.

— Oui, répondit Maman.

— Il ne reste que ce mois à passer, février est un mois court et dès mars, c'est le printemps, la réconforta Papa.

Laura regarda les quatre livres de bœuf. Elle pensa aux quelques pommes de terre restantes et elle aperçut le sac de blé déjà entamé, dans un coin.

— Reste-t-il encore du blé en ville, Papa ? demanda Laura tout bas.

— Je ne sais pas, Laura, répondit Papa, d'un air étrange. Mais ne vous inquiétez pas. J'ai acheté un plein boisseau et il n'est pas prêt d'être épuisé.

Laura ne put s'empêcher de demander :

— Papa, tu ne pourrais pas tuer un lapin ?

Papa s'assit devant le four ouvert et installa Grâce sur ses genoux.

— Approche-toi, ma petite pinte de cidre doux, dit-il, et toi aussi, Carrie. Je vais vous raconter une histoire.

Papa ne répondit pas à la question de Laura. Elle la connaissait. Il ne restait pas un seul lapin dans toute la région. Ils étaient tous partis vers le sud en même temps que les oiseaux. Papa n'emportait jamais son fusil quand il allait chercher du foin et il l'aurait fait s'il avait eu le moindre soupçon qu'il restât du gibier.

Carrie sur ses genoux, Papa passa son bras autour de Laura. Grâce se blottit dans son autre bras et elle se mit à rire quand sa barbe brune chatouilla son visage tout comme elle avait chatouillé celui de Laura quand celle-ci était petite. Elles étaient toutes les trois bien douillettement installées dans les bras de Papa, face à la chaleur agréable répandue par le fourneau.

— Maintenant, écoutez, Grâce, Carrie et Laura, commença Papa. Et vous aussi, Marie et Maman. C'est une histoire drôle.

Et il leur raconta l'histoire de l'administrateur des chemins de fer.

L'administrateur était un homme de l'Est. Il passait son temps, assis dans son bureau d'où il donnait des ordres pour que l'on n'arrêtât pas la circulation des trains. Mais les mécaniciens lui firent savoir que les tempêtes et la neige bloquaient les trains.

— Les tempêtes de neige ne nous empêchent pas de faire rouler les trains, dans l'Est, répliqua l'administrateur. Continuez à faire rouler les trains dans la partie ouest de la ligne ! C'est un ordre.

Mais dans l'Ouest, les trains continuaient à être bloqués. On lui rapporta que les tranchées étaient enneigées.

— Dégagez-les, ordonna-t-il. Engagez d'autres hommes, mais que les trains n'arrêtent pas de rouler. Il ne faut pas regarder à la dépense.

On engagea de la main-d'œuvre supplémentaire. Cela revint très cher, mais la neige bloquait toujours les trains.

Alors l'administrateur déclara :

— Je vais me rendre là-bas et dégager ces rails moi-même. Ces hommes ont besoin qu'on leur fasse une démonstration de la façon dont on travaille, ici, dans l'Est.

Aussi, arriva-t-il à Tracy dans son wagon spécial, dans ses vêtements de ville, ses gants et son manteau de fourrure. Voilà ce qu'il dit :

— Je suis venu pour prendre les choses en main. Je vais vous montrer comment faire rouler ces trains.

En dépit de cela, l'administrateur n'était pas un mauvais bougre quand on le connaissait bien. Il monta dans le train de service qui le conduisit à la grande tranchée à l'ouest de Tracy et il charria la neige avec l'équipe de service en donnant des ordres comme n'importe quel bon contremaître. Il enleva la neige bloquant la tranchée en moins de rien et, en deux jours, la voie se trouva dégagée.

— Voilà comment l'on doit procéder, dit-il. Vous ferez partir le train demain et il ne doit plus s'arrêter.

Mais cette nuit-là, un blizzard se leva sur Tracy. Son train spécial ne pouvait pas rouler dans le blizzard et quand les vents se calmèrent, la neige comblait de nouveau la tranchée jusqu'en haut des talus qu'il avait aidé à élever des deux côtés.

Il y retourna avec les hommes et à nouveau ils dégagèrent la tranchée. Cela prit plus de temps cette fois parce qu'ils durent charrier plus de neige mais l'administrateur réussit à faire passer le train juste à temps pour ne pas être bloqué par le nouveau blizzard.

Vous devez reconnaître que l'administrateur avait de la suite dans les idées. Il s'attaqua une nouvelle fois à la tranchée qu'il dégagea de nouveau, après quoi, il attendit à Tracy la fin d'un autre blizzard. Cette fois, il fit appeler deux nouvelles équipes et mit en service deux locomotives pourvues d'un chasse-neige.

Il retourna à la tranchée de Tracy à bord de la première locomotive. La tranchée avait la taille d'une colline, à présent. Entre les talus de neige qu'il avait fait élever des deux côtés, les vents du blizzard avaient amassé et tassé une couche de terre et de neige de trente mètres d'épaisseur qui s'était solidifiée sous l'effet du gel sur une longueur de cinq cents mètres.

— Eh bien, les gars ! dit-il. Nous allons dégager la voie avec nos pioches et nos pelles jusqu'à ce que le chasse-neige puisse passer.

Pendant deux jours, il les fit travailler rondement en doublant leur salaire. Il restait encore presque quatre mètres de neige sur les rails mais l'administrateur savait qu'il aurait de la chance s'il faisait trois jours de beau temps entre deux blizzards. Aussi, le matin du troisième jour, décida-t-il de faire passer le chasse-neige.

L'administrateur donna l'ordre aux deux mécaniciens des deux locomotives de les accrocher ensemble avec le chasse-neige à l'avant, et de les conduire jusqu'à la tranchée. En deux heures de temps d'un travail rapide, les deux équipes de service enlevèrent presque un nouveau mètre de neige. Alors, l'administrateur fit arrêter le travail.

— Maintenant, les gars, dit-il, vous allez faire reculer vos machines pendant trois bons kilomètres au moins et vous reviendrez en mettant la vapeur au maximum. En prenant de la vitesse sur trois kilomètres, vous devriez arriver sur la tranchée à soixante-dix kilomètres à l'heure et nettoyer la voie comme un sou neuf, en passant dessus.

Les mécaniciens montèrent dans leur locomotive. Puis, celui qui se trouvait sur la locomotive de tête redescendit. Les hommes des équipes de service se tenaient debout dans la neige, tapant du pied et frappant dans leurs mains pour se réchauffer. Ils se rapprochèrent pour écouter ce que le mécanicien allait dire. Ce dernier s'avança vers l'administrateur et déclara :

— Je démissionne. Je conduis des locomotives depuis quinze ans et personne ne peut me traiter de lâche. Mais je n'obéirai pas à un ordre qui équivaut à un suicide. Vous voulez envoyer une locomotive lancée à soixante-dix kilomètres à l'heure contre trois mètres d'épaisseur de neige gelée, Monsieur l'administrateur, eh bien, trouvez un autre homme pour exécuter ce travail. Je démissionne sur-le-champ.

Papa s'arrêta et Carrie dit :

— On ne peut pas lui en vouloir.

— Si, s'exclama Laura. Il n'aurait pas dû donner sa démission. Il aurait dû chercher un autre moyen pour dégager la tranchée s'il pensait que celui que proposait l'administrateur ne valait rien. Je pense qu'il avait peur.

— Même s'il avait peur, intervint Marie, il devait faire ce qu'on lui ordonnait. L'administrateur s'y connaît mieux que quiconque ; sinon comment pourrait-il occuper ce

poste ?

— Il ne sait pas mieux qu'un autre, la contredit Laura, autrement, il aurait réussi à faire rouler les trains.

— Continue, Papa, continue ! le pria Grâce.

— S'il te plaît, Grâce, la reprit Maman.

— S'il te plaît, répéta Grâce, docile, continue, Papa ! Qu'est-il arrivé ensuite ?

— L'administrateur a renvoyé le mécanicien, dit Laura, n'est-ce pas, Papa ?

Papa poursuivit :

— L'administrateur regarda le mécanicien et les hommes rassemblés et il leur déclara :

« — Je conduisais une locomotive autrefois et je n'ordonnerais à personne d'accomplir une besogne que je ne voudrais pas faire moi-même.

« Il monta dans la locomotive, la mit en marche arrière et les deux locomotives, attachées l'une à l'autre, reculèrent.

« Les deux locomotives reculèrent de trois bons kilomètres jusqu'à paraître plus petites que votre pouce. Puis, avec le sifflet à vapeur, l'administrateur donna un signal au mécanicien de la locomotive de derrière, et ensemble, ils mirent toute la pression.

« Lancées à toute vitesse, les deux locomotives arrivèrent en ligne droite, à plein gaz et leur vitesse augmentait à chaque seconde. Des panaches noirs de fumée de charbon roulaient loin derrière elles, leurs phares grossissant à vue d'œil étincelaient dans le soleil, les roues tournaient de plus en plus vite, de plus en plus vite... Dans un bruit de tonnerre, le train heurta le monceau de neige gelée, à soixante-dix kilomètres à l'heure. »

— Et... et, que s'est-il passé, ensuite, Papa, demanda Carrie, sans voix.

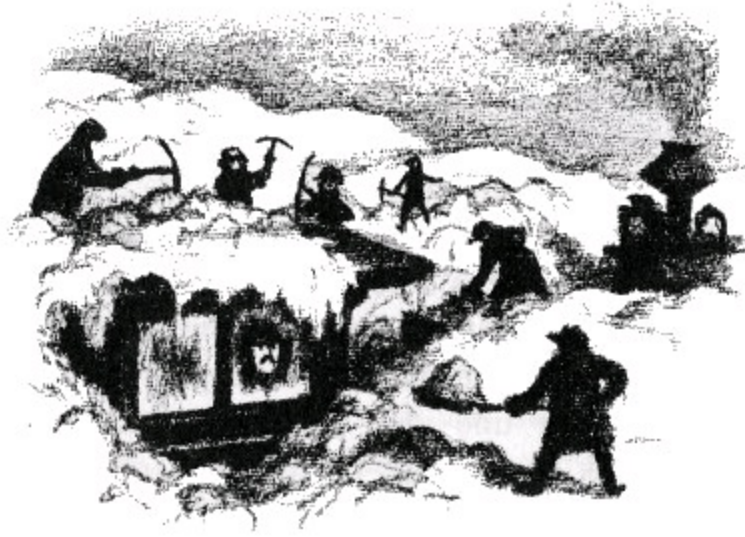
— Alors une fontaine de neige volante jaillit, éparpillant de gros blocs de neige dans un rayon de quarante mètres. Pendant une minute ou deux, personne ne put rien distinguer, personne ne put avoir une idée de ce qui était arrivé. Quand les hommes se précipitèrent en courant pour se rendre compte de ce qui s'était passé, ils découvrirent la seconde locomotive à moitié enfouie sous la neige et le mécanicien qui s'efforçait de sortir par l'arrière de la locomotive en rampant. Il avait été terriblement secoué mais il était indemne.

« — Où est l'administrateur ? Que lui est-il arrivé ? lui demanda-t-on.

« — Comment diable, le saurais-je ? répondit-il. Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas mort et que je ne referais pas cela, même pour un million de dollars en or.

« Les contremaîtres crièrent aux hommes de venir avec leurs pioches et leurs pelles. Tout autour de la seconde locomotive, ils piochèrent la neige qu'ils déblayèrent ensuite avec leurs pelles. Puis, le mécanicien fit reculer la locomotive pendant que les hommes creusaient avec acharnement la neige vers l'avant afin d'essayer de dégager la locomotive de tête et l'administrateur qui était coincé dedans. Ils tombèrent bientôt sur de la neige solidifiée.

« Cette locomotive, lancée à toute vitesse, s'était enfoncée dans le tas de neige. Sous l'effet de la vitesse et de la vapeur, la machine était bouillante, ce qui avait fait fondre en eau la neige alentour. L'eau se congela, et à l'intérieur de la locomotive, l'administrateur, prisonnier de sa tour de glace, attendait, plus furieux qu'un frelon. »



Grâce, Carrie et Laura éclatèrent de rire. Même Maman sourit.

— Le pauvre homme, soupira Marie. Je ne trouve pas cela drôle.

— Oh si, dit Laura. Je pense que maintenant il ne croit plus tout savoir.

— De grande montée, grande chute, ajouta Maman.

— Continue, Papa, s'il te plaît ! le pria Carrie. Ont-ils réussi à le sortir de là ?

— Oui, ils ont brisé la glace et creusé un trou au-dessus de la locomotive d'où ils ont hissé l'administrateur. Il était sain et sauf. Quant à la locomotive, elle n'avait pas subi de dommages : le chasse-neige fixé à l'avant avait supporté tout le choc. L'administrateur alla voir le deuxième mécanicien et lui dit :

« — Pouvez-vous dégager la locomotive ?

« Le mécanicien répondit qu'il le pouvait.

« — Très bien, alors, allez-y, ordonna l'administrateur.

« Il resta debout à surveiller la manœuvre. Quand ils eurent dégagé la machine, l'administrateur s'adressa aux hommes.

« — Rangez les pelles et les pioches, dit-il. Nous rentrons à Tracy. Le travail est suspendu jusqu'au printemps.

« — Vous voyez, les filles, dit Papa, l'administrateur a manqué de patience, voilà le problème. »

— Et de persévérance, renchérit Maman.

— Et de persévérance, approuva Papa. Du simple fait qu'il avait échoué au moyen des pelles, des pioches et du chasse-neige, il crut qu'il ne réussirait jamais et il a abandonné toute autre tentative. Évidemment, c'est un homme de l'Est. Il faut beaucoup de patience et de persévérance pour affronter la vie, ici, dans l'Ouest.

— Quand a-t-il abandonné, Papa ? demanda Laura.

— Ce matin, répondit Papa. La nouvelle est arrivée par le télégraphe et le télégraphiste de Tracy a raconté à Woodworth la façon dont les choses se sont passées. Et maintenant, je dois me dépêcher d'aller m'occuper des bêtes avant que la nuit tombe.

Avant de faire descendre Carrie et Grâce de ses genoux, le bras de Papa serra doucement Laura. Elle savait ce qu'il voulait dire. Laura était assez grande, dorénavant, pour se tenir aux côtés de Papa et de Maman, dans les moments difficiles. Elle ne devait pas s'inquiéter, mais rester gaie et aider ses sœurs à garder confiance.



Aussi, quand Maman entonna d'une voix douce une chanson à l'intention de Grâce qu'elle déshabillait avant de la mettre au lit, Laura se joignit à elle :

*« Oh, terre de Chanaan, si claire,  
Je viens vers... »*

— Chante, Carrie, dit Laura vivement.

Et Carrie se mit à chanter, puis la jolie voix de soprano de Marie les accompagna :

*« Des rives orageuses du Jourdain,  
Je jette un regard d'espoir  
Sur la terre claire de Chanaan  
Où mes biens se trouvent.  
Oh, terre de Chanaan, si claire,  
Je viens vers toi, joyeuse terre de Chanaan... »*

Le rouge intense du soleil couchant colorait les vitres couvertes de givre, et la cuisine s'éclaira d'une légère couleur rosée tandis qu'elles chantaient, assises en chemise de nuit, autour du fourneau. Mais dans le bruit du vent, Laura perçut une note effrayante et sauvage.

Quand Maman redescendit après les avoir bordées et leur avoir souhaité une bonne nuit, elles entendirent et sentirent le blizzard ébranler la maison. Blotties les unes contre les autres, elles prêtèrent l'oreille, grelottant de froid sous les couvertures. Laura pensa aux maisons perdues et solitaires, isolées les unes des autres, tapies dans la fureur de la tempête. Il y avait des maisons dans la ville, mais on n'apercevait pas leur lumière. Et la ville était toute seule sur la prairie gelée et infinie, battue par les tourbillons de neige dans les rugissements incessants des vents, au cœur des blizzards qui masquaient le soleil et les étoiles.

Laura essaya de penser à la bonne odeur et à la saveur de la viande de bœuf, prévue pour le déjeuner du lendemain, mais elle ne parvint pas à chasser cette idée qu'à présent les maisons et la ville resteraient isolées jusqu'au printemps. Il n'y avait plus qu'un demi-boisseau de blé qu'elles pouvaient moudre pour en faire de la farine, et quelques pommes de terre, mais rien de plus, jusqu'à l'arrivée du train. Le blé et les pommes de terre pourraient-ils suffire ?



## CHAPITRE 22

### L'OBSCURITÉ ET LE FROID

Ce nouveau blizzard sembla ne jamais se terminer. Il diminua de force plusieurs fois, mais ce fut pour gronder plus féroce et souffler plus violemment du nord-ouest, ensuite. Trois jours et trois nuits durant, les vents se déchaînèrent, hurlant, sifflant et mugissant. Le vent fouettait la maison sombre et froide, les flocons glacés la cinglaient de façon ininterrompue. Puis, le soleil brillait le matin, jusque vers midi, et la sombre colère des vents charriant la neige glacée faisait rage à nouveau.

Parfois, la nuit, à moitié réveillée et frissonnante, Laura avait l'impression que le toit s'élimait. Tel un monstre, le blizzard, vaste comme le ciel, appuyait sur le toit de toutes ses forces et le décapait d'une main invisible jusqu'à ce qu'il devînt aussi mince qu'une feuille de papier et finît par se trouer. Avec des cris et un énorme rire sarcastique, « ha, ha », les vents du blizzard se précipitaient alors en tourbillonnant dans la pièce.

Laura se réveillait en sursaut, juste à temps pour échapper à cet horrible cauchemar.

Après quoi, Laura n'osait pas se rendormir ; elle restait allongée, toute petite dans le noir, entourée par la profonde obscurité de la nuit, si sereine et si amicale, autrefois, mais qui maintenant l'effrayait. Elle n'avait jamais eu peur du noir, auparavant.

« Je n'ai pas peur du noir », se répétait-elle.

Mais elle sentait que le noir allait l'attraper dans ses mâchoires dentées s'il l'entendait seulement bouger ou respirer. Entre les murs, sous le toit, où les clous couverts de givre se détachaient, pareils à de petits bouquets blancs, et même sous les couvertures où Laura se blottissait, le noir, tapi, restait à l'affût.

Les journées étaient plus supportables que les nuits. L'obscurité se faisait moins profonde alors, et l'on pouvait distinguer les objets familiers. Une lumière crépusculaire envahissait la cuisine et l'appentis. Marie et Carrie se relayaient pour tourner le moulin à café car il ne fallait pas cesser de moudre du blé. Maman faisait le pain, balayait, nettoyait et entretenait le feu. Dans l'appentis, Laura et Papa tressaient du foin jusqu'au moment où leurs mains, trop engourdies par le froid, n'arrivaient plus à le tordre. Ils venaient alors se réchauffer près du fourneau.

Le feu de foin ne parvenait pas à réchauffer la cuisine froide, mais près du fourneau, l'air était chaud. Marie se tenait devant le four, Grâce assise sur ses genoux. Carrie s'asseyait derrière le tuyau et Maman avait installé son fauteuil de l'autre côté du fourneau. Papa et Laura, debout, se penchaient au-dessus de la chaleur du fourneau.

À cause du foin rêche et coupant, leurs mains rougies et gonflées par le froid étaient couvertes d'entailles. Le foin déchirait le côté gauche de leur manteau ainsi que le dessous de leur manche gauche. Maman raccommoait les accros mais le foin arrachait les pièces.

Au petit déjeuner, il y avait du pain bis. Maman le faisait croustillant et le servait tout chaud au sortir du four. Elle leur permettait de le tremper dans leur thé.

— Quelle bonne idée tu as eue, Charles, de penser à faire des réserves de thé, dit Maman.

Il en restait encore beaucoup et du sucre également.

Pour le second repas de la journée, Maman faisait bouillir douze pommes de terre en robe des champs. La petite Grâce n'en mangeait qu'une, les autres deux chacun, et Maman insistait pour que Papa prît la dernière.

— Ce ne sont pas de grosses pommes de terre, Charles, insistait-elle, et tu dois garder tes forces. De toute façon, on ne peut pas la jeter. Nous n'en voulons pas, n'est-ce pas, les filles ?

— Non, Maman, répondaient-elles en chœur.

— Non, vraiment, Papa, je n'en veux pas, disaient-elles chacune leur tour.

Et c'était vrai. Elles n'avaient pas vraiment faim. Papa, lui, avait faim. Quand il rentrait à la maison, après avoir affronté la tourmente, avançant péniblement le long de la corde à linge, ses yeux regardaient le pain bis et les pommes de terre fumantes avec convoitise. Mais Maman, Marie, Laura et Carrie étaient seulement lasses, lasses du vent, du froid et de l'obscurité, lasses du pain bis et des pommes de terre, lasses, indifférentes et abattues.

Chaque jour, Laura trouvait un peu de temps pour étudier. Lorsqu'il y avait une réserve suffisante de bûches de foin pour nourrir le feu pendant une heure, Laura s'asseyait près de Marie entre le fourneau et la table et elle ouvrait ses livres d'école. Mais Laura se sentait apathique et stupide. Elle n'arrivait pas à retenir ses leçons d'histoire et, la tête appuyée dans sa main, elle fixait un problème de calcul sur l'ardoise sans pouvoir en découvrir la solution ni même le vouloir.

— Allons, allons, les filles ! Il ne faut pas se laisser abattre, dit Maman. Laura et Carrie, redressez-vous ! Apprenez vite vos leçons et après nous organiserons un petit concours.

— Comment, Maman ? demanda Carrie.

— Apprends tes leçons, d'abord, répondit Maman.

Une fois le temps consacré à l'étude écoulé, Maman prit le Cinquième livre de lecture.

— À présent, annonça-t-elle, voyons laquelle de vous a le plus de mémoire. Tu commences, Marie, que désires-tu réciter ?

— Le discours de Regulus, dit Marie.

Maman tourna les pages pour le trouver et Marie commença :

— « Sans doute, pensiez-vous – jugeant de la vertu romaine selon vos cœurs – que je romprais un serment juré plutôt que de revenir à Carthage endurer votre vengeance ! »

Marie put répéter par cœur ce splendide discours.

— « Ici, dans votre capitale, je vous mets au défi ! N'ai-je pas conquis vos armées, incendié vos villes et traîné vos généraux aux roues de mes chars dès que mes jeunes bras purent manier un javelot ? »

La cuisine sembla plus grande et plus chaude. Les vents du blizzard n'avaient pas autant de force que ces mots.

— Tu as très bien récité, Marie, la complimenta Maman.

Maintenant, à ton tour, Laura.

— Le vieux Tubal Caïn, commença Laura en se levant.

Il suffisait de se laisser porter par les vers, qui résonnaient comme les coups de marteau frappés par le vieux Tubal Caïn.

*« Le vieux Tubal Caïn, fort et vaillant,  
Vivait au commencement des temps.  
Dans la lueur rouge de son fourneau,  
Résonnaient les coups de son marteau... »*

Papa entra avant que Laura n'eût terminé.

— Continue, continue, dit-il. Cela me réchauffe plus sûrement que le feu de foin.

Aussi Laura continua-t-elle pendant que Papa ôtait son manteau blanc de neige et raidi par la glace, puis se penchait au-dessus du fourneau pour faire fondre la neige amoncelée dans ses sourcils.

*« Et chantons : "Vive Tubal Caïn !"*  
*Notre ami si cher ;*  
*Pour nos socs et nos charrues,*  
*Nous le louons.*  
*Mais quand l'oppression relève le front*  
*Sous les lois d'un tyran,*  
*Nous le remercions pour nos charrues*  
*Et nous n'oublions pas l'épée. »*

— Tu n'as pas fait une seule erreur, Laura, dit Maman en refermant le livre. Grâce et Carrie, vous récitez demain.

Il était temps de retourner tresser du foin. Laura grelottait de froid en tordant les touffes coupantes, dans l'appentis gelé, mais elle se mit à songer à d'autres vers qu'elle pourrait réciter le lendemain après-midi. Le Cinquième livre de lecture contenait un grand nombre de beaux discours et de poèmes et Laura désirait en retenir autant que Marie.

Le blizzard connut quelques accalmies. Les vents déchaînés soufflaient plus régulièrement et s'apaisaient, le ciel se dégagait et s'éclaircissait au-dessus du

poudroïement neigeux. Papa en profitait pour aller chercher du foin.

Dans ces moments-là, Laura et Maman faisaient la lessive en hâte et l'étendaient dans le froid où le linge séchait en durcissant. Personne ne savait quand le blizzard se lèverait de nouveau. À tout moment, le nuage pouvait survenir, plus rapide qu'un cheval au galop. Papa n'était pas en sécurité dans la prairie, loin de la ville.

Parfois, le blizzard s'arrêtait pendant une demi-journée. Quelquefois, le soleil brillait du matin jusqu'au coucher du soleil et le blizzard revenait avec le soir. Pendant ces journées-là, Papa rapportait trois chargements de foin. Jusqu'à son retour à la maison, après qu'il eut rentré David à l'étable, Laura et Maman travaillaient d'arrache-pied en silence, regardant souvent le ciel et écoutant le vent. Carrie surveillait sans rien dire le nord-ouest à travers le petit trou qu'elle avait fait dans le givre recouvrant le carreau de la fenêtre.

Papa répétait souvent qu'il n'aurait pas pu y arriver sans David.

— C'est un si bon cheval, disait Papa. Je ne savais pas qu'un cheval pouvait montrer tant de bravoure et de patience.

Quand David s'enfonçait dans la neige, il attendait toujours tranquillement que Papa l'eût dégagé avec la pelle. Puis, calmement et patiemment, le cheval tirait le traîneau autour du trou et continuait son chemin jusqu'à ce que la croûte de neige cédât de nouveau sous ses pas.

— J'aimerais bien avoir un peu d'avoine ou de maïs à lui donner, soupira Papa.

Quand les vents, mugissant et sifflant, se remettaient à souffler, accompagnés des tourbillons de neige, Papa déclarait :

— Grâce à David, nous avons une réserve de foin suffisante pour quelque temps.

Pour aller jusqu'à l'étable et en revenir, Papa longeait la corde à linge. Il y avait du foin, du blé, des pommes de terre, et, pendant les tempêtes. Papa se trouvait en sécurité à la maison. L'après-midi, Marie, Laura et Carrie récitaient. Même Grâce connaissait « Le Petit Agneau de Marie » et « Bo-Peep a perdu ses moutons ».

Laura aimait voir pétiller de joie les yeux bleus de Grâce et de Carrie quand elle récitait pour ses sœurs :

*« Écoutez, mes enfants et vous entendrez  
La chevauchée nocturne de Paul Revere,  
Le dix-huit avril de l'an 75.  
Peu d'hommes gardent en mémoire  
Ce jour et cette année célèbres... »*

Carrie et Laura aimaient réciter ensemble « Le nid du cygne » :

*« La petite Ellie est assise, seule,  
Au milieu des hêtres d'un pré,  
Sur la berge herbeuse d'une rivière,  
Et les arbres descendent vers elle,  
Projetant l'ombre de leurs feuilles*

Il faisait bon alors dans la pièce et l'on se sentait en paix. L'herbe était chaude sous le soleil, l'eau claire murmurait, les feuilles bruissaient doucement et les insectes du pré bourdonnaient paresseusement. Quand elles se trouvaient là, avec la petite Ellie, Laura et Carrie oubliaient presque le froid et les rafales de neige qui fouettaient les murs de la maison. Elles entendaient à peine le mugissement des vents.

Par un matin calme, Laura descendit et trouva Maman, l'air surpris. Papa riait.

— Va voir à la porte de derrière ! dit Papa à Laura.

Laura traversa l'appentis en courant et ouvrit la porte de derrière. Un tunnel de neige, bas, irrégulier et d'une couleur grisâtre s'enfonçait dans l'obscurité. Son toit de neige prenait appui sur l'encadrement de la porte.

— J'ai dû me frayer un passage jusqu'à l'étable, ce matin, expliqua Papa.

— Mais qu'est-ce que tu as fait de la neige ? demanda Laura.

— Oh, eh bien, j'ai creusé ce tunnel à une hauteur convenable pour me permettre de passer. J'ai déblayé la neige en la rejetant derrière moi puis je l'ai évacuée par une ouverture au-dessus de moi que j'ai rebouchée à la fin. Rien ne vaut la neige pour protéger du vent ! se réjouit Papa. Tant que cette galerie de neige tiendra, j'irai m'occuper des bêtes sans problème.



— Combien de mètres de neige y a-t-il ? voulut savoir Maman.

— Je ne peux pas le dire, mais en tout cas elle monte beaucoup plus haut que le toit de l'appentis, répondit Papa.

— Tu ne veux pas dire que cette maison se trouve enfouie sous la neige ! s'exclama Maman.

— Cela vaudrait mieux, répliqua Papa. As-tu remarqué qu'il fait plus chaud dans la cuisine, aujourd'hui ?

Laura monta au premier. Elle gratta le givre sur un carreau pour faire un petit trou et appuya son œil dessus. Elle put à peine en croire ses yeux. La Grand'rue se trouvait à sa hauteur. De l'autre côté de la neige étincelante, Laura voyait le sommet carré de la façade du magasin de Harthorn qui s'élevait telle la partie supérieure d'une solide barrière de bois.

Laura entendit un cri joyeux et aperçut des sabots de chevaux trottant allègrement devant ses yeux. Huit sabots gris aux fines chevilles brunes, souplement et rapidement ployées et déployées, passèrent vivement, suivies d'un traîneau avec deux paires de bottes dessus. Laura s'accroupit pour regarder en l'air à travers le petit trou mais le traîneau était déjà parti. Elle ne vit que le ciel d'acier et le soleil qui lui fit cligner des yeux. Laura redescendit en courant dans la cuisine chaude pour raconter ce qu'elle avait vu.

— Ce sont les fils Wilder, dit Papa. Ils vont charger du foin.

— Comment le sais-tu, Papa ? lui demanda Laura. Je n'ai aperçu que les sabots des chevaux et des bottes.

— Personne d'autre en ville, qu'eux deux et moi, ne se risque à s'éloigner des maisons, dit Papa. Les gens ont peur qu'un blizzard survienne brusquement. Les fils Wilder rapportent tout leur foin des marécages depuis le Grand Marais et le vendent comme combustible, trois dollars le lot.

— Trois dollars ! s'exclama Maman.

— Oui, et ce n'est pas trop demander pour les risques qu'ils prennent. Ils ont réussi une bonne affaire. J'aurais aimé pouvoir en faire autant. Mais ils peuvent se chauffer avec du charbon. Je serai heureux si nous avons seulement assez de foin pour résister. Je n'avais pas prévu que nous nous en servirions comme combustible.

— Ils sont passés devant moi comme s'ils étaient aussi grands que les maisons ! s'écria Laura qui n'était toujours pas revenue de sa surprise.

C'était étrange de voir les sabots des chevaux, un traîneau et des bottes passer devant soi à la hauteur des yeux comme si l'on était un petit animal, un chien de prairie, par exemple.

— Je m'étonne qu'ils ne s'enlisent pas dans la neige, dit Maman.

— Oh, non !

Papa se dépêchait d'avaler son pain grillé et de boire son thé.

— Non, ils ne s'enliseront pas. Ces vents tassent la neige et la rendent aussi dure que la pierre. Les sabots de David ne laissent aucune trace dessus. Le seul inconvénient tient à ce que l'herbe est profondément enfouie dessous.

Papa enfila à la hâte son manteau.

— Ces garçons ont pris de l'avance sur moi ce matin pendant que je creusais le tunnel. Maintenant, je vais aller déterrer David de l'étable puis chercher du foin tant que le soleil brille, dit-il, sur le ton de la plaisanterie, en refermant la porte derrière lui.

— Papa se sent ragaillardisé grâce à ce tunnel, dit Maman. Quelle chance qu'il puisse aller s'occuper des bêtes sans avoir à affronter la tourmente !

Ce jour-là, elles ne purent regarder le ciel de la fenêtre de la cuisine. La neige protégeait si bien du froid que Laura conduisit Marie dans l'appentis et lui apprit à tresser le foin. Marie désirait aider, mais il avait fait trop froid dans l'appentis jusqu'à présent. Cela lui demanda quelque temps pour y arriver parce qu'elle ne voyait pas la façon dont Laura s'y prenait pour tenir les touffes de foin et en rentrer les extrémités mais à la fin elle se débrouilla bien. Quelquefois seulement, Laura et Marie durent arrêter leur travail pour aller se réchauffer et elles tressèrent une réserve de bûches de foin suffisante pour toute la journée.

Après cette tâche, il faisait si doux dans la cuisine qu'elles n'avaient pas besoin de se serrer autour du fourneau. Un silence profond régnait dans la maison. On percevait seulement le balancement régulier des fauteuils à bascule de Maman et de Marie, le bruit de la craie sur l'ardoise, l'agréable ronflement de la bouilloire et le chuchotement de leurs voix.

— Quelle chance que la neige monte si haut, fit remarquer Maman.

Mais elles ne pouvaient pas voir le ciel. D'ailleurs, le regarder ne servait à rien. Si le



bas nuage gris s'approchait, elles ne pourraient pas l'arrêter ni venir en aide à Papa. Il verrait le nuage et s'abriterait le plus vite possible. Laura y pensait souvent et, à chaque fois, elle montait en courant dans le froid du premier étage pour regarder par la fenêtre.

Maman et Carrie lui jetaient un coup d'œil quand elle redescendait et Laura leur répondait toujours à voix haute pour que Marie entendît.

— Le ciel est dégagé et rien ne bouge, excepté des milliers de petits scintillements sur la neige. Je ne crois pas qu'il y ait le moindre souffle d'air.

Cet après-midi-là, Papa fit des va-et-vient de l'étable à la maison, sous le tunnel, jusqu'à ce que l'appentis regorgeât de foin. Il avait continué le tunnel au-delà de la porte de l'étable pour pouvoir faire sortir David et l'avait fait obliquer à son extrémité afin de refouler les vents qui auraient pu s'engouffrer dedans.

— Je n'ai jamais vu un temps pareil, dit-il. Il doit bien faire quarante degrés au-dessous de zéro et il n'y a pas un souffle de vent. La terre entière semble gelée. J'espère que ce froid va continuer. La corvée des animaux n'est plus une corvée.

Le jour suivant ressembla en tout point au précédent : le calme, l'obscurité et la chaleur semblaient faire partie d'un rêve immuable de même que le tic-tac de l'horloge. Laura sursauta sur sa chaise quand l'horloge s'éclaircit la voix avant de sonner.

— Ne sois pas aussi nerveuse, Laura, murmura Maman, l'air à moitié assoupie.

Elles ne récitèrent pas ce jour-là. Elles ne firent rien, restant juste assises.

La nuit se passa paisiblement également. Pourtant, le lendemain matin, les vents et les tourbillons de neige cinglante revinrent avec une violence redoublée.

— Eh bien, le tunnel n'aura pas duré longtemps, constata Papa quand il rentra pour le petit déjeuner.

La neige s'amoncelait à nouveau dans ses sourcils et la glace raidissait ses vêtements. Le froid reprenait possession de la cuisine en faisant reculer la chaleur contre le fourneau.

— J'espérais vraiment que mon tunnel tiendrait le temps d'une tempête, malgré tout. Sapristi, quel sacré blizzard ! Il ne nous laisse pour tout répit que le temps de cracher dans nos mains.

— Ne jure pas, Charles ! lui lança Maman d'un ton sec.

Confuse, elle colla la main à sa bouche.

— Oh, Charles, je suis désolée, s'excusa-t-elle. Je ne voulais pas te commander quoi que ce soit, mais ce vent, qui souffle, qui souffle...

Sa voix s'éteignit et elle tendit l'oreille.

— Je sais, Caroline, répondit Papa. Je comprends ce que tu ressens. Il met tes nerfs à rude épreuve.

— Écoute, après le petit déjeuner, nous lirons un moment un passage du livre de Livingston sur l'Afrique.

— Je regrette d'avoir brûlé tant de foin ce matin, Charles, dit Maman. J'ai dû mettre plus de bûches dans le fourneau pour essayer de réchauffer un peu la pièce.

— Cela ne fait rien, je pourrai en tresser d'autres, répliqua Papa.

— Je t'aiderai, proposa Laura.

— Nous avons toute la journée devant nous, dit Papa. Tout est en ordre à l'étable

jusqu'à ce soir. Nous allons d'abord nous occuper du foin puis nous lirons.

Grâce se mit à pleurnicher :

— J'ai froid aux pieds.

— N'as-tu pas honte, Grâce ! Une grande fille comme toi ! Remue un peu pour réchauffer tes pieds, s'exclama Laura.

— Viens t'asseoir sur mes genoux pour que je te les réchauffe, dit Marie, cherchant à tâtons son chemin jusqu'à son fauteuil à bascule devant le four.

Après que Laura et Papa eurent empilé une haute pile de bûches de foin près du fourneau, Carrie apporta à Papa son grand livre vert.

— S'il te plaît, lis quelque chose sur les lions, Papa, lui demanda-t-elle. Le vent imitera leurs rugissements.

— Je crains d'avoir besoin d'un peu de lumière, Caroline, dit Papa. Les caractères sont très petits.

Maman alluma la lampe à bouton et la posa près de lui.

— Maintenant, commença Papa, nous nous trouvons dans la jungle au beau milieu de la nuit, en Afrique. Cette lampe tremblotante représente le feu de notre campement. Des animaux sauvages nous entourent, hurlant, poussant des cris aigus et rugissant, des lions, des tigres, des hyènes et, je suppose, un ou deux hippopotames. Ils ne s'approcheront pas de nous parce qu'ils craignent le feu. Vous entendez aussi les larges feuilles bruire et des oiseaux étranges pousser des cris rauques. Dans l'obscurité chaude de la nuit, de grandes étoiles scintillent dans le ciel. À présent, je vais vous lire ce qui arrive.

Et Papa commença la lecture.

Laura essaya de prêter attention à ses paroles mais elle se sentait stupide et indifférente. La voix de Papa se perdait dans les clameurs incessantes de la tempête. Laura sentit que le blizzard devait s'arrêter pour qu'elle pût faire quelque chose, pour qu'elle pût seulement écouter ou même penser, mais il ne cesserait jamais. Les vents soufflaient pour toujours.



— Papa, s'écria-t-elle soudain, en interrompant sa lecture, tu ne veux pas jouer du violon ?

Papa la regarda d'un air surpris. Puis, il posa son livre.

— Mais oui, Laura, dit-il, si tu veux entendre le violon, je vais en jouer.

Il ouvrit les mains, les ferma et se frotta les doigts pendant que Laura sortait l'étui à violon de son abri chaud sur le plancher derrière le fourneau.

Papa enduit l'archet de colophane, coinça le violon sous son menton et effleura les cordes. Il regarda Laura.

— Joue « Bonnie Doon », dit Laura.

Papa se mit à jouer en chantant :

*« Vous, berges et collines de Bonny Doon,  
Comment vos fleurs peuvent-elles paraître si belles et si fraîches ? »*

Mais chaque note du violon sonnait légèrement faux. Les doigts de Papa étaient malhabiles et la musique traînait. Une corde du violon cassa net.

— J'ai les doigts trop raides et gonflés à force de rester dans le froid. Je n'arrive pas à jouer.

Papa parla comme s'il avait honte. Il reposa le violon dans sa boîte.

— Range-le, Laura, jusqu'à une prochaine fois, dit-il.

— De toute façon, j'aimerais que tu me donnes un coup de main, Charles, intervint Maman.

Elle prit le moulin à café des mains de Marie, vida le blé moulu de son petit tiroir, remplit la petite hotte de grains et tendit le moulin à Papa.

— J'ai besoin d'une autre mouture pour cuire le pain du déjeuner, dit-elle à Papa.

Maman sortit le plat de levain de sa place chaude sous le fourneau. Elle le secoua vivement, puis en mesura deux tasses qu'elle versa dans une casserole, y ajouta du sel, du bicarbonate de soude et la farine que Marie et Carrie avaient moulue. Ensuite, Maman prit le moulin des mains de Papa et transvasa la farine qu'il venait de moudre.

— Cela suffit, dit-elle. Merci, Charles.

— Je ferais mieux d'aller m'occuper des bêtes, maintenant, avant qu'il ne fasse trop noir, dit Papa.

— Un repas tout chaud t'attendra à ton retour, lui rappela Maman.

Papa revêtit son manteau et sortit dans la tempête.

Laura écouta les vents pendant qu'elle regardait fixement la fenêtre blanche sans la voir. Que Papa ne pût jouer du violon était la pire des choses qui pouvait arriver. Si Laura ne le lui avait pas demandé, Papa n'aurait pas su qu'il ne pouvait pas en jouer.

Maman, avec Carrie blottie contre elle, s'assit dans son fauteuil à bascule près du fourneau en face de Marie. Elle tenait Grâce dans ses bras et se balançait doucement en lui fredonnant tendrement :

*« Je te chanterai une chanson sur ce beau pays,  
Lointain foyer des âmes*

*Où aucune tempête ne trouble jamais les rives ensoleillées  
Dans le cours éternel des âges. »*

L'hymne plaintif s'unissait avec la plainte des vents, rendant plus profonde l'obscurité de la danse de neige tournoyante.





## CHAPITRE 23

### LE BLÉ DANS LE MUR

Le lendemain matin, quand Laura fit un petit trou dans le givre sur le carreau de la fenêtre du premier étage, elle vit le sol nu. De petits nuages de neige volaient à ras du sol mais la terre brune et dure était apparente.

— Maman ! cria Laura. Je vois la terre !

— Je sais, répondit Maman. Les vents ont balayé toute la neige pendant la nuit.

— Quelle heure est-il ? Oh, je veux dire, en quel mois sommes-nous ? demanda Laura sottement.

— Nous sommes à la mi-février, répondit Maman.

Alors, le printemps était plus proche que Laura l'avait pensé. Février était un mois court et mars amènerait le printemps. Le train reviendrait et ils mangeraient du pain blanc et de la viande.

— Je suis si fatiguée du pain bis tout sec, soupira Laura.

— Ne te plains pas, Laura, lui dit Maman, vivement. Ne te plains jamais de ce que tu as. Souviens-toi toujours quelle chance tu as de l'avoir.

Laura n'avait pas eu l'intention de se plaindre mais elle ne savait comment expliquer ce qu'elle avait voulu dire. Elle répondit d'un ton soumis :

— Oui, Maman.

Puis, inquiète, Laura regarda le sac de blé dans le coin. Il restait si peu de blé à l'intérieur qu'on eût dit un sac vide.

— Maman ! s'exclama-t-elle, voulais-tu dire...

Papa avait toujours dit que Laura ne devait pas s'inquiéter. Elle ne devait jamais avoir peur de quoi que ce soit.

— Combien de blé reste-t-il ? demanda-t-elle.

— Suffisamment pour aujourd'hui, je pense, répondit Maman.

— Papa ne peut pas en acheter d'autre, n'est-ce pas ? questionna Laura.

— Non, Laura. On n'en trouve plus en ville.

Maman posa soigneusement les tranches de pain bis sur la grille du four afin de les faire griller pour le petit déjeuner.

S'armant de tout son courage, Laura se raidit et demanda :

— Maman, nous allons mourir de faim ?

— Non, nous ne mourrons pas de faim, répliqua Maman. S'il le faut, Papa tuera Ellen et le veau.

— Oh, non ! Non ! s'écria Laura.

— Calme-toi, Laura, dit Maman.

Carrie et Marie descendaient l'escalier pour venir s'habiller près du fourneau et Maman monta chercher Grâce.

Papa rentra du foin toute la journée durant et il fit juste irruption dans la maison pour prévenir qu'il se rendait au magasin de Fuller une minute avant le dîner. Il revint, rapportant les dernières nouvelles.

— Le bruit court en ville qu'un pionnier a semé du blé à vingt-cinq ou trente kilomètres au sud ou au sud-est d'ici, annonça-t-il. Les gens disent qu'il passe l'hiver sur sa concession.

— Qui raconte cela ? demanda Maman.

— C'est une rumeur, répondit Papa. Presque tout le monde en parle. J'ai pu savoir que c'est Foster qui a répandu ce bruit le premier. Il dit qu'il en a entendu parler par l'un des hommes travaillant sur la voie ferrée. Quelqu'un qui est passé dans la région l'automne dernier a parlé de la récolte de blé de ce pionnier en assurant qu'il allait récolter trente ou quarante boisseaux l'acre sur les dix que compte son terrain, ce qui veut dire trois cents boisseaux de blé à moins de trente kilomètres d'ici.

— J'espère que tu ne songes pas à t'aventurer dans une histoire aussi hasardeuse, dit gentiment Maman.

— Ce n'est pas une chose impossible, fit remarquer Papa. Avec deux jours de beau temps et une chute de neige pour le traîneau, on devrait pouvoir y arriver très facil...

— Non, dit Maman.

Surpris, Papa la regarda. Ils la regardaient tous fixement. Jamais, ils n'avaient vu Maman dans cet état. Elle était calme mais implacable en même temps.

D'une voix douce, elle s'adressa à Papa.

— J'ai dit non. Tu ne courras pas un tel risque.

— Mais... Caroline ! dit Papa.

— Les risques que tu prends pour aller chercher le foin suffisent déjà amplement, poursuivit Maman. *Tu ne partiras pas à la recherche de ce blé.*

Papa dit avec douceur :

— Je n'irai pas tant que tu resteras dans ces dispositions, non, je n'irai pas, mais pourtant...

— Il n'y a pas de mais qui tienne, l'interrompit Maman, d'un ton sans réplique.

— Très bien, cela résout la question, convint Papa.

Laura et Carrie se regardèrent. Elles avaient le sentiment que le tonnerre ou la foudre avaient éclaté soudain avant de s'évanouir aussi vite. Maman versa le thé d'une main tremblante.

— Oh, Charles, je suis désolée, j'en ai versé à côté, dit Maman.

— Cela ne fait rien, dit Papa.

Il versa le thé répandu dans la soucoupe, dans sa tasse.

— Il y a longtemps que je n'ai pas dû verser mon thé dans la soucoupe pour le refroidir, fit-il remarquer.

— J'ai peur que le feu ne s'éteigne, dit Maman.

— Ce n'est pas le feu. Le temps se refroidit, expliqua Papa.

— Tu ne peux pas t'absenter, de toute façon, dit Maman. Il n'y aurait personne pour s'occuper des bêtes et aller chercher du foin.

— Tu as raison, Caroline, tu as toujours raison, la rassura Papa. Nous nous débrouillerons avec ce que nous avons.

Puis, il lança un regard dans le coin vers le sac de blé vide, mais il ne dit rien à ce sujet jusqu'à ce qu'il se fût occupé des bêtes et eût tressé un peu de foin. Il déposa une brassée de bûches près du fourneau et étendit ses mains au-dessus pour les réchauffer.

— Il n'y a plus de blé, Caroline ? fit Papa.

— Si, Charles, répondit Maman, il y a du pain pour le déjeuner.

— Il reste des pommes de terre ?

— On dirait que tout s'épuise en même temps, répondit Maman. Mais il reste encore six pommes de terre pour demain.

— Où est le seau à lait ? demanda Papa.

— Le seau à lait ? répéta Maman.

— Je vais sortir un moment dans la rue et j'ai besoin du seau à lait, dit Papa.

Laura lui apporta le seau à lait.

— Y a-t-il une vache laitière, en ville, Papa ? ne put-elle s'empêcher de lui demander.

— Non, Laura, répondit Papa.

Il traversa la pièce de devant et elles entendirent la porte claquer.

Almanzo et Royal dînaient. Almanzo avait fait de grandes piles de crêpes arrosées de sucre roux. Royal avait déjà mangé près de la moitié de sa pile. Almanzo avait presque terminé ses crêpes mais, au moment où Papa frappa à la porte, deux autres douzaines, nappées de sucre roux, s'élevaient en pile, encore intactes. Royal alla ouvrir.

— Entrez, monsieur Ingalls ! Asseyez-vous et partagez quelques crêpes avec nous, l'invita Royal.

— Merci bien. Puis-je vous persuader de me vendre un peu de blé ? demanda Papa en entrant.

— Je regrette, dit Royal. Nous n'en avons plus à vendre.

— Vous avez tout vendu ? insista Papa.

— Tout vendu, répondit Royal.

— Je suis prêt à payer cher pour un peu de blé, dit Papa.

— J'aimerais bien avoir rapporté un autre chargement, répliqua Royal. De toute façon, asseyez-vous et partagez notre repas. Manzo se vante de ses crêpes.

Papa ne répondit pas. Il marcha jusqu'au mur du fond et souleva l'une des selles de sa cheville en bois. Almanzo s'écria :

— Hé, qu'est-ce que vous faites ?

Papa tint solidement le bord du seau contre le mur. Il ôta la cheville de son trou. Un flot de blé se déversa dans le seau en crépitant.



— Je vous achète un peu de blé, les gars, répondit Papa à Almanzo.

— Dites donc, ce sont mes grains de semence et je ne les vends pas ! déclara Almanzo.

— Nous manquons de blé chez moi et je vous en achète un peu, répliqua Papa.

Le blé continuait à se déverser dans le seau, glissant le long de la pile qui s'élevait, en tintant contre le fer-blanc. Almanzo resta à le regarder mais au bout d'une minute Royal se rassit. Il fit basculer sa chaise pour l'adosser contre le mur derrière lui, mit ses mains dans ses poches et lança un sourire moqueur à Almanzo.



Quand le seau fut rempli, Papa enfonça la cheville dans son trou. Il tapa fermement dessus avec son poing puis donna de petits coups contre le mur tout autour.

— Vous avez beaucoup de blé, là-dedans, dit Papa. Maintenant, parlons de ce que je vous dois. À combien estimez-vous le contenu de ce seau ?

— Comment saviez-vous que le blé se trouvait là ? demanda Almanzo.

— L'intérieur de cette pièce ne correspond pas à l'extérieur, répondit Papa. Même en admettant qu'il y ait une épaisse cloison, cela vous laisse pas mal d'espace. N'importe qui peut s'en rendre compte en ouvrant les yeux.

— Ça, c'est fort, s'exclama Almanzo.

— J'ai remarqué cette cheville plantée dans le nœud du bois le jour de la chasse aux antilopes, quand vous n'aviez pas encore rangé vos selles, ajouta Papa. J'ai pensé que vous cachiez du grain, ici. C'est la seule chose possible qui puisse couler d'un nœud dans le bois.

— Quelqu'un d'autre est au courant, en ville ? demanda Almanzo.

— Non, pas que je sache, dit Papa.

— Voyez-vous, commença Royal, nous ne savions pas que vous manquiez de blé. C'est le blé d'Almanzo, pas le mien, mais je suis sûr qu'il ne voudrait pas le conserver si quelqu'un devait mourir de faim.

— Ce sont mes grains de semence, expliqua Almanzo. Du très bon blé, également. Qui sait si des grains de semence arriveront à temps pour le printemps. Bien sûr, je ne tiens pas à voir des gens mourir de faim, mais quelqu'un pourrait partir à la recherche de ce blé qui a été planté au sud de la ville.

— Au sud-est, j'ai entendu dire, précisa Papa. J'ai pensé y aller moi-même, mais...

— Vous ne pouvez pas y aller, l'interrompit Royal. Qui prendra soin de votre femme et de vos filles si une tempête de neige vous surprend et... s'il vous arrive quelque chose ?

— Cela ne règle pas la question de ce que je vous dois pour ce blé, leur rappela Papa. Almanzo écarta le problème d'un geste de la main.

— Qu'est-ce qu'un peu de blé entre voisins ? Nous vous le donnons de bon cœur, monsieur Ingalls. Prenez une chaise et goûtez à ces crêpes avant qu'elles ne refroidissent.

Mais Papa insista pour payer le blé. Après en avoir discuté un moment, Almanzo finit par compter à Papa vingt-cinq cents que celui-ci paya aussitôt. Puis, comme Almanzo et Royal l'y invitaient chaleureusement, Papa s'assit et sortit de la pile plusieurs crêpes, chaudes et sirupeuses. Avec sa fourchette, Royal saisit une tranche de jambon qui rissolait dans la poêle et la déposa dans l'assiette de Papa. Almanzo remplit sa tasse de café.

— Vous avez tout l'air de vivre dans le luxe, les gars, fit remarquer Papa.

Ce n'était pas de simples crêpes ordinaires au sarrasin. Almanzo suivait la recette de sa mère et faisait les crêpes légères et juteuses en les arrosant de sucre roux fondu. Le jambon avait été fumé au bois de noyer blanc dans la ferme des Wilder dans le Minnesota.

— Je n'ai jamais goûté quelque chose de plus savoureux, dit Papa.

Ils parlèrent du temps, de la chasse, de politique, des chemins de fer et de l'exploitation d'une ferme. Quand Papa les quitta, Royal et Almanzo l'invitèrent à leur rendre visite souvent. Ni l'un ni l'autre ne jouait aux dames, aussi ne passaient-ils pas beaucoup de temps dans les magasins. Il faisait meilleur chez eux.

— Maintenant que vous connaissez le chemin, monsieur Ingalls, revenez nous voir, dit chaleureusement Royal. Manzo et moi sommes fatigués l'un de l'autre. Ne manquez pas de passer, vous serez toujours le bienvenu !

— Cela me fera plaisir également, répondit Papa.

Il s'interrompit et prêta l'oreille. Almanzo sortit avec lui sur le pas de la porte dans le vent glacé. Les étoiles scintillaient dans le ciel, mais au nord-ouest, elles s'éteignaient rapidement, l'une après l'autre, comme si des ténèbres épaisses les balayaient.

— Le revoici ! dit Papa. Je pense que personne ne fera de visite pendant un bout de temps. En me dépêchant, j'arriverai juste à temps.

Le blizzard secouait la maison quand Papa arriva à la porte si bien que personne ne l'entendit rentrer. Mais les filles n'eurent pas le temps de s'inquiéter longtemps car presque au même instant il pénétra dans la cuisine où elles se tenaient assises dans le noir. La douce chaleur répandue par le fourneau n'empêchait pas Laura de trembler en entendant de nouveau le blizzard et à la pensée que Papa se trouvait dehors.



— Voilà un peu de blé, Caroline, dit Papa, en posant le seau à côté d'elle.

Maman se baissa et toucha les grains.

— Oh, Charles ! Oh, Charles ! dit-elle, en se balançant dans son fauteuil. J'aurais dû me douter que tu trouverais quelque chose. Mais, où as-tu déniché ce blé ? Je pensais qu'il n'y en avait plus en ville.

— Moi-même, je n'en étais pas certain, sinon je t'en aurais parlé. Seulement, je ne voulais pas faire naître des espoirs pour les décevoir ensuite, expliqua Papa. J'ai convenu de ne pas dire d'où il vient, mais ne t'inquiète pas, Caroline, il y en a encore.

— Viens, Carrie, je vais te mettre au lit et toi aussi, Grâce, dit Maman avec un nouvel entrain.

Quand Maman redescendit, elle alluma la lampe à bouton et remplit le moulin à café. Le son grinçant reprit, accompagnant Laura et Marie qui montaient à leur tour se coucher jusqu'à ce qu'il se perdît dans les hurlements du blizzard.





## CHAPITRE 24

### LA SURPRISE

Lentement, ils mangeaient les dernières pommes de terre avec leur peau. Le blizzard ébranlait et fouettait la maison, les vents mugissaient et hurlaient. Une lumière blafarde entrait par la fenêtre et la faible chaleur du fourneau luttait désespérément contre le froid.

— Vraiment, je n'ai pas faim, Papa, dit Laura. J'aimerais que tu termines la mienne.

— Mange-la, Laura, lui répondit Papa, gentiment mais avec fermeté.

Laura dut avaler les bouchées de la pomme de terre qui s'était refroidie sur l'assiette froide. Elle rompit un petit morceau de sa tranche de pain bis et laissa le reste. Seul, le thé chaud et sucré avait bon goût. Laura se sentait engourdie et à moitié endormie.

Papa remit son manteau et son chapeau pour aller tresser du foin dans l'appentis. Maman se secoua :

— Venez, les filles ! Lavez les assiettes, essuyez le fourneau et balayez pendant que je fais les lits, puis apprenez vos leçons. Quand vous aurez fini, il y aura une surprise pour le dîner.

Personne ne réagit, mais Laura essaya de répondre à Maman.

— Vraiment, Maman ? Quelle chance ! dit-elle.

Laura fit la vaisselle, balaya le plancher, mit son manteau rapiécé et alla dans l'appentis aider Papa à tresser le foin. Seul le blizzard, qui ne s'arrêterait jamais, semblait réel.

Cet après-midi-là, Laura commença à réciter :

« Le vieux Tubal Caïn, fort et vaillant, fort et vaillant,  
Réclama son fifre, sa coupe,  
Et ses trois musiciens... »

— Oh, Maman, je ne sais pas ce que j'ai ! Je n'arrive pas à penser ! soupira Laura, au bord des larmes.

— C'est cette tempête. Je crois que nous sommes toutes à moitié endormies, dit Maman.

Au bout d'un moment, elle poursuivit :

— Nous devons cesser de l'écouter.

Tout était très lent.

— Comment pouvons-nous nous empêcher de l'écouter ? demanda Marie, quelque temps après.

Maman referma lentement le livre. Finalement, elle se leva.

— J'ai une surprise, dit-elle.

Elle alla dans la pièce de devant et rapporta un morceau de morue salée et congelée qu'elle avait conservé là.

— Nous aurons de la sauce de morue sur notre pain, au déjeuner, leur dit-elle.



— Sapristi, Caroline, rien ne peut venir à bout des Écossais ! s'exclama Papa.

Maman mit la morue dans le four ouvert pour la décongeler puis elle prit le moulin à café des mains de Papa.

— Je finirai de moudre avec les filles. Je suis désolée, Charles, mais j'ai besoin d'un peu plus de foin et il faut que tu aies le temps de te réchauffer avant d'aller t'occuper des bêtes.

Laura accompagna Papa pour l'aider. Quand ils rapportèrent les brassées de bûches de foin, Carrie tournait d'un air las la poignée du moulin à café et Maman écaillait la morue.

— Rien que cette odeur me ragaillardit, dit Papa. Caroline, tu es étonnante.

— Je crois que cela donnera un peu de goût, pour changer, reconnut Maman. Mais nous devons surtout nous féliciter d'avoir du pain, Charles.

Elle le vit regarder le blé dans le seau à lait et lui dit :

— Il en reste suffisamment pour cette tempête si elle ne dure pas plus longtemps que les autres.

Laura prit le moulin à café des mains de Carrie. Cela lui faisait de la peine de voir Carrie si pâle, si maigre et si fatiguée de moudre. Mais même la tristesse restait étouffée et plus lointaine que le détestable et incessant martellement de la tempête. La poignée du moulin à café tournait et grinçait, tournait et grinçait, il ne fallait pas arrêter. En moulant le blé, Laura avait l'impression de faire partie des tourbillons de vent qui chassaient la neige par rafales sur toute la terre et dans les airs, fouettant et cinglant Papa sur son chemin vers l'étable, se précipitant en sifflant sur les maisons isolées et soulevant des flots de neige autour d'elles, envahissant le ciel et recouvrant pour toujours l'immense prairie.





## CHAPITRE 25

### LIBRE ET INDÉPENDANT

Tout au long de ces journées pendant lesquelles sévit la tempête, Almanzo réfléchit. Il ne plaisantait pas comme à son habitude et quand il allait s'occuper des chevaux, il les étrillait et les brossait machinalement. Il s'asseyait même parfois, l'air songeur, taillant un bâton et laissant à Royal le soin de faire les crêpes.

— Sais-tu à quoi je pense, Roy ? demanda-t-il.

— À quelque chose qui doit en valoir la peine, vu le temps que tu y passes, répliqua Royal.

— Je pense que dans cette ville il y a des gens qui meurent de faim, affirma Almanzo.

— Certains doivent avoir assez faim, c'est possible, admit Royal en tournant les crêpes.

— J'ai dit mourir de faim, répéta Almanzo. Prends les Ingalls, par exemple, il y a six bouches à nourrir dans cette famille. As-tu remarqué les yeux de M. Ingalls et sa maigreur ? Il a dit qu'il n'avait plus de blé. Eh bien, prends un boisseau, ou même un peu plus, combien de temps peut-il durer pour une famille de six personnes ? Fais le calcul.



— Il doit avoir d'autres provisions, dit Royal.

— Ils sont arrivés ici il y a deux ans, pendant l'été, et ils ne sont pas partis dans l'Ouest pour obtenir un travail dans les chemins de fer. Ingalls a pris une concession. Tu sais toi-même ce qu'on peut attendre d'une récolte sur une terre nouvellement défrichée. Et il n'y a pas d'emplois salariés dans les environs.



— Où veux-tu en venir ? demanda Royal. Vendre ton blé de semence ?

— Non, pour rien au monde ! Pas s'il y a un moyen quelconque de le sauver, déclara Almanzo.

— Bien, alors ? demanda Royal.

Almanzo ne fit pas attention à la question.

— Je suppose qu'Ingalls n'est pas le seul homme à se trouver dans le pétrin, poursuivit-il.



Lentement et méthodiquement, Almanzo fit le décompte des réserves de provisions disponibles en ville au moment où le train cessa de rouler, et il nomma les familles dont il avait raison de croire qu'elles se trouvaient déjà à court de provisions. Il estima le temps qu'il faudrait pour dégager la neige amoncelée dans les tranchées de la voie ferrée, après la fin des blizzards.

— Mettons que les blizzards s'arrêtent au mois de mars, conclut-il, voilà la preuve que ces gens mangeront la totalité de mon blé ou mourront de faim avant que les provisions n'arrivent ici, n'est-ce pas ?

— À vrai dire, je crois que tu as raison, reconnut Royal avec calme.

— D'un autre côté, suppose que ce temps dure jusqu'en avril. Ce vieil Indien a prédit sept mois de mauvais temps, n'oublie pas. Si les trains ne roulent pas avant le mois d'avril ou s'ils n'apportent pas de grains de semence avant, je dois absolument conserver mon blé ou perdre une récolte.

— Cela en a tout l'air, admit Royal.

— Et en plus, si les trains ne roulent pas avant le mois d'avril, les gens mourront de faim, de toute façon, même s'ils ont mangé tout mon blé.

— Eh bien, viens-en au fait, dit Royal.

— Voilà, quelqu'un doit aller à la recherche de ce blé qui a été planté au sud de la ville. Royal secoua lentement la tête.

— Personne n'ira, ce serait risquer sa vie.

Tout à coup, Almanzo retrouva sa gaieté. Il se rapprocha de la table et mit une pile de crêpes dans son assiette.

— Eh bien, pourquoi ne pas tenter le coup ? demanda-t-il gaiement, en versant de la mélasse sur la pile fumante. Il faut risquer sa chance.

— Parcourir ces prairies sur trente kilomètres pour chercher une aiguille dans une botte de foin et refaire la même distance pour rentrer. Soixante kilomètres aller et retour ! ... Tu sais bien que personne ne peut prévoir l'arrivée d'un blizzard. Il n'a pas fait beau plus d'un jour de suite depuis que ce temps a commencé, le plus souvent, juste une demi-

journée. C'est impossible, Manzo. Personne ne pourrait retrouver une boule de neige dans cet enfer.



— Quelqu'un doit essayer, répliqua Almanzo sans sourciller, je viens de te le prouver.

— Oui, mais sapristi ! s'exclama Royal.

— Si tu ne doutes pas d'être sur la voie juste, suis-la, dit Almanzo en citant leur père.

— Il vaut mieux réfléchir tant qu'il est encore temps, répondit Royal en reprenant un dicton de sa mère.

— Oui, mais tu es un commerçant, Royal, répliqua Almanzo. Un fermier prend des risques. Il le doit.

— Almanzo, dit Royal, d'un ton solennel. Si je te laisse accomplir ce projet insensé pour que tu ailles te perdre dans ces prairies, que raconterai-je à Père et à Mère ?

— Tu leur diras que tu n'as rien à dire là-dessus, Roy, répondit Almanzo. Je suis libre, blanc et j'ai vingt et un ans... ou cela revient au même. De toute façon, je vis dans un pays libre et je suis libre et indépendant. Je fais ce qu'il me plaît.

— N'agis pas trop précipitamment, Manzo, le pria Royal. Réfléchis bien.

— C'est tout réfléchi, dit Almanzo.

Royal se tut. Ils mangèrent en silence dans la chaleur constante du feu de charbon et sous la vive lumière, de la lampe coiffée d'un réflecteur étincelant en fer-blanc. Les murs tremblaient légèrement ainsi que les ombres projetées sur eux sous les secousses du vent qui sifflait le long des gouttières et hurlait aux angles de la maison, pareil au bruit incessant d'une cataracte. Almanzo prit une autre pile de crêpes.

Royal posa soudain son couteau et repoussa son assiette.

— Une chose est sûre, dit-il. Tu n'entreprendras pas un voyage aussi téméraire, tout seul. Si tu es prêt et résolu à le faire, je t'accompagne.

— Écoute ! s'exclama Almanzo. Nous ne pouvons pas y aller tous les deux !





## CHAPITRE 26

### L'ACCALMIE

Le lendemain matin, les vents s'étaient calmés. Clair et froid, le soleil brillait. Le grincement monotone du moulin à café se mêlant au souffle d'un vent régulier et le bruissement du foin dans l'appentis où Laura et Marie travaillaient, rompaient seuls le silence. Laura et Marie avaient très froid. Ni l'une ni l'autre ne pouvait tresser plus de deux ou trois bûches de foin à la suite, sans éprouver le besoin d'aller réchauffer ses mains au-dessus du fourneau.

Elles arrivaient à peine à entretenir le feu et élever la pile de bûches de foin ne leur laissait pas le temps d'aider Maman à faire la lessive. Aussi, Maman remit-elle la lessive à plus tard.

— Peut-être fera-t-il plus chaud, demain, dit-elle.

Et Maman les aida à tresser le foin.

Elle remplaçait Marie et Laura tour à tour afin qu'elles pussent relayer Carrie au moulin à café.

Papa ne rentra à la maison que tard dans l'après-midi. Le repas de l'après-midi, composé exclusivement de pain et de thé, l'attendait quand il arriva enfin.

— Brrr ! Quel froid ! dit-il.

Il n'avait pu rapporter qu'un seul chargement de foin, ce jour-là. Une épaisse couche de neige recouvrait les meules. Il avait dû dégager le foin de dessous d'énormes monceaux de neige. La neige fraîche avait recouvert les traces du traîneau et transformé le paysage du marais. Plusieurs fois, David s'était profondément enfoncé dans les herbes du marais cachées par la neige.

— Est-ce que ton nez a gelé, Papa ? lui demanda Grâce, anxieuse.

Bien sûr, par ce temps, les oreilles et le nez de Papa gelaient de sorte qu'il devait les frotter vigoureusement avec de la neige quand il rentrait pour faire circuler le sang. Papa faisait croire à Grâce que son nez s'allongeait chaque fois qu'il gelait et Grâce feignait de le croire. C'était une plaisanterie entre eux deux.

— Il gèle cinq ou six fois par jour, lui répondit Papa en touchant délicatement le bout de son nez rouge et gonflé. Si le printemps n'arrive pas bientôt, mon nez atteindra la taille d'une trompe d'éléphant et j'aurai des oreilles pareilles à celles d'un éléphant, également.

Cela fit rire Grâce.

Après avoir mangé leur pain quotidien, Papa prépara une provision suffisante de bûches de foin pour nourrir le feu jusqu'à l'heure du coucher. Il s'était occupé des bêtes au moment où il avait rentré David à l'étable. Il faisait encore jour.

— Je crois que je vais aller jusqu'au magasin de Bradley et regarder les joueurs de dames un moment, déclara Papa.

— Vas-y, Charles ! dit Maman. Pourquoi ne joues-tu pas, toi-même ?

— Eh bien, vois-tu, ces hommes sont célibataires et ils ont passé tout leur temps à jouer aux dames et aux cartes, cet hiver, répondit Papa. Ce sont de bons joueurs parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire. Ils sont trop forts pour moi. Aussi, je me contenterai de les regarder mais je crois vraiment que rien n'est plus agréable que d'assister à une bonne partie de dames.

Papa ne fut pas absent longtemps. Il faisait si froid dans le magasin, expliqua Papa, que personne ne jouait aux dames, ce jour-là, mais il apportait des nouvelles.

— Almanzo Wilder et Cap Garland vont partir à la recherche de ce blé au sud de la ville.

Le visage de Maman se contracta et ses yeux s'ouvrirent comme si elle apercevait quelque chose d'effrayant.

— À combien de kilomètres as-tu dit que le blé se trouvait ?

— Personne ne le sait vraiment, répondit Papa, ni où il se trouve exactement. C'est seulement un bruit qui court : quelque part dans la région, un pionnier aurait fait pousser du blé l'année dernière. Personne dans les environs n'a vendu de blé à quiconque en ville ; aussi a-t-il dû conserver son blé, si cet homme existe bien et s'il a réellement planté du blé. Foster dit que quelqu'un lui a rapporté que le pionnier passait l'hiver sur sa concession. Les garçons vont essayer de le trouver. Loftus leur a versé les fonds pour acheter tout ce qu'ils pourront rapporter.

Grâce se mit à crier contre les genoux de Papa, pour essayer de grimper sur lui et de mesurer son nez avec son doigt. Il la souleva, l'air absent. Même Grâce, petite comme elle l'était, comprit que ce n'était pas le moment de s'amuser. L'air inquiet, elle regarda Papa, puis Maman et se rassit tranquillement sur les genoux de Papa.

— Quand partent-ils ? demanda Maman.

— Dès demain matin. Ils ont construit un traîneau pour Cap Garland, aujourd'hui. Les deux Wilder devaient y aller ensemble mais ils ont décidé que l'un d'eux devait rester au cas où l'autre serait pris dans un blizzard.

Ils restèrent tous silencieux un moment.

— Ils peuvent réussir, dit Papa. Tant que le temps reste dégagé, ils pourront circuler. Il peut faire beau pendant deux ou trois jours, on ne peut pas savoir.

— Voilà le problème, dit Maman, on ne peut pas prévoir.

— S'ils réussissent, signala Papa, nous aurons assez de blé pour tenir jusqu'au printemps, dans le cas où ce blé existe bien et s'ils le trouvent.

Dans la nuit, Laura sentit la secousse et elle entendit les clameurs des vents du blizzard. Le répit n'avait duré qu'une courte journée. Le blizzard ne laisserait personne partir demain à la recherche du blé.



## CHAPITRE 27

### À LA RECHERCHE DU PAIN QUOTIDIEN

La troisième nuit de cette tempête, le silence réveilla Almanzo. Le blizzard s'était arrêté. Almanzo attrapa dans le froid sa veste, pendue à une chaise, sortit sa montre, frotta une allumette et vit qu'il était presque trois heures. Dans l'obscurité hivernale et dans le froid matinal, Almanzo gardait encore la nostalgie du temps où son père venait le sortir du lit. À présent, il devait abandonner de lui-même les couvertures chaudes pour affronter le froid, allumer la lampe, ranimer le feu et casser la glace dans le seau à eau. Il pouvait choisir entre se faire un petit déjeuner ou rester sur sa faim. Almanzo ne se réjouissait pas d'être libre et indépendant, en hiver, à trois heures du matin.

Mais, une fois sorti du lit et habillé, Almanzo préférait le petit matin à tout autre moment de la journée car c'était l'heure où l'air était le plus pur. Bas dans le ciel, l'étoile du matin scintillait à l'est. Il faisait vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, les vents soufflaient régulièrement, la journée promettait d'être belle.

Quand Almanzo descendit la Grand'rue sur le traîneau à foin, le soleil n'était pas encore levé mais l'étoile du matin s'était fondue dans un flot de lumière. La maison des Ingalls formait un bloc noir qui se découpait à l'est sur la prairie blanche infinie. Au-delà de la Deuxième rue, les deux étables avec leurs meules de foin semblaient petites et derrière elles un point lumineux brillait dans la cuisine de la petite maison de Garland. Cap Garland arriva sur son traîneau tiré par son cheval hongre de couleur marron.

Cap Garland fit un signe de la main à Almanzo et celui-ci leva son bras engourdi par le poids des manches de laine. Des cache-nez enveloppaient leur visage et ils n'avaient pas besoin de parler. Avant le dernier blizzard, trois jours plus tôt, ils avaient conçu leur plan. Almanzo ne s'arrêta pas et Cap Garland fit tourner son cheval hongre à sa suite dans la Grand'rue.

Au bout de la rue courte, Almanzo obliqua au sud-est pour traverser le Grand Marais dans sa partie la plus étroite. Le soleil se levait. Le ciel se colorait d'un bleu pâle et froid. Jusqu'à l'horizon, la terre ondulait sous son manteau de neige légèrement rosé où se mêlaient de délicates ombres bleues. La respiration du cheval produisait une buée

blanche autour de sa tête.

Seuls résonnaient le son étouffé des sabots de Prince sur la neige durcie et le bruit de crissement des patins du traîneau. Il n'y avait nulle trace en vue sur les ondulations de la neige : pas d'empreinte de lapin ni de serre d'oiseau. On ne voyait aucun signe d'une route quelconque ni même d'indice que quoi que ce soit de vivant eût jamais existé dans ces champs de neige gelée où chaque ondulation était méconnaissable et étrangère. Seul le vent avait creusé des sillons dans la prairie et chacun d'eux s'ombrait d'une légère ligne bleue. Un nuage d'écume blanche soulevée par le vent flottait au-dessus de chaque crête, dure et lisse.

Il y avait quelque chose de moqueur dans le scintillement de cette mer déserte sur laquelle les ombres oscillaient doucement et se mêlaient aux poudroiements de neige pour mieux gêner les yeux qui recherchaient des jalons perdus.

Almanzo se dirigeait et calculait la distance du mieux qu'il pouvait alors que tout était mouvant et incertain autour de lui.

« Eh bien, nous devons nous fier à notre intuition et nous en remettre à la grâce de Dieu ! » pensait-il.

Almanzo supposait qu'il avait atteint la partie du Grand Marais la plus étroite, ensevelie sous la neige, non loin de l'endroit où il avait l'habitude de traverser pour chercher du foin. S'il ne se trompait pas, la neige sous le traîneau serait très compacte et dans cinq minutes ou moins, il serait à nouveau en sécurité sur la terre ferme. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Cap avait ralenti son cheval et suivait à une distance prudente. Sans prévenir, Prince s'enfonça.

— Ho ! Ho ! Doucement ! cria Almanzo à travers son cache-nez, calmement et doucement.

Seule, la tête du cheval s'ébrouant à l'avant du traîneau s'élevait au-dessus de la neige qui dissimulait les hautes herbes du marais. Le traîneau continua à glisser vers l'avant ; il n'y a pas moyen de mettre des freins sur un traîneau, mais il s'arrêta juste à temps.

— Ho ! Prince. Tout doux, dit Almanzo en tenant fermement les rênes. Doucement ! Doucement !

Profondément enlisé dans la neige, Prince attendait calmement.

Almanzo sauta à bas du traîneau. Il décrocha le palonnier de la chaîne attachée aux patins du traîneau. Cap Garland fit un détour pour le contourner avant de stopper. Almanzo alla jusqu'à la tête de Prince et, pataugeant dans la neige molle et s'emmêlant dans les herbes mortes, il saisit les rênes sous le mors.

— Du calme, Prince, mon vieux, du calme, du calme, répétait-il, car ses propres trébuchements effrayaient Prince de nouveau.

Puis, Almanzo foula la neige jusqu'à ce qu'il pût persuader Prince que le sol était suffisamment dur pour s'avancer dessus. Tirant Prince par son mors, il le pressa vivement d'avancer. Dans un puissant effort, le cheval s'élança hors du trou et Almanzo le guida rapidement dans sa montée vers la neige ferme. Il conduisit le cheval jusqu'au traîneau de Cap Garland et tendit les rênes à Cap.

Le pétilllement dans les yeux de Cap indiquait qu'il souriait joyeusement sous son cache-nez.

— C'est donc comme ça que tu t'y prends ! dit-il.

— Oui, tout simplement, répliqua Almanzo.

— Belle journée pour se promener, fit remarquer Cap.

— Oui, voilà une matinée magnifique, approuva Almanzo.

Almanzo tira son traîneau vide le long du large trou que Prince et lui avaient creusé dans la neige. Il aimait bien Cap Garland. Cap était plein d'entrain et gai mais il pouvait faire preuve d'une grande détermination dans des projets insensés. Quand Cap Garland avait lieu de se mettre en colère, ses yeux se rétrécissaient et brillaient d'un tel éclat qu'aucun homme ne se risquait à soutenir son regard. Almanzo avait vu Cap faire reculer le plus brutal des cheminots.

Sortant un rouleau de corde de son traîneau, Almanzo attacha une extrémité à la chaîne du traîneau et l'autre au palonnier puis, avec l'aide de Prince, il tira le traîneau autour du trou. Ensuite, Almanzo attela le cheval au traîneau et, ayant enroulé de nouveau la corde, il saisit les rênes.

Cap Garland reprit place derrière lui. En fait, ce dernier n'avait qu'un mois de moins qu'Almanzo. Mais du fait qu'Almanzo possédait une concession, Cap pensait qu'il avait plus de vingt et un ans. En partie pour cette raison, Cap traitait Almanzo avec respect et Almanzo n'y voyait pas d'objection.

Ouvrant la route, Almanzo prit la direction du soleil jusqu'à ce qu'il fût certain d'avoir traversé le Grand Marais. Après quoi, il obliqua vers le sud, en direction des lacs jumeaux, Henry et Thompson.

Les champs enneigés se coloraient à l'infini d'une teinte bleu pâle réfléchi par le ciel. Partout, de minuscules reflets miroitaient çà et là. L'éclat de la lumière aveuglait Almanzo dont les yeux, à moitié fermés apparaissaient à travers la fente étroite entre son chapeau et son cache-nez. Chaque fois qu'il respirait, la laine gelée se soulevait puis se collait sur son nez et sur sa bouche.

Ses mains étant devenues trop engourdis par le froid pour sentir les rênes, Almanzo faisait passer celles-ci de l'une à l'autre et il se donnait de grandes tapes sur la poitrine avec son bras libre pour faire circuler le sang.

Quand, sous l'effet du froid, ses pieds s'engourdisaient, Almanzo descendait du traîneau pour courir à ses côtés. Son cœur battait plus vite alors, faisant descendre la chaleur de son sang jusqu'à ses pieds. Une fois qu'il sentait des picotements le démanger et le brûler, il ressautait sur le traîneau.

— Rien ne vaut un peu d'exercice pour se réchauffer ! cria-t-il à l'adresse de Cap.

— Je vais faire un petit tour près du fourneau également, plaisanta Cap en sautant à bas de son traîneau pour courir à côté.

Ainsi, ils poursuivaient leur route, tour à tour sur le traîneau ou courant à côté, se donnant de grandes tapes sur la poitrine pendant que les chevaux trottaient allègrement.

— Eh, combien de temps allons-nous garder ce train-là ? cria Cap une fois pour plaisanter.

— Jusqu'à ce que nous trouvions le blé ou qu'il gèle en enfer, répondit Almanzo.

— On y patine déjà, ironisa Cap.

Ils poursuivirent leur route. Le soleil levant déversait une lumière qui semblait plus



froide que le vent. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel mais le temps se refroidissait régulièrement.

Prince s'enfonça une nouvelle fois dans quelque petit marécage inconnu d'eux. Cap, arrivé à la hauteur d'Almanzo, s'arrêta. Prince dételé, Almanzo le conduisit sur la neige ferme, puis il hala le traîneau autour du trou et attela de nouveau le cheval.

— Est-ce que tu aperçois le Peuplier Solitaire quelque part à l'avant ? demanda Almanzo à Cap.

— Non, mais je ne peux pas me fier à mes yeux, répondit Cap.

La lumière éclatante du soleil leur faisait voir des taches noires partout.

Ils remontèrent leur cache-nez, déplaçant les endroits glacés pour éviter de blesser la peau irritée de leur visage. Jusqu'à l'horizon lointain, tout autour d'eux, il n'y avait rien d'autre que la neige scintillante et le vent cruel.

— On a eu de la chance jusqu'ici, dit Almanzo. Prince ne s'est enfoncé que deux fois.

Almanzo remonta sur le traîneau et se remit en route quand il entendit crier. Le cheval de Cap venait de s'enfoncer à son tour.

Cap dégagea son cheval, tira le traîneau autour du trou et l'attela de nouveau.

— Rien de tel qu'un peu d'exercice pour réchauffer son homme ! rappela-t-il à Almanzo.

Du haut de la petite élévation suivante, ils aperçurent le Peuplier Solitaire, nu et décharné. La neige recouvrait les lacs jumeaux et les buissons bas qui poussaient entre eux. Seul, le sommet dénudé de l'arbre solitaire émergeait de la blancheur infinie.

Dès qu'il le vit, Almanzo tourna rapidement vers l'ouest afin de rester à l'écart des marais entourant les lacs et ne pas risquer de s'enfoncer.

Le Peuplier Solitaire était leur dernier repère. Bientôt, il disparut derrière les vagues de neige vierge. Il n'y avait pas de route ni de piste d'aucune sorte, nulle part. Personne ne savait où habitait le pionnier qui avait fait pousser du blé. Personne ne pouvait même assurer qu'il se trouvait encore dans la région. Peut-être passait-il l'hiver ailleurs à moins qu'il n'eût jamais existé. Ce n'était qu'une rumeur qui circulait de bouche à oreille à propos d'un homme vivant quelque part dans la région et qui aurait fait pousser du blé.

Toutes les ondulations de cette mer glacée se ressemblaient les unes les autres. Sous les nuages de neige s'élevant au-dessus de chaque sommet, les buttes basses de la prairie semblaient se répéter à l'infini avec la même régularité. Le soleil montait lentement et le froid s'intensifiait.

Seuls résonnaient les sabots des chevaux, le crissement des patins du traîneau, qui ne laissaient aucune trace sur la neige dure comme la glace, et le son véhément du vent sifflant contre les traîneaux.

De temps en temps, Almanzo se retournait et Cap secouait la tête. Ni l'un ni l'autre ne voyait le moindre ruban de fumée s'élever dans le ciel froid. Le petit soleil glacé paraissait suspendu et immobile, pourtant il montait toujours. Les ombres se rétrécirent, les vagues de neige et les ondulations de la prairie perdirent leur relief. Le désert blanc, balayé par les vents, se nivela, triste et vide.

— Jusqu'où allons-nous ? cria Cap.

— Jusqu'à l'endroit où nous trouverons le blé ! répondit Almanzo.



Cependant, lui aussi se demandait s'il y avait bien du blé dans cette solitude infinie. Le soleil était au zénith, à présent. Une demi-journée s'était écoulée. Le ciel ne menaçait pas encore au nord-ouest mais il serait inhabituel que le temps restât dégagé plus d'une journée entre deux blizzards.

Almanzo savait qu'ils devraient refaire le même trajet en sens inverse pour rentrer en ville. Engourdi par le froid, il descendit lourdement du traîneau et courut à côté. Il ne voulait pas rentrer en ville avec un traîneau vide alors que les gens avaient faim.

— Quelle distance avons-nous parcourue, à ton avis ? demanda Cap.

— Trente kilomètres environ, estima Almanzo. Tu penses que nous ferions mieux de rentrer ?

— Je ne m'avouerai pas vaincu le premier, dit Cap joyeusement.

Ils regardèrent autour d'eux. Ils se trouvaient sur une hauteur. Sans ce poudroïement de neige balayant la prairie, ils auraient peut-être pu voir à trente kilomètres à la ronde. Mais les ondulations de la prairie, qui semblaient à niveau sous le soleil, haut dans le ciel, cachaient la ville au nord-ouest d'où aucune menace ne semblait encore provenir.

Battant la semelle et se donnant de grandes tapes sur la poitrine avec leurs bras, Almanzo et Cap scrutaient la terre blanche le plus loin possible de l'ouest à l'est.

Il n'y avait de ruban de fumée nulle part.

— Quelle direction prendre ? demanda Cap.

— L'une vaut l'autre, dit Almanzo.

Ils s'emmitouflèrent dans leur cache-nez que leur haleine avait gelé par plaques. Ils eurent du mal à trouver un endroit de laine souple pour soulager leur peau irritée par le contact de la glace.

— Comment vont tes pieds ? demanda Almanzo à Cap.

— Ils ne me le disent pas, répliqua Cap. Ça va, je crois. Je vais continuer à courir.

— Moi aussi, dit Almanzo. Si nos pieds ne se réchauffent pas rapidement, nous ferions mieux de nous arrêter et de les frotter avec de la neige. Suivons cette élévation vers l'ouest un moment. Si nous ne trouvons rien par là, nous pourrions revenir en décrivant un cercle plus au sud.

— D'accord, approuva Cap.

Leurs braves chevaux se remirent spontanément au trot et Almanzo et Cap coururent à côté des traîneaux.

Le relief s'abaissa plus vite qu'ils ne s'y étaient attendus vers une cuvette que l'élévation leur avait cachée. Cela ressemblait à un marais. Almanzo mit Prince au pas et remonta sur le traîneau pour regarder autour de lui. La cuvette s'élargissait vers l'ouest ; à moins de la traverser il n'y avait pas d'autre issue que de revenir sur leurs pas pour la contourner. À ce moment, Almanzo aperçut devant lui, de l'autre côté du marais, une tache d'un gris brun mêlée au poudroïement de neige s'élevant au-dessus d'une butte. Il arrêta Prince et cria :

— Hé, Cap ! On dirait de la fumée là-bas !

Cap regarda.

— On dirait que cela sort d'une congère ! dit Cap.

Almanzo descendit la pente. Au bout de quelques minutes, il se retourna en criant :

— C'est bien de la fumée ! Il doit y avoir une habitation, là-bas.

Ils devaient traverser le marais pour l'atteindre. Dans leur hâte, Cap s'approcha à la hauteur d'Almanzo et conduisit à ses côtés. Le cheval marron tomba dans un trou plus profond que tous ceux d'où ils avaient dégagé leur monture auparavant ; et alentour la croûte de neige céda sous leurs pas, comme pour les happer. Avant qu'ils aient amené le cheval de Cap sur un sol solide et qu'ils se soient remis prudemment en route, les ombres avaient commencé à se profiler vers l'est.

En effet, un mince ruban de fumée s'élevait d'un long talus de neige quoiqu'il n'y eût pas de trace sur la neige. Pourtant, quand ils eurent fait le tour de la congère, pour se retrouver du côté sud, ils remarquèrent que la neige avait été dégagée devant une porte ouvrant dans le talus de neige. Ils tirèrent leurs traîneaux et appelèrent.

La porte s'ouvrit et un homme, l'air surpris, apparut. Il avait les cheveux longs et une barbe hirsute couvrait son visage.

— Salut ! Salut ! dit-il. Entrez ! Entrez donc ! D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Entrez !

Il était si excité qu'il ne prenait pas la peine d'attendre les réponses.

— Nous devons d'abord nous occuper de nos chevaux, dit Almanzo.

L'homme attrapa un manteau et sortit en disant :

— Venez, suivez-moi. D'où venez-vous, les gars ?

— De la ville, répondit Cap.

L'homme les conduisit à une porte ouvrant dans un autre talus de neige. Ils lui dirent leur nom pendant qu'ils dételèrent et lui se présenta sous le nom d'Anderson. Ils conduisirent les chevaux à l'intérieur d'une chaude étable en mottes de terre, nichée sous la neige.

Une porte grossière s'encastrait dans le fond de l'étable, cloisonné avec des perches. Des grains de blé avaient roulé sur le sol à travers une fissure. Almanzo et Cap se regardèrent et échangèrent un sourire complice.

Ils donnèrent à boire à Prince et au cheval de Cap en puisant de l'eau dans le puits près de la porte. Ils leur donnèrent de l'avoine et les laissèrent attachés à une pleine mangeoire de foin à côté des deux chevaux noirs d'Anderson. Puis, Anderson les conduisit dans sa maison enfouie sous la neige.

L'unique pièce avait un plafond bas soutenu par des perches recouvertes de foin et ployant sous le poids de la neige. Les murs étaient en mottes de terre. Anderson laissa la porte entrebâillée pour laisser entrer un peu de lumière.

— Je n'ai pas dégagé la neige devant ma fenêtre depuis la dernière tempête, dit-il. La neige s'est accumulée sur cette butte au nord-ouest et a recouvert ma maison. Cela garantit si bien du froid que je n'ai pas besoin de chauffer beaucoup. Les maisons en terre sont les plus chaudes, de toute façon.

Il faisait bon dans la pièce que la bouilloire, sifflant sur le fourneau, emplissait de

vapeur. Le déjeuner d'Anderson attendait sur une table grossière construite contre le mur. Il les pria de s'approcher et de partager son repas. Il n'avait pas vu âme qui vive depuis octobre dernier, quand il était allé en ville s'approvisionner pour l'hiver.

Almanzo et Cap s'assirent avec lui et mangèrent de bon cœur les haricots bouillis, les biscuits sûrs et la compote de pomme séchée. La nourriture chaude et le café les réchauffèrent et les brûlures si vives qu'ils ressentaient dans leurs pieds les assurèrent qu'ils n'étaient pas gelés et que le sang circulait bien. Almanzo expliqua à M. Anderson qu'ils voulaient acheter du blé.

— Je n'en vends pas, dit M. Anderson, tout net. Je garde toute ma récolte comme grains de semence. Pourquoi voulez-vous acheter du blé à cette époque de l'année ? voulut-il savoir.

Ils durent lui raconter que les trains ne circulaient plus et que les gens en ville manquaient de provisions.

— Il y a des femmes et des enfants qui n'ont pas mangé un repas complet depuis bien avant Noël, argumenta Almanzo. Il faut qu'ils trouvent quelque chose à manger ou ils mourront de faim avant le printemps.

— Cela ne me regarde pas, dit M. Anderson. Personne n'a à se sentir responsable de gens qui n'ont pas été suffisamment prévoyants.

— On ne vous le demande pas, répliqua Almanzo, et personne ne vous réclame de leur donner quoi que ce soit. Nous vous paierons au prix fort, quatre-vingt-deux cents le boisseau en vous épargnant de plus la peine de l'apporter vous-même en ville.

— Je n'ai pas de blé à vendre, répondit M. Anderson.

Almanzo savait qu'il parlait sérieusement.

Cap intervint alors. Un large sourire éclairait son visage rougi et écorché par le vent glacé.

— Nous sommes francs avec vous, M. Anderson. Nous mettons cartes sur table. Les gens en ville doivent manger un peu de votre blé ou mourir de faim. D'accord, ils paieront ce qu'il faut. Combien voulez-vous ?

— Je n'essaie pas de tirer avantage de la situation, les gars, dit M. Anderson. Je ne veux pas vendre mon blé. C'est mon blé de semence pour le printemps prochain. J'aurais pu le vendre à l'automne si j'avais voulu.

Almanzo décida vivement :

— Nous vous en offrons un dollar, le boisseau. Dix-huit cents de plus le boisseau que sur le marché. Et n'oubliez pas que nous faisons le transport par-dessus le marché.

— Je ne vends pas mon blé, répéta M. Anderson. Je dois le garder pour faire une récolte l'été prochain.

Almanzo dit d'un air pensif :

— Un homme peut toujours acheter du blé de semence. La plupart des gens par ici vont le faire. Vous laissez passer une belle occasion : un profit de dix-huit cents le boisseau, M. Anderson.

— Comment puis-je savoir si le blé de semence arrivera à temps pour l'époque des semailles ? demanda M. Anderson.

— Eh bien, dans ces conditions, pouvez-vous assurer que vous aurez une récolte ? lui

demanda Cap avec sagesse. Mettons que vous refusiez cet argent et plantiez votre blé. Que faites-vous de la grêle ou des sauterelles qui peuvent détruire votre récolte ?

— C'est assez juste, admit M. Anderson.

— Cet argent dans votre poche est la seule chose dont vous puissiez être sûr, insista Almanzo.

M. Anderson secoua lentement la tête.

— Non, je ne vends pas. Je me suis éreinté à retourner la terre l'été dernier. Je veux garder le blé pour le semer.

Almanzo et Cap échangèrent un regard. Almanzo sortit sa sacoche.

— Nous vous donnons un dollar vingt-cinq cents le boisseau en espèces.

Il étendit la liasse de billets sur la table.

M. Anderson hésita. Puis, il détourna son regard de l'argent.

— Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, dit Cap.

M. Anderson fixa de nouveau les billets, malgré lui.

Il se pencha et réfléchit en se grattant la tête.

— Bon, dit-il enfin. Je pourrai toujours semer de l'avoine.

Ni Almanzo ni Cap ne dirent mot. Ils savaient que la décision de M. Anderson était mal assurée et que s'il revenait dessus maintenant il n'en changerait plus.

Il se décida enfin :

— À ce prix, je peux vous laisser soixante boisseaux environ.

Almanzo et Cap se levèrent de table rapidement.

— Venez ! Allons le charger ! dit Cap. Nous avons une longue route jusqu'à chez nous.

M. Anderson les pressa de passer la nuit chez lui mais Almanzo approuva Cap.

— Merci bien, dit-il, impatientement, mais ces derniers temps, il n'y a pas eu plus d'un jour de beau entre deux blizzards et il est plus de midi. Nous avons déjà pris un peu de retard.

— Le blé n'est pas emballé, fit remarquer M. Anderson.

— Nous avons apporté des sacs, dit Almanzo.

Ils se rendirent en hâte à l'étable. M. Anderson les aida à pelleter le blé de la huche dans les sacs qu'ils chargèrent sur les traîneaux. Pendant qu'ils attelaient les chevaux, ils demandèrent à M. Anderson de leur indiquer le meilleur chemin pour traverser le marais mais, ne l'ayant pas lui-même traversé cet hiver et du fait de l'absence de jalons, il ne pouvait leur expliquer avec exactitude le chemin qu'il empruntait l'été dernier.

— Vous feriez mieux de passer la nuit ici, leur dit-il à nouveau.

Mais Almanzo et Cap lui dirent au revoir et se mirent en route.

Ils quittèrent l'abri des grands talus de neige pour affronter le vent froid et transperçant. À peine avaient-ils commencé la traversée de la cuvette que Prince tomba dans un trou. S'écartant pour contourner l'endroit dangereux, le cheval de Cap sentit le sol s'effondrer sous lui si soudainement qu'il poussa un hennissement de détresse en s'enfonçant.

Le cri du cheval les terrifia. Pendant un moment, Almanzo dut faire tout son possible pour calmer Prince. Puis, il vit Cap, profondément enfoncé dans la neige, retenant fermement par son mors le cheval affolé. Se cabrant et ruant, le cheval manqua de jeter le

traîneau de Cap dans le trou. Il bascula sur le bord et une partie du chargement de blé se déversa.

— Ça va ? demanda Almanzo, quand le cheval parut calmé.

— Ouais, répondit Cap.

Alors, pendant quelque temps, ils se démenèrent chacun de leur côté, détellant leur cheval empêtré dans la neige et les herbes rêches, et foulant la neige aux pieds afin de ménager un passage solide pour les chevaux. Ils se retrouvèrent recouverts de neige, glacés jusqu'aux os.



Les deux chevaux furent attachés au traîneau d'Almanzo pendant que les deux garçons déchargeaient le traîneau de Cap, le sortaient de son trou et rempilaient dedans les sacs de cinquante kilos, tout couverts de neige. Almanzo et Cap attelèrent une nouvelle fois leurs chevaux. Leurs doigts engourdis avaient du mal à tenir les rênes, raides et glacées. Une fois de plus, Almanzo prit la tête, prudemment, pour la traversée du marais trompeur.

Prince s'enfonça à nouveau mais heureusement pas l'autre cheval. Avec l'aide de Cap, il ne fallut pas beaucoup de temps pour dégager Prince une nouvelle fois. Et sans autre mésaventure, ils sortirent du marais.

Almanzo s'arrêta et appela Cap.

— À ton avis, il vaut mieux essayer de retrouver nos traces de l'aller pour rentrer ?

— Non, répondit Cap. Il vaut mieux aller droit sur la ville. Nous n'avons pas beaucoup de temps à perdre.

Les sabots des chevaux et les patins des traîneaux n'avaient pas laissé de trace sur la couche de neige durcie. Les trous qu'ils avaient creusés ici et là dans les marais en s'enfonçant, étaient leurs seuls repères mais ils se trouvaient plus à l'est de la route qu'ils devaient prendre.

Almanzo prit la tête vers le nord-ouest à travers l'immense prairie blanche sous sa couverture de neige. Son ombre était son seul guide. Une élévation de la prairie ressemblait à une autre, un marais ne différait d'un autre que par son étendue. Traverser la plaine basse signifiait prendre le risque de s'enliser et de perdre du temps. Rester sur les hauteurs signifiait parcourir plus de kilomètres. Les chevaux fatiguaient. Ils avaient peur de tomber dans des trous cachés sous la neige et cette peur ajoutait à leur fatigue.

À diverses reprises, ils crevèrent la mince croûte de neige. Almanzo et Cap durent dételer les chevaux, les dégager et les atteler à nouveau.

Courageusement, les chevaux continuaient leur marche pénible dans le froid transperçant du vent. Trop fatigués désormais pour trotter, avec leur lourde charge, ils n'allaient pas assez vite pour permettre à Almanzo et à Cap de courir à côté des traîneaux. Ils ne pouvaient que marteler vigoureusement le sol de toutes leurs forces pour empêcher leurs pieds de geler en se donnant en même temps de grandes tapes dans le dos et contre la poitrine.

Malgré tout, ils avaient de plus en plus froid. Les pieds d'Almanzo restaient insensibles aux chocs qu'il leur donnait. La main avec laquelle il tenait les rênes était si ankylosée que ses doigts restaient tout raides. Almanzo mit les rênes autour de ses épaules et avec ses deux mains libres il se frappait la poitrine à chaque pas pour que le sang continuât à circuler.

— Holà, Wilder ! cria Cap. Est-ce que nous ne nous dirigeons pas trop au nord ?

— Comment le savoir ? répondit Almanzo.

Ils poursuivirent leur route harassante. Prince s'enlisa une nouvelle fois et garda la tête penchée tandis qu'Almanzo le détela, piétinait la neige, le dégageait et l'attelait à nouveau. Ils atteignirent une hauteur qu'ils contournèrent pour éviter un marais puis descendirent et en traversèrent un autre. Prince s'enfonça.

— Veux-tu que je prenne la tête, un moment ? proposa Cap quand Almanzo eut attelé à nouveau. Cela évitera que Prince et toi supportiez le plus dur.

— D'accord, dit Almanzo. Nous changerons.

Après cela, quand un cheval s'enfonçait, le deuxième prenait la tête jusqu'à ce qu'il tombât à son tour. Le soleil était bas et l'horizon se couvrait légèrement au nord-ouest. „

— Nous devrions voir le Peuplier Solitaire, de là-haut, dit Almanzo à Cap.

Au bout d'un moment, Cap lui répondit :

— Oui, je crois que nous le verrons.

Mais, une fois arrivés sur la hauteur qu'Almanzo avait désignée, ils ne virent rien d'autre que le déploiement infini des vagues de neige alentour et, au nord-ouest, l'épaisse brume, basse sur l'horizon. Almanzo et Cap la regardèrent, puis ils encouragèrent leurs chevaux et continuèrent leur route, plus rapprochés l'un de l'autre, cette fois.



Le soleil rougissait dans le ciel froid quand ils virent enfin le sommet décharné du Peuplier Solitaire, loin au nord-est. Et, au nord-ouest, le nuage du blizzard se découpait nettement, bas sur l'horizon.

— On dirait qu'il reste suspendu. Je le surveille depuis que nous nous sommes remis en route.

— Moi aussi, dit Cap. Mais nous ferions mieux d'oublier que nous pourrions geler et *foncer*. Montons un peu à cheval.

— Tu as raison, reconnut Almanzo. Je serais heureux de me reposer un peu.

Ils n'ajoutèrent rien de plus sinon pour encourager leurs chevaux fatigués à avancer plus vite. Cap coupait droit à travers les ondulations de la prairie, dans la morsure du vent. Tête courbée, ils continuèrent d'avancer jusqu'au moment où le cheval marron s'enlisa.

Almanzo se trouvait si près derrière qu'il ne put éviter le trou à temps. Il obliqua rapidement mais Prince tomba à côté du cheval de Cap. Entre eux, toute la couche de neige céda et le traîneau d'Almanzo chavira avec son chargement, dans la neige molle et les herbes.

L'obscurité s'installait lentement pendant que Cap aidait Almanzo à remettre les lourds sacs de blé dans le traîneau. La neige projetait une faible luminosité. Le vent était tombé, pas un souffle d'air ne parcourait la pénombre silencieuse. Les étoiles brillaient dans le ciel au sud comme à l'est, mais au nord et à l'ouest l'horizon était noir et la tache sombre s'étendait, masquant les étoiles une à une.

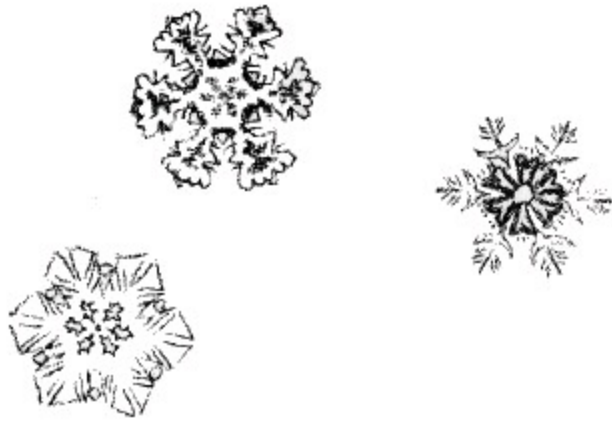
— Il va nous tomber dessus, probablement, dit Cap.

— Nous touchons au but, maintenant, répondit Almanzo.

Il parla à Prince et prit la tête. Cap suivit, formant avec son traîneau une ombre épaisse se découpant sur la blancheur opaque de la neige.

Devant eux, dans le ciel, les étoiles s'éteignaient les unes après les autres sous le souffle du nuage noir qui montait dans le ciel.

Doucement, Almanzo et Cap encourageaient leurs chevaux épuisés, pour les presser. Il fallait encore traverser le Grand Marais. Ils ne distinguaient plus ni les ondulations ni les creux, à présent. Seuls restaient visibles le pâle reflet de la neige et le faible scintillement des étoiles.



## CHAPITRE 28

### QUATRE JOURS DE BLIZZARD

Pendant la journée, tout en tournant le moulin à café ou en tressant du foin, Laura se souvint que Cap Garland et le plus jeune des frères Wilder s'étaient mis en route dans les champs de neige vierge pour trouver le blé et le rapporter en ville.

Cet après-midi-là, Marie et Laura sortirent dans la cour afin de prendre un peu l'air. Laura regarda avec inquiétude dans la direction du nord-ouest, mourant de peur d'apercevoir la basse bordure sombre qui annonçait sans doute possible l'arrivée d'un blizzard. Il n'y avait pas de nuage, pourtant elle se méfia de l'éclat trop vif du soleil. La prairie couverte de neige étincelait à perte de vue et semblait menaçante. Laura frissonna.

— Rentrons, Laura, dit Marie. Le soleil est trop froid. Aperçois-tu le nuage ?

— Il n'y en a pas, lui assura Laura. Mais je n'aime pas ce temps. Je ne sais pas pourquoi, l'air semble en colère.

— L'air n'est que l'air, riposta Marie. Tu veux dire qu'il fait très froid.

— Je ne veux pas dire qu'il fait très froid. Je veux dire que l'air est en colère, la rembarra Laura.

Elles rentrèrent dans la cuisine en passant par l'appentis.

Maman leva les yeux de la chaussette de Papa qu'elle était en train de repriser.

— Vous n'êtes pas restées dehors, longtemps, les filles, dit-elle. Vous devriez respirer le plus d'air frais possible avant la venue de la prochaine tempête.

Papa entra. Maman abandonna son ouvrage et sortit du four la miche de pain bis au levain pendant que Laura versait dans un bol la sauce de morue déliée.

— Encore de la sauce, bien ! se réjouit Papa, en se mettant à table.

Le froid et l'épuisant travail de la recherche du foin l'avaient affamé. Ses yeux brillèrent à la vue de la nourriture. Personne, assura-t-il, ne pouvait surpasser Maman pour faire du bon pain et rien n'égalait la sauce de morue sur du pain. Il se faisait presque un festin d'un peu de poisson salé et d'un bout de pain grossier.

— Les garçons ont une belle journée pour leur expédition, dit-il. J'ai vu l'endroit où

l'un des chevaux s'est enlisé dans le Grand Marais, mais ils l'ont dégagé sans problème.

— Crois-tu qu'ils pourront revenir sains et saufs, Papa ? demanda timidement Carrie.

Papa lui répondit :

— Il n'y a pas de raison si ce beau temps se maintient.

Il sortit pour aller s'occuper des bêtes. Le soleil s'était couché et la lumière faiblissait quand il rentra. Comme il pénétrait dans la maison par la porte de devant, elles surent qu'il avait traversé la rue pour aller aux nouvelles. L'expression de son visage leur parut de mauvais augure.

— Cela va recommencer, annonça-t-il, en accrochant son manteau et son chapeau au clou derrière la porte. Un nuage arrive à toute allure.

— Ils ne sont pas rentrés ? demanda Maman.

— Non, répondit Papa.

Maman se balançait doucement et ils restèrent tous assis, silencieux, tandis que les ténèbres s'épaississaient. Grâce dormait dans les bras de Marie. Les autres rapprochèrent leur chaise du fourneau en gardant le silence, dans l'attente du hurlement et du rugissement des vents, et de la secousse qui allait ébranler la maison.

Papa se leva en prenant une profonde respiration.

— Oui, le revoici ! s'exclama-t-il.

Puis soudain, il tendit son poing fermé en direction du nord-ouest.



— Hurle ! Hurle ! Que le diable t'emporte ! cria-t-il. Nous sommes tous réunis ici en lieu sûr ! Tu ne peux pas nous attraper ! Tu as essayé tout l'hiver mais nous te narguons toujours ! Le printemps nous trouvera tous sains et saufs !

— Charles, Charles ! dit Maman avec douceur. Ce n'est qu'un blizzard. Nous en avons l'habitude.

Papa retomba sur sa chaise. Au bout d'une minute, il déclara :

— C'était insensé, Caroline, mais pendant un instant j'ai cru que ce vent était quelque chose de vivant qui s'acharnait contre nous.

— On en a parfois l'impression, acquiesça Maman, toujours d'une voix douce.

— Si au moins je pouvais jouer du violon, cela ne me toucherait pas tant, marmonna

Papa en baissant les yeux sur ses mains crevassées et raides qu'éclairait la lueur du feu à travers les fentes du fourneau.

Papa avait toujours joué du violon pour elles dans les moments difficiles qu'ils avaient traversés. Maintenant, personne ne pouvait faire de la musique pour lui. Laura essaya de se consoler en se rappelant que Papa avait dit qu'ils étaient tous réunis en lieu sûr, mais elle voulait absolument faire quelque chose pour lui. Alors soudain elle se souvint. « Nous sommes tous ici ! » était le refrain du « Chant des Hommes Libres ».

— Nous pouvons chanter, s'écria Laura.

Et elle se mit à fredonner l'air de cette chanson.

Papa leva les yeux vers elle.

— C'est cela, Laura, mais légèrement trop haut. Essaie en si bémol, dit-il.

Laura recommença et Papa l'accompagna, imité par Maman, Marie et Carrie. Ils chantèrent ensemble :

*« Quand Paul et Silas se trouvaient sous les verrous,  
Ne t'en fais pas ! Ne t'en fais pas !  
L'un chantait et l'autre priait.  
Ne t'en fais pas ! Ne t'en fais pas !*

*Nous sommes tous réunis, tous réunis,  
Ne t'en fais pas ! Ne t'en fais pas !  
Nous sommes tous réunis, tous réunis,  
Ne t'en fais pas ! Ne t'en fais pas !*

*Si la religion se monnayait,  
Ne t'en fais pas ! Ne t'en fais pas !  
Le riche vivrait, le pauvre mourrait.  
Ne t'en fais pas ! Ne t'en fais pas ! »*

Laura se tenait debout à présent, Carrie également. Grâce se réveilla et chanta de tout son cœur avec eux :



*« Nous sommes tous réunis, tous réunis,  
Ne t'en fais pas ! Ne t'en fais pas !  
Nous sommes tous réunis, tous réunis,  
Ne t'en fais pas ! Ne t'en fais pas ! »*

— C'était magnifique, assura Papa.

Puis il entonna d'une voix basse :

*« Je descendais la vieille rivière Jim,  
Approchai ma barque du bord,  
Des billes de bois sur l'heure  
Ont défoncé ses deux bords. »*

— Maintenant, chantons le refrain ensemble ! Et ils chantèrent tous en chœur :

*« Je n'vais pas l'abandonner comme ça,  
Je n'vais pas l'abandonner comme ça,  
Je n'vais pas l'abandonner comme ça, M. Brown !  
Je n'vais pas l'abandonner comme ça. »*

Quand ils s'arrêtèrent de chanter, la tempête sembla plus déchaînée que jamais. On aurait vraiment dit une grosse bête prenant la maison à la gorge, l'étreignant, grondant, gémissant et rugissant contre les murs tremblants qui les protégeaient de sa fureur.

Au bout d'un moment, Papa se remit à chanter et les mesures majestueuses s'accordaient à la gratitude qu'ils ressentaient.

*« Grand est le Seigneur  
Louons-le grandement  
Dans la cité de notre Dieu,  
Dans son infinie sainteté. »*

Puis Maman entonna :

*« Quand j'aurai la certitude d'être reçue  
Dans le château des deux,  
À mes craintes, je dirai adieu  
Et essuierai les larmes de mes yeux. »*

Dehors, la tempête faisait rage, criant, martelant les murs et les fenêtres, mais ils se trouvaient à l'abri, serrés les uns contre les autres dans la chaleur du feu de foin. Ils continuèrent à chanter.

L'heure d'aller au lit était passée quand le feu s'éteignit et, comme il fallait épargner le foin, ils quittèrent la froide cuisine sombre et pénétrèrent dans l'obscurité plus froide encore du premier étage pour se glisser dans leur lit.

Sous les couvertures, Laura et Marie dirent leurs prières tout bas.

— Laura, chuchota Marie.

— Qu'y a-t-il ? souffla Laura.

— As-tu fait une prière pour eux ?

— Oui, répondit Laura. Penses-tu que c'est bien ?

— Ce n'est pas comme demander quelque chose pour soi, répliqua Marie. Je n'ai pas parlé du blé. J'ai seulement prié pour que Dieu sauve leur vie si telle est sa volonté.

— Je crois que Dieu devrait vouloir les sauver, dit Laura. Ils ont agi pour le mieux et Papa a survécu à trois jours de blizzard, à Noël près du ruisseau Plum.

Tout au long des journées de cette tempête, on n'ajouta rien de plus à propos de Cap Garland et du jeune Wilder. S'ils avaient trouvé un abri, ils pourraient survivre pendant la tempête, sinon on ne pouvait rien faire pour eux. En parler ne les aiderait pas.

La lutte constante des vents autour de la maison, les mugissements, les cris, les hurlements de la tempête empêchaient même de penser à quoi que ce fût. Attendre la fin de la tempête restait la seule chose possible. Tandis qu'ils moulaient le blé, tressaient le foin, entretenaient le feu du fourneau et s'en approchaient pour réchauffer leurs mains crevassées et engourdis ainsi que leurs pieds douloureux, couverts d'engelures et même pendant qu'ils mâchaient et avalaient le pain grossier, ils attendaient tous la fin de la tempête.

Le blizzard ne s'arrêta ni le troisième jour ni la troisième nuit et au matin du quatrième jour, les vents soufflaient toujours féroce.

— Pas de signe d'accalmie, dit Papa en rentrant de l'étable. Cela empire, même.

Au bout d'un moment, alors qu'ils étaient tous attablés devant leur tranche de pain matinale, Maman se leva.

— J'espère que tout le monde va bien en ville, dit-elle.

Il n'y avait aucun moyen de s'en assurer. Laura pensa aux autres maisons situées de l'autre côté de la rue et que pourtant elle ne pouvait pas apercevoir. Pour une raison quelconque, Laura se mit à songer à M<sup>me</sup> Boast. Elle ne l'avait pas revue depuis l'été dernier, ni M. Boast depuis la dernière fois où il leur avait apporté du beurre, il y avait bien longtemps.

— Nous aussi nous pourrions nous trouver dans la cabane sur notre terrain, dit Laura.

Maman la regarda en se demandant ce qu'elle voulait dire, mais elle ne lui posa pas de question. Tous guettaient la fin du blizzard.

Ce matin-là, Maman versa soigneusement les derniers grains de blé dans le moulin à café.

Il en restait suffisamment pour faire une dernière petite miche de pain. Maman racla le bol à l'aide de la cuiller puis avec son doigt elle prit garde à ne pas laisser une miette de pâte sur les bords.

— C'est la fin, Charles, dit-elle.

— Je peux en avoir d'autre, la rassura Papa. Almanzo Wilder conservait un peu de blé de semence. Je peux aller le chercher dans le blizzard, s'il le faut.

Tard dans la journée, quand le pain fut posé sur la table, les murs cessèrent de trembler. Les hurlements stridents diminuèrent et seul un vent impétueux souffla le long des gouttières. Papa se leva rapidement en disant :

— Je crois que cela s'arrête !

Il enfila son manteau, mit son chapeau et son cache-nez puis dit à Maman qu'il se rendait au magasin de M. Fuller de l'autre côté de la rue. Regardant à travers de petits trous qu'elles avaient grattés dans le givre, Laura et Carrie virent la neige soulevée par le

vent régulier.

Maman se détendit dans sa chaise et soupira.

— Quel calme miséricordieux !

Les tourbillons de neige s'apaisaient. Quelques instants plus tard, Carrie vit le ciel et appela Laura. Elles regardèrent le bleu d'un froid métallique et la chaude lumière du coucher de soleil sur la neige courant à ras du sol. Le blizzard semblait réellement prendre fin et, au nord-ouest, il n'y avait pas un nuage.

— J'espère que Cap Garland et le jeune M. Wilder se trouvent quelque part à l'abri, souhaita Carrie.

Laura espérait la même chose mais elle savait que cela ne changerait rien de le dire.





## CHAPITRE 29

### LE DERNIER KILOMÈTRE

Almanzo pensait qu'ils avaient peut-être traversé l'étranglement de terre du Grand Marais ; cependant, il ne pouvait pas affirmer avec certitude où ils se trouvaient. Il voyait Prince, avançant lentement devant la masse sombre du traîneau chargé. Autour d'eux, l'obscurité ressemblait à une brume épaisse au-dessus d'un monde blanc sans relief. Des étoiles scintillantes auréolaient l'horizon, mais devant Almanzo, la tempête noire s'élevait rapidement dans le ciel, inondant les étoiles en silence.

— Tu crois que nous avons traversé le Grand Marais ? cria-t-il à Cap.

Almanzo avait oublié qu'il n'avait plus besoin de crier depuis que le vent était tombé.

— Je ne sais pas, répondit Cap. Tu penses que oui ?

— Les chevaux ne se sont pas enfoncés, dit Almanzo.

— Elle arrive vite, dit Cap en parlant de la tempête noire.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Almanzo encouragea Prince à nouveau et continua sa marche pénible. Almanzo tapait des pieds en marchant mais il sentait à peine le choc ; ses jambes étaient comme du bois, des genoux jusqu'aux orteils. Chaque muscle de son corps se raidissait douloureusement contre le froid. Il n'arrivait pas à relâcher cette tension qui contractait ses mâchoires et le faisait souffrir. Il tapait ses mains l'une contre l'autre.

Prince peinait davantage. Bien que le sol de neige parût plat sous les pieds, le terrain était en pente. Ils n'avaient pas revu le trou où Prince s'était enfoncé le matin, dans le Grand Marais. Pourtant, ils avaient dû le traverser.

Il ne reconnaissait pas le paysage. L'obscurité, où perçait la faible clarté des étoiles se reflétant sur la neige, rendait leur route mystérieuse. Devant eux, il n'y avait plus d'étoile piquetant le noir pour les aider à se repérer et à se diriger.

— J'espère que nous l'avons traversé ! dit Almanzo en se retournant.

Le traîneau de Cap se rapprocha du sien et au bout d'un moment Cap répondit :

— On dirait.

Prince tirait toujours, l'air hésitant, tremblant, pas seulement à cause du froid et de la fatigue mais de crainte de sentir le sol céder sous ses pieds.

— Oui, nous l’avons bien traversé ! s’écria Almanzo.

Il en était sûr, à présent.

— Nous sommes sur la terre ferme !

— Où est la ville ? demanda Cap.

— Nous devons nous trouver tout près, répondit Almanzo.

— Il faut avancer plus vite, dit Cap.

Almanzo le savait. Il frappa Prince avec les rênes.

— Allez, Prince ! Vas-y !

Mais Prince, au bout de deux pas, reprit sa marche lente. Le cheval n’en pouvait plus et il ne voulait pas avancer dans la tempête. Elle arrivait vite à présent, masquant presque la moitié du ciel d’un voile noir tressaillant.

— Monte et conduis, ou nous n’y arriverons pas, dit Cap.

Almanzo haïssait l’idée d’avoir à le faire mais il grimpa sur le traîneau, prit les rênes flottant sur ses épaules et raidies par le froid et frappa Prince avec leurs bouts noués.

— Allez, Prince ! Allez !

Prince était apeuré et effaré. Almanzo ne l’avait jamais battu jusqu’alors. Il se lança sur son collier et projeta le traîneau en avant puis il descendit une pente au trot. Cap frappait son cheval également mais ils restaient incertains de l’endroit où se trouvait la ville.

Almanzo mettait le cap sur elle du mieux qu’il pouvait. Elle devait se trouver devant eux quelque part dans l’obscurité profonde.

— Tu vois quelque chose ? demanda Almanzo.

— Non, mais nous allons droit dessus, j’espère, répondit Cap.

— La ville ne peut se trouver loin devant, lui dit Almanzo.

Un éclat lumineux frappa alors le coin de son œil. Il tourna la tête mais ne vit rien dans le noir tempétueux. Puis, il l’aperçut à nouveau, une lueur claire qui s’éteignit aussitôt. Almanzo savait ce que c’était ; cette lumière provenait d’une maison éclairée dont on ouvrait et refermait la porte. Tout près de l’endroit où le premier éclat lumineux avait disparu, il apercevait maintenant la lueur opaque d’une fenêtre couverte de givre. Almanzo héla Cap.

— Tu as vu cette lumière ? Allez, dépêchons-nous !

Ils s’étaient dirigés un peu trop à l’ouest. À présent, fonçant droit au nord, Almanzo sentit qu’il reconnaissait le chemin. Prince aussi mit plus d’ardeur et le cheval de Cap suivit, trottant derrière. Une fois de plus, Almanzo aperçut l’éclat lumineux qui scintillait de l’autre côté de la rue près de la constante clarté opaque de la fenêtre. C’était la fenêtre du magasin de Loftus. Comme ils s’arrêtaient devant, les vents s’abattirent sur eux dans un tourbillon de neige.

— Dételle et rentre chez toi ! dit Almanzo à Cap. Je m’occupe du blé.

Cap détela le traîneau et sauta sur son cheval.

— Tu crois que tu y arriveras ? lui demanda Almanzo à travers la tempête.

— Quelle question ! Il le faut, cria Cap en faisant partir son cheval au galop en direction de son étable à travers les lotissements déserts.

Almanzo pénétra dans le magasin chauffé, d’un pas lourd. M. Loftus se leva d’un

bond de la chaise où il était assis près du fourneau. Personne d'autre ne se trouvait là.

— Ainsi, vous avez réussi, les gars, dit M. Loftus. Nous pensions que non.

— Cap et moi ne doutions pas de réaliser notre projet, dit Almanzo.

— Vous avez trouvé le type qui a fait pousser du blé ? demanda M. Loftus aux garçons.

— Et nous lui en avons acheté soixante boisseaux, répondit Almanzo. Vous voulez bien m'aider à le rentrer à l'intérieur ?

Ils tirèrent les sacs de blé dans le magasin et les amassèrent près du mur. La tempête soufflait avec fureur. Quand le dernier sac fut posé sur la pile, Almanzo donna à M. Loftus le reçu que M. Anderson avait signé et lui rendit la monnaie.

— Vous m'avez donné quatre-vingts dollars pour acheter du blé. Voici ce qui reste, cinq dollars tout rond.

— Un dollar vingt-cinq cents le boisseau. Vous ne pouviez pas faire mieux ? demanda M. Loftus en regardant le reçu.

— À ce prix-là, je vous le rachète, répliqua Almanzo.

— Je ne marchande plus, répondit précipitamment le commerçant. Combien vous dois-je pour le transport ?

— Pas un cent, lui dit Almanzo en partant.

— Hé, vous ne restez pas un moment pour vous réchauffer ? cria M. Loftus après lui.

— Et laisser mon cheval dans cette tempête ?

La porte claqua derrière Almanzo.

Almanzo prit Prince par le mors et le conduisit dans la rue rectiligne le long des poteaux d'attache devant les devantures des magasins. Ils longèrent le mur latéral du magasin d'alimentation et atteignirent enfin l'étable. Almanzo détela Prince et le conduisit dans son paisible box sous le hennissement de bienvenue de Lady. Ayant refermé la porte sur la tempête, Almanzo retira une moufle et réchauffa sa main droite sous son aisselle jusqu'à ce que ses doigts eussent retrouvé assez de souplesse pour pouvoir allumer la lanterne.

Almanzo donna à boire et à manger à Prince, puis il l'étrilla et le brossa avec soin. Cette tâche terminée, il étendit une profonde litière de foin propre pour le cheval exténué.

— Tu as sauvé mon blé de semence, vieux frère, dit-il à Prince en lui donnant une tape affectueuse.

Il prit le seau d'eau à son bras et sortit dans la tourmente de la tempête. Devant la porte de la pièce du fond, il remplit le seau de neige. Quand il entra en trébuchant, Royal arrivait du magasin d'alimentation.

— Eh bien, te voilà ! s'écria Royal. J'essayais de regarder dans la rue si je ne te voyais pas arriver, mais on ne voit rien dans ce blizzard. Écoute-le hurler ! Heureusement, tu es là !

— Nous avons rapporté soixante boisseaux de blé, lui raconta Almanzo.

— Non, vraiment ! Et moi qui croyais que c'était une histoire à dormir debout !

Royal ajouta du charbon dans le feu.

— Combien l'as-tu payé ?

— Un dollars vingt-cinq cents, répondit Almanzo après avoir retiré ses bottes.

— Fichtre ! siffla Royal. Tu ne pouvais pas faire mieux ?

— Non, dit Almanzo en ôtant plusieurs paires de chaussettes superposées.

Alors Royal remarqua ce qu'il faisait et le seau plein de neige.

— C'est pour quoi faire, cette neige ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu crois ? répondit brutalement Almanzo. Pour frotter mes pieds gelés.

Ses pieds exsangues demeuraient insensibles quand on les touchait. Royal l'aida à les frotter avec la neige dans le coin le plus froid de la pièce jusqu'à ce qu'Almanzo ressentît des démangeaisons si vives que son estomac lui parût chavirer. Malgré son immense fatigue, la fièvre et la douleur perçante dans ses pieds le tinrent éveillé cette nuit-là. Almanzo se réjouissait pourtant de cette douleur qui signifiait que ses pieds n'étaient pas dangereusement gelés.



Tous les jours et toutes les nuits que dura ce blizzard, ses pieds furent si gonflés et si sensibles qu'il dut emprunter les bottes de Royal quand son tour venait d'aller s'occuper des chevaux. Mais quand le blizzard s'arrêta, tard dans l'après-midi du quatrième jour, il put enfin entrer dans ses bottes et descendre la rue.

C'était bon de se retrouver dans l'air froid mais pur, de voir briller le soleil et d'entendre souffler un vent régulier, après l'assourdissant tumulte de la longue tempête passée. Cependant, la force de ce vent était exténuante et avant d'avoir parcouru un pâté de maison, Almanzo se sentit à tel point transi qu'il pénétra dans le magasin de quincaillerie de Fuller avec un certain plaisir.

Il y avait beaucoup de monde. Presque tous les hommes de la ville y étaient rassemblés et ils discutaient fiévreusement, dans une agitation grandissante.

— Salut, que se passe-t-il ? demanda Almanzo.

M. Harthorn se retourna vers lui.

— Eh, vous avez demandé quelque chose à Loftus pour le transport du blé ? Cap

Garland qui se trouve ici assure qu'il ne lui a rien demandé.

Le large sourire de Cap éclaira son visage.

— Hello, Wilder ! Alors, tu as forcé ce grippe-sou à lâcher ses sous ? J'ai été assez bête pour lui dire que nous faisons ce voyage pour le plaisir. Maintenant, je regrette de ne pas lui avoir soutiré toutes ses économies.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Almanzo. Non, je ne lui ai pas réclamé un cent. Qui dit que nous avons entrepris cette expédition pour de l'argent ?

— Loftus demande trois dollars le boisseau pour le blé, lui apprit Gerald Fuller.

Ils se remirent à parler tous ensemble. M. Ingalls, grand et maigre, se leva de la caisse où il était assis près du poêle. Son visage s'était profondément creusé, ce qui faisait saillir ses pommettes au-dessus de sa barbe brune. Ses yeux brillaient.

— Nous n'arriverons à rien en restant à discuter ici, dit-il. Allons nous expliquer avec Loftus.

— Voilà ce qui s'appelle parler ! s'écria l'un des hommes. Venez, les gars ! Nous allons nous servir nous-mêmes !

— J'ai dit lui demander des explications, protesta M. Ingalls. Je veux parler de raison et de justice.

— *Peut-être*, cria quelqu'un, mais moi je parle de trouver quelque chose à manger et par le Tout-Puissant, je ne retournerai pas auprès de mes enfants avant ! Ni vous non plus, les gars, hein ?

— Non ! Non ! approuvèrent plusieurs d'entre eux.

Alors Cap prit la parole.

— Wilder et moi avons notre mot à dire là-dessus. Nous avons rapporté le blé. Nous ne l'avons pas fait pour causer des ennuis.

— C'est exact, appuya Gerald Fuller. Écoutez donc les gars, nous ne voulons pas d'ennui en ville.

— Je ne vois pas à quoi sert de s'emporter, dit Almanzo.

Il allait continuer mais l'un des hommes lui coupa la parole.

— Oui, mais toi tu ne manques de rien à manger ! Et Fuller non plus. Je ne retournerai pas chez moi sans...

— Que vous reste-t-il à manger chez vous, M. Ingalls ? l'interrompit Cap.

— Rien, répondit M. Ingalls. Nous avons moulu le restant de blé hier et nous l'avons mangé ce matin.

— Bon, alors laissons M. Ingalls s'occuper de cette affaire, proposa Almanzo.

— D'accord, je m'en charge, accepta M. Ingalls. Vous autres, suivez-moi. Nous allons voir ce que Loftus a à dire.

Ils le suivirent dans la rue, marchant lourdement les uns derrière les autres sur les amas de neige. Ils s'attroupèrent dans le magasin où Loftus, quand ils commencèrent à entrer, alla se réfugier derrière son comptoir. Il n'y avait pas de blé en vue. Loftus avait transporté les sacs dans la pièce du fond.

M. Ingalls lui dit que les hommes pensaient qu'il demandait trop pour le blé.

— Cela me regarde, dit Loftus. C'est mon blé, n'est-ce pas ? Je l'ai payé un bon prix.

— Un dollar vingt-cinq cents le boisseau, nous savons, répliqua M. Ingalls.

— Ce sont mes affaires, dit M. Loftus.

— Nous allons vous montrer de quelles affaires il s'agit ! cria l'homme en colère.

— Si vous touchez à ce qui m'appartient, je vous ferai poursuivre en justice, répondit M. Loftus.

Quelques hommes eurent un rire hargneux. Mais Loftus n'allait pas renoncer aussi facilement. Il frappa violemment du poing sur le comptoir en disant :

— Ce blé m'appartient et j'ai le droit d'appliquer le tarif que je veux.

— En effet, Loftus, reconnut M. Ingalls. Nous vivons dans un pays libre et chacun a le droit de disposer de ses biens comme il l'entend.

Il poursuivit en s'adressant à la foule.

— Vous le savez aussi, les gars.

Puis, se retournant vers Loftus, il continua :

— N'oubliez pas que chacun de nous est libre et indépendant, Loftus. L'hiver ne durera pas toujours et peut-être tenez-vous à continuer à faire des affaires.

— C'est une menace ? demanda M. Loftus.

— Nous n'avons pas besoin d'en arriver là, répliqua M. Ingalls. C'est une simple constatation. Si vous avez le droit de faire ce qu'il vous plaît, nous partageons le même droit. Cela marche dans les deux sens. Maintenant, vous nous tenez à votre merci. Ce sont vos affaires, comme vous dites, mais elles dépendent de nous. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte pour l'instant, mais l'été prochain, vous vous en apercevrez certainement.

— C'est vrai, Loftus, renchérit Gerald Fuller. Vous devez bien traiter les gens sinon vos affaires ne marcheront pas longtemps, au moins dans cette région.

— Nous ne sommes pas ici pour palabrer, intervint l'homme en colère. Où est le blé ?

— Ne faites pas l'idiot, Loftus, dit M. Harthorn.

— L'argent n'a pas quitté vos poches bien longtemps, raisonna M. Ingalls, et les garçons ne vous ont pas demandé un cent pour le transport. Prenez un bon bénéfice et vous aurez l'argent dans moins d'une heure.

— Qu'appellez-vous un bon bénéfice ? demanda M. Loftus. J'achète au prix le plus bas et je revends au prix le plus élevé, voilà de bonnes affaires.

— Ce n'est pas mon idée, dit Gerald Fuller. Faire de bonnes affaires, c'est d'abord bien traiter les gens.

— Nous n'aurions pas fait d'objection à votre prix si Wilder et Cap vous avaient réclamé de les payer pour le risque qu'ils ont pris, dit M. Ingalls à Loftus.

— Eh bien, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? leur demanda M. Loftus. Je suis prêt à payer un prix raisonnable pour le transport.

Cap Garland prit la parole d'une voix forte. Il ne souriait pas. Il avait ce même regard qui avait fait reculer le cheminot.

— Nous ne voulons pas de votre sale argent. Wilder et moi n'avons pas fait ça pour tirer profit de ces gens qui meurent de faim.

La colère animait Almanzo également.

— Essayez de vous mettre cela dans la tête si vous le pouvez ! Il n'y a pas assez d'argent à l'hôtel de la monnaie pour nous rembourser.

M. Loftus regarda Cap et Almanzo tour à tour puis son regard se posa sur les autres visages. Tous le méprisaient. Il ouvrit la bouche et la referma, l'air vaincu.

— Je vais vous dire ce que je vais faire, les gars. Vous pouvez m'acheter le blé au prix qu'il m'a coûté, un dollar vingt-cinq cents, le boisseau.

— Nous ne faisons pas d'objection à ce que vous tiriez un bénéfice, Loftus, dit M. Ingalls.

M. Loftus secoua la tête.

— Non, je le laisse au prix auquel il m'est revenu.

Cela était si inattendu que pendant un moment personne ne réagit. Puis M. Ingalls suggéra :

— Que diriez-vous si nous nous servions selon les besoins de nos familles respectives pour tenir jusqu'au printemps ?

Ils suivirent sa proposition. Il semblait y avoir suffisamment de blé pour faire vivre chaque famille huit ou dix semaines. Certains avaient encore quelques pommes de terre et d'autres même des biscuits. Un homme avait de la mélasse. Ceux-là achetèrent moins de blé. Almanzo n'en acheta pas. Cap Garland acheta un demi-boisseau et M. Ingalls, un sac de deux boisseaux.

Almanzo remarqua que M. Ingalls ne balançait pas le sac sur son épaule comme il était naturel à un homme de le faire.

— C'est une lourde charge à porter, dit Almanzo en l'aidant à soulever le sac pour le mettre sur son épaule.

Almanzo lui aurait volontiers proposé de lui transporter de l'autre côté de la rue mais un homme n'aime pas admettre qu'il ne peut porter un poids de soixante kilos.

— Je te parie un cigare que je te bats aux dames, dit Almanzo en défiant Cap.

Et ils remontèrent la rue jusqu'à la pharmacie. M. Ingalls allait dans sa réserve quand ils le croisèrent dans les nuages de neige soulevés par le vent.



Laura entendit la porte de devant s'ouvrir et se refermer. Elles étaient toujours assises dans le noir et, comme dans un rêve, elles entendirent le pas de Papa traversant pesamment la pièce de devant puis la porte de la cuisine s'ouvrir. Papa laissa tomber une masse lourde qui toucha le plancher avec un bruit mat et le fit gémir. Papa referma la porte sur le froid glacial qui s'engouffrait derrière lui.

— Les garçons sont rentrés ! annonça-t-il, respirant avec peine. Voilà un peu du blé qu'ils ont rapporté, Caroline !







## CHAPITRE 30

### NOUS N'ABANDONNERONS PAS

L'hiver durait depuis si longtemps qu'il semblait devoir ne jamais prendre fin, les laissant pour toujours dans l'engourdissement où les plongeait les blizzards successifs.

Le matin, Laura sortait de son lit dans le froid. Elle s'habillait au rez-de-chaussée près du feu que Papa avait allumé avant d'aller à l'étable. Ils mangeaient leur pain grossier. Puis toute la journée, Laura, Maman et Marie moulaient le blé et tressaient du foin, le plus vite possible. Le feu ne devait pas s'éteindre ; il faisait très froid. Ils mangeaient à nouveau du pain grossier et Laura se faufilait dans son lit glacé jusqu'au moment où, suffisamment réchauffée, elle pouvait s'endormir.

Le lendemain matin, Laura sortait du lit dans le froid, s'habillait dans la cuisine glacée et mangeait son pain grossier. Elle moulait le blé et tressait du foin quand c'était son tour, mais elle ne se sentait jamais tout à fait réveillée. Le froid et les tempêtes successives l'accablaient. Laura savait qu'elle était engourdie et bête, mais elle n'arrivait pas à se secouer.

Il n'y avait plus de leçons. Il n'y avait plus rien au monde que le froid, l'obscurité, le travail, le pain bis et les vents déchaînés. La tempête était toujours présente, de l'autre côté des murs, s'apaisant parfois, puis fouettant la maison de plus belle, rugissant, grondant et hurlant de rage.

Hors du lit le matin, se hâter de descendre s'habiller près du feu. Puis, travailler toute la journée pour se glisser dans un lit froid, à la nuit tombante et tomber de sommeil, aussitôt réchauffée. L'hiver durait depuis si longtemps. Il ne se terminerai jamais.

Le matin, Papa ne chantait plus sa chanson du tournesol pour se donner de l'entrain. Les jours de beau temps, il allait chercher du foin. Parfois, un blizzard ne durait que deux jours et il pouvait y avoir trois jours d'un temps froid mais beau ou même quatre jours avant qu'un nouveau blizzard fit rage.

— Nous finirons par l'avoir, à la longue, dit Papa. Il ne lui reste plus beaucoup de temps devant lui. Le mois de mars se termine. Nous pouvons résister plus longtemps que lui.

— Il y a encore du blé, dit Maman avec reconnaissance.

La fin du mois de mars arriva et le mois d'avril commença. Les tempêtes sévissaient toujours, un peu plus espacées les unes des autres peut-être, désormais, mais s'abattant plus violemment. Le froid restait toujours aussi mordant. Au long des journées sombres, on moulait le blé, et on tressait le foin. Laura avait oublié l'été ; elle n'arrivait pas à imaginer qu'il reviendrait. Avril s'écoulait.

— Est-ce qu'il reste du foin, Charles ? demanda Maman.

— Oui, grâce à Laura, répondit Papa. Si tu ne m'avais pas aidé à l'époque de la fenaison, petite pinte de cidre doux, je n'aurais pas pu amasser autant de foin et nous aurions vite manqué de combustible.

Ces journées chaudes de la saison des foins semblaient perdues dans un passé lointain. Laura se réjouit d'entendre Papa assurer que ces journées lui paraissaient bien loin également.

Seuls le blizzard, le grincement du moulin à café, le froid et les ténèbres s'épaississant à la nuit tombante, étaient réels. Laura et Papa étendaient leurs mains au-dessus du fourneau tandis que Maman coupait le pain bis pour le dîner. Le blizzard se déchaînait avec fureur.

— Il ne nous aura pas ! assura Papa.

— Vraiment, il ne peut pas, Papa ? demanda Laura stupidement.

— Non, répondit Papa. Le blizzard partira un jour ou l'autre et nous laissera. Il ne peut pas nous vaincre. Nous n'abandonnerons pas.

À ces mots, Laura sentit monter en elle une douce chaleur, petite mais forte, constante comme une minuscule lumière brillant dans le noir au ras du sol et qu'aucun vent ne pourrait éteindre parce qu'elle ne céderait pas.

Ils mangèrent du pain grossier et, dans la pénombre et le froid, montèrent l'escalier pour retrouver leur lit. Frissonnant sous les couvertures, Laura et Marie dirent leurs prières en silence et se réchauffèrent lentement avant de s'endormir enfin.

À un moment de la nuit, Laura entendit le vent. Il soufflait toujours avec vigueur mais les voix, les cris et les hurlements n'étaient plus perceptibles. Laura entendait un son nouveau, faible et incertain, un son fluide qu'elle n'arrivait pas à identifier.

Découvrant son oreille pour écouter le plus attentivement possible, Laura ne sentit pas la morsure habituelle du froid. L'obscurité était moins froide. Elle sortit sa main que la fraîcheur de l'air caressa. Le petit son qu'elle entendait provenait d'un écoulement de gouttes d'eau. L'eau dégouttait des gouttières. Alors, Laura comprit.

Elle sauta à bas du lit et appela à voix haute :

— Papa ! Papa ! Le chinook souffle !

— Je l'entends, Laura, répondit Papa depuis la chambre voisine. Le printemps est arrivé. Retourne te coucher.

Le chinook soufflait. Le printemps était là. Le blizzard avait abandonné ; il reculait vers le nord. Heureuse, Laura s'étendit dans le lit, allongeant ses deux bras sur les couvertures sans que le froid la fît frissonner. Elle écouta le vent souffler, l'eau couler des gouttières et elle savait que dans l'autre pièce Papa restait éveillé aussi, à l'écoute et heureux. Le chinook, le vent du printemps soufflait ! L'hiver était passé !

Le lendemain matin, la neige avait presque fondu entièrement. Le givre fondait aussi

sur les carreaux des fenêtres et dehors il faisait doux.

Papa sifflait en revenant de l'étable.

— Eh bien, les filles, dit-il gaiement, nous avons enfin vaincu ce long hiver ! Voici le printemps, et aucun de nous n'est perdu, ni mort de faim ou gelé ! En tout cas, pas *trop* gelé.

Et délicatement, il toucha son nez.

— Je crois vraiment que mon nez s'est allongé, déclara-t-il à Grâce, l'air inquiet, mais les yeux pétillant de malice.

Il se regarda dans la glace.

— Il est plus long et tout rouge.

— Cesse de t'inquiéter à propos de ton apparence, Charles, lui dit Maman. La beauté est intérieure. Viens prendre ton petit déjeuner.



Maman souriait et Papa lui donna une petite tape affectueuse sous le menton en allant à table. Grâce galopa jusqu'à sa chaise et grimpa dessus en riant.

Maman recula sa chaise du fourneau.

— Il fait vraiment trop chaud, si près du feu, dit-elle. Comme c'était merveilleux d'avoir trop chaud !

Carrie avait du mal à quitter la fenêtre.

— J'aime voir l'eau couler, expliqua-t-elle.

Laura ne dit rien ; elle était trop heureuse. Elle avait du mal à croire que l'hiver fût fini pour laisser place au printemps. Quand Papa lui demanda la raison de son silence, Laura répondit avec calme :

— J'ai tout dit cette nuit.

— Je te crois ! Nous réveiller d'un sommeil profond pour nous annoncer que le vent soufflait ! la taquina Papa. Comme si le vent ne soufflait pas depuis plusieurs mois !

— J'ai dit le chinook, lui rappela Laura. Cela change tout.



## CHAPITRE 31

### L'ATTENTE DU TRAIN

— Nous n'avons plus qu'à attendre le train, dit Papa. Nous ne pouvons pas déménager avant.

Bien que Papa eût solidement cloué et latté le papier goudronné tout autour de la cabane en bois, les vents du blizzard l'avait détendu et mis en lambeaux, permettant ainsi à la neige de s'infiltrer sur les côtés et par le toit. À présent, les pluies de printemps s'engouffraient à l'intérieur de la cabane par les fissures. Il fallait la réparer avant de pouvoir s'y installer à nouveau et Papa ne pouvait le faire avant l'arrivée du train car il ne restait pas de papier goudronné au dépôt de bois.

La neige avait abandonné la prairie. La nouvelle herbe, d'un vert doux, prit sa place. À cause de la fonte de l'épaisse couche de neige, les marais regorgeaient d'eau. Le Grand Marais s'étendait désormais jusqu'au lac d'Argent et Papa devait faire des kilomètres pour le contourner et atteindre la concession par le sud.

Un jour, M. Boast arriva en ville à pied. Il expliqua qu'il n'avait pas pu venir en chariot car presque toute la route était inondée. Il avait suivi la voie ferrée sur la partie du long remblai qui traversait le marais.

Mme Boast se portait bien, leur dit-il. Elle ne l'avait pas accompagné à cause des marais qui s'étendaient partout et M. Boast ne s'était pas douté qu'il pourrait rejoindre la ville en longeant la voie ferrée. Il promit que M<sup>me</sup> Boast viendrait avec lui bientôt.

Un après-midi, Marie Power vint leur rendre visite. Laura et elle emmenèrent Marie marcher sur la haute prairie, à l'ouest de la ville. Il y avait si longtemps que Laura n'avait vu Marie Power qu'elles se sentaient à nouveau comme deux étrangères qui devaient refaire connaissance.

Sur toute la prairie d'un vert tendre, les marais entrelaçaient un réseau d'eau discontinu où se reflétait le chaleureux bleu du ciel. Les oies sauvages et les canards volaient haut au-dessus d'elles. Leurs appels leur arrivaient atténués. Aucun d'eux ne s'arrêtait au lac d'Argent. En retard, ils se hâtaient vers leur lieu de ponte, plus au nord.

Les douces pluies printanières tombaient toute la journée d'un ciel gris, gonflant

encore davantage les marais débordants. Les jours de soleil et les jours de pluie se succédaient. Le magasin d'alimentation pour animaux des Wilder était fermé à clé et vide. Les frères Wilder avaient transporté leur blé de semence autour du marais au nord de la ville vers leur concession. Papa dit qu'ils semaient du blé dans leurs grands champs.

Mais le train n'arrivait toujours pas. Sans arrêt, jour après jour, Laura, Marie et Carrie prenaient leur tour au moulin à café dont le grincement ne cessait pas. Le matin et le soir, ils mangeaient le pain grossier. Le blé baissait dans le sac et le train n'arrivait pas.

Les vents du blizzard avaient entraîné la terre meuble des champs pour la mêler en couches dures à la neige dans les tranchées ferroviaires que le chasse-neige n'arrivait pas à dégager. La neige glacée ne fondait pas à cause de la terre qui s'y trouvait amalgamée et les hommes avec leurs pioches déblayaient centimètre par centimètre. Le travail avançait lentement parce que dans de nombreuses tranchées profondes, la couche de terre et de neige sur les rails atteignait six mètres de haut.

Le mois d'avril s'écoula lentement. Il n'y avait plus de nourriture en ville, excepté un peu de blé restant sur les soixante boisseaux que le jeune Wilder et Cap avaient rapportés la dernière semaine de février. Chaque jour, Maman faisait une miche plus petite et le train n'arrivait toujours pas.

— Ne peut-on rien faire venir en ville, Charles ? demanda Maman.

— Nous en avons déjà parlé, Caroline. Personne ne voit par quel moyen, répondit Papa.

Papa était fatigué de piocher toute la journée. Les hommes de la ville travaillaient à déblayer la tranchée à l'ouest afin que le train bloqué pût gagner Huron et permettre à un train de marchandises de rouler sur les rails à voie unique.

— Aucun attelage tirant un chariot ne peut partir vers l'est, expliqua Papa. Toutes les routes sont inondées. Les marais s'étendent dans chaque direction, pareils à des lacs. Même sur les hautes terres, un chariot s'embourberait. En dernier ressort, un homme pourrait faire le chemin en marchant sur les traverses, mais il y a plus de cent soixante kilomètres aller et retour jusqu'à Brookins. Il ne pourrait pas transporter beaucoup de choses et il devrait entamer les provisions pendant sa route pour se nourrir.

— Il y a bien les légumes verts, dit Maman. Mais je n'en ai pas encore trouvé un dans la cour, suffisamment grand pour être cueilli maintenant.

— On peut manger de l'herbe ? demanda Carrie.

— Non, Nabuchodonosor, dit Papa en riant, tu n'auras pas à manger de l'herbe ! Les équipes de travail à Tracy ont déjà dégagé plus de la moitié de la grande tranchée. Le train arrivera ici avant une semaine.

— Nous pouvons faire durer le blé jusque-là, dit Maman. Mais je souhaiterais que tu n'aies pas à travailler si dur, Charles.

Les mains de Papa tremblaient. Travailler toute la journée avec une pioche et une pelle l'exténuaient, mais il assura qu'une bonne nuit de sommeil le remettrait d'aplomb.

— Le principal consiste à dégager la tranchée, dit-il.

Le dernier jour d'avril, le train bloqué regagna Huron. Toute la ville sembla se réveiller en entendant de nouveau le sifflet du train dont la fumée s'élevait dans le ciel. Avec des teuf-teuf, au beau milieu de bouffées de vapeur et dans le tintement grêle de sa

cloche, le train s'arrêta en gare, puis, avec un nouveau coup de sifflet clair et strident, il repartit. Ce n'était qu'un train vide qui passait mais un train de marchandises arriverait le lendemain.



« Le train arrive », fut la première pensée de Laura en se réveillant, le lendemain matin. Le soleil brillait de tout son éclat ; elle avait dormi plus longtemps qu'à l'accoutumée et Maman ne l'avait pas appelée. Laura sauta à bas de son lit et se dépêcha de s'habiller.

— Attends-moi, Laura ! la pria Marie. Ne va pas si vite, je ne trouve pas mes bas.

Laura les chercha.

— Les voilà. Excuse-moi, je les ai écartés en sautant du lit. Maintenant, vite ! Viens, Grâce !

— À quelle heure arrive-t-il ? demanda Carrie, tout émue.

— À n'importe quel moment, personne ne sait quand, répondit Laura.

Et en chantant elle descendit l'escalier quatre à quatre ;

*« À ton réveil, appelle-moi,  
Appelle-moi, Maman chérie. »*

Papa était à table. Il leva les yeux vers Laura en riant.

— Eh bien, tête de linotte ! Tu vas être la reine du premier mai, n'est-ce pas ? Et en

retard pour le petit déjeuner !

— Maman ne m'a pas appelée, s'excusa Laura.

— Je n'ai pas eu besoin de ton aide pour cuire ce déjeuner frugal, dit Maman. Nous avons juste un tout petit biscuit chacun. J'ai utilisé le reste du blé pour les faire.

— Je n'en veux même pas un, dit Laura. Vous pouvez vous partager le mien. Je n'aurai plus faim jusqu'à l'arrivée du train.

— Mange ta part, lui dit Papa. Ensuite, nous attendrons ensemble que le train nous apporte davantage.

Ils plaisantèrent sur les biscuits. Maman affirma que Papa devait prendre le plus gros. Quand Papa y consentit, il insista pour que Maman choisît le plus gros des biscuits restants. Marie bien sûr devait se servir ensuite. Laura et Carrie devaient avoir presque le même et ce fut un peu plus difficile de trouver les biscuits qui leur revenaient respectivement. Le plus petit était pour Grâce.

— Je croyais les avoir faits de la même taille, protesta Maman.

— On doit se fier à une Écossaise pour se débrouiller, la taquina Papa. Non seulement tu as réussi à tirer du peu de blé restant notre dernier repas mais en plus tu as fait des biscuits de taille différente pour nous six.

— C'est étonnant qu'ils soient sortis du four aussi équitablement, reconnut Maman.

— C'est toi qui es étonnante, Caroline, dit Papa en lui souriant.

Il se leva et mit son chapeau. Puis il déclara :

— Je me sens bien. Nous avons réellement vaincu l'hiver, cette fois-ci, avec le dernier souvenir des blizzards expulsé des tranchées et la venue prochaine du train !

Ce matin-là, Maman laissa les portes ouvertes pour laisser entrer l'air printanier, rendu humide par la présence des marais avoisinants. La maison était fraîche et pimpante. Le soleil brillait et les groupes d'hommes se dirigeant vers la gare animaient la ville. Le sifflet du train, clair et prolongé, résonna dans la prairie et Laura suivie de Carrie courut à la fenêtre de la cuisine. Maman et Grâce les rejoignirent.

Elles virent sortir de la cheminée les bouffées de fumée noire qui montaient dans le ciel. Puis émettant des jets de vapeur, au rythme régulier de son bruit de teuf-teuf, la locomotive arriva en tirant les wagons de marchandises vers la gare. Les hommes rassemblés sur le quai regardaient la locomotive passer. Un coup de sifflet suivait chaque envol de vapeur blanche qui se mêlait aux bouffées de fumée noire.

Les garde-freins sautèrent de wagon en wagon pour serrer les freins.

Le train s'arrêta. Enfin, le train était là, pour de bon.

— Oh, pourvu que les articles d'épicerie que Harthorn et Wilmarth ont commandés l'automne dernier se trouvent dedans, souhaita Maman.

Quelques instants plus tard, la locomotive siffla, les garde-freins coururent à nouveau sur le toit des wagons pour desserrer les freins. Dans le tintement de sa cloche, la locomotive avança puis recula avant de repartir pour poursuivre sa route, plus loin dans l'Ouest, suivie de son long panache de fumée noire, dans un dernier et long coup de sifflet. Le train avait laissé derrière lui trois wagons de marchandises sur la voie de garage.

Maman prit une profonde respiration.



— Quel plaisir cela va être de ne manquer de rien pour cuisiner !

— J'espère ne plus jamais voir un morceau de pain bis de ma vie, déclara Laura.

— Quand revient Papa ? Je veux voir Papa, répétait Grâce avec insistance. Je veux Papa tout de suite !

— Grâce, l'interrompit Maman avec douceur mais fermement.

Marie prit Grâce sur ses genoux tandis que Maman ajoutait :

— Venez les filles, nous devons terminer d'aérer la literie.

Presque une heure s'était écoulée sans que Papa rentrât. À la fin, même Maman se demanda tout haut ce qui pouvait bien le retenir. Elles attendaient toutes son retour avec impatience. Il arriva enfin, les bras chargés d'un gros colis et de deux plus petits qu'il déposa sur la table.

— Nous avons oublié que le train était resté bloqué par la neige tout l'hiver, dit-il. Ils l'ont dégagé mais que croyez-vous qu'il a laissé pour De Smet ? Un wagon rempli de poteaux télégraphiques, un autre de matériel agricole et un troisième wagon destiné à des émigrants.

— Pas de produits d'épicerie ? dit Maman d'un ton plaintif.

— Non, rien, dit Papa.

— Alors que rapportes-tu ? demanda Maman en touchant le plus gros des paquets.

— Ce sont des pommes de terre. Le petit paquet contient de la farine et le plus petit de la bonne viande de porc salée. Woodworth a enfoncé le wagon destiné aux émigrants et distribué tout ce qu'il a trouvé de comestible, raconta Papa.

— Charles ! Il n'aurait pas dû ! dit Maman, consternée.

— Je n'en ai rien à faire, répliqua Papa brutalement. La compagnie des chemins de fer peut bien supporter quelques dégâts. Il y a plus d'une famille qui n'a rien à manger, en ville. Nous avons dit à Woodworth d'ouvrir ce wagon ou bien que nous nous en chargerions. Il a essayé de nous apaiser en invoquant l'arrivée d'un autre train demain, mais nous n'étions pas d'humeur à patienter plus longtemps. À présent, si tu fais bouillir quelques pommes de terre, Caroline, et frire un peu de viande, nous pourrons nous mettre à table.

Maman commença à défaire les paquets.

— Ajoute du foin dans le fourneau, Carrie, pour que le four chauffe bien. Je vais préparer aussi quelques biscuits avec de la farine blanche, dit-elle.





## CHAPITRE 32

### LE TONNEAU DE NOËL

Le lendemain, le second train arriva. Quand ses derniers coups de sifflet se furent évanouis. Papa et M. Boast descendirent la Grand'rue, portant à eux deux un tonneau. Ils le redressèrent pour le faire passer par la porte d'entrée et le déposèrent au milieu de la pièce de devant.

— Voilà le tonneau de Noël ! cria Papa à Maman.

Il alla chercher son marteau et commença à retirer les clous du couvercle tandis qu'elles attendaient debout, rassemblées autour du tonneau pour voir ce qu'il recelait. Papa souleva le couvercle, puis il retira un épais papier marron qui recouvrait le contenu du tonneau.

Des vêtements apparurent sur le dessus. Papa sortit d'abord une robe coupée dans une magnifique flanelle bleu marine. La jupe était toute plissée et le corsage baleiné, simple et de bon goût, se boutonnait sur le devant avec des boutons en acier ciselé.

— C'est à peu près ta taille, Caroline, dit Papa en lui souriant. Tiens, prends-la !

Et il replongea dans le tonneau.

Il en sortit un duveteux fichu de laine d'un bleu clair pour Marie et quelques sous-vêtements de flanelle chaude. Il sortit ensuite une paire de chaussures de cuir noir qui allait parfaitement à Laura et cinq paires de bas de laine blanche, tricotés à la machine. Ils étaient beaucoup plus beaux et plus fins que les bas tricotés à la main.

Papa dégagea alors un chaud manteau marron, un peu trop grand pour Carrie, mais qu'elle pourrait porter l'hiver prochain, et une capuche rouge avec des mouffles assorties.

Puis, ce fut au tour d'un châle de soie.

— Oh, Marie ! s'exclama Laura, voici la plus belle chose ! Un châle de soie gorge-de-pigeon, avec de jolies rayures vertes, roses et noires, bordé d'une frange épaisse et chatoyante qui reprend les trois couleurs. Sens comme la soie est douce, riche et lourde.

Et Laura mit un coin du châle dans la main de Marie.

— Oh, comme c'est beau ! laissa échapper Marie dans un soupir.

— Pour qui ce châle ? demanda Papa.

— Pour Maman ! répondirent-elles en chœur.

Un châle aussi magnifique revenait de droit à Maman. Papa déposa le châle sur son bras. Il lui ressemblait, si doux, si souple, mais ferme et élégant à la fois, avec ses jolies

couleurs claires.

— Nous le porterons chacune notre tour, décida Maman. Et Marie l'emportera avec elle pour aller au collège.

— Qu'y a-t-il pour toi, Papa ? demanda Laura gentiment.

Papa découvrit deux belles chemises blanches à sa taille et une toque de peluche marron foncé.

— Ce n'est pas tout, dit Papa.

Et il sortit du tonneau une, puis deux petites robes : la première coupée dans un tissu de flanelle bleue et la seconde dans un écossais vert et rose. Elles étaient trop petites pour Carrie et trop grandes pour Grâce mais celle-ci grandirait et pourrait les porter bientôt. Papa souleva ensuite un abécédaire imprimé sur tissu et un petit livre de contes au papier doux, à la couverture illustrée en couleurs. Il y avait aussi une boîte en carton pleine de fils aux couleurs chaudes et une autre boîte remplie d'écheveaux de soie à broder et de minces feuilles de carton perforées, argent et or. Maman tendit les deux boîtes à Laura en disant :

— Tu as offert les jolies choses que tu avais brodées. Voici de quoi t'en faire d'autres.

Laura fut si heureuse qu'elle ne put dire un mot. Les soies délicates accrochaient ses doigts rugueux et écorchés à force de tresser du foin, mais les belles couleurs chantaient ensemble comme une douce musique et ses doigts redeviendraient lisses et pourraient broder les minces feuilles, argent et or.

— Je me demande ce que cela peut bien être ? s'exclama Papa en soulevant du fond du tonneau un paquet volumineux et bosselé entouré de plusieurs couches d'un épais papier marron.

— Ventrebleu ! s'écria Papa. Mais c'est notre dinde de Noël, encore congelée.

Il tint la grosse dinde bien haut afin que tout le monde pût l'admirer.

— Et bien grasse avec ça. Que je sois pendu si elle ne pèse pas quinze livres ! ajouta Papa.

Et quand il laissa tomber le papier d'emballage, des aïrelles s'en échappèrent en roulant sur le plancher.

— Et voici un paquet d'aïrelles pour accompagner la dinde, poursuivit Papa.

Carrie poussa un cri de délice. Marie serra ses deux mains l'une contre l'autre en disant :

— Oh, mon Dieu !

— Est-ce que les commandes d'épicerie sont arrivées, Charles ? demanda Maman.

— Oui. Du sucre, de la farine, des fruits secs, de la viande... Oh, tout ce dont on peut avoir besoin, répondit Papa.

— Bien. Alors, M. Boast, venez avec M<sup>me</sup> Boast après-demain, dit Maman. Venez le plus tôt possible et nous fêterons l'arrivée du printemps par un déjeuner de Noël.

— À la bonne heure ! s'écria Papa.

La pièce retentit du joyeux rire sonore de M. Boast qu'ils imitèrent car personne ne pouvait s'empêcher de rire quand M. Boast riait.

— Nous viendrons ! Nous viendrons sans faute ! gloussa de joie M. Boast. Un déjeuner de Noël au mois de mai ! Ce sera inoubliable de fêter Noël après un hiver

épouvantable passé à jeûner ! Je me dépêche de rentrer à la maison pour annoncer la nouvelle à Ellie.



## CHAPITRE 33

### NOËL EN MAI

Cet après-midi-là, Papa acheta des produits d'alimentation. Ce fut merveilleux de le voir arriver les bras chargés de paquets, merveilleux de voir un plein sac de farine blanche, du sucre, des pommes séchées, des petits gâteaux secs et du fromage. On remplit le bidon de pétrole. Comme Laura se réjouit de remplir la lampe, d'en astiquer le verre et de mettre la mèche en place ! Au dîner, se déversant à travers le verre poli, la lumière éclaira la nappe à carreaux rouges, les biscuits, les pommes de terre qu'on avait réchauffées et le plat de porc salé frit.

Maman fit reposer cette nuit-là de la pâte avec de la levure en vue du pain léger qu'elle cuirait le lendemain, et elle mit à tremper les pommes séchées dont elle se servirait pour garnir les tartes.

Le lendemain matin, Laura n'eut pas besoin d'être réveillée. Debout à l'aube, elle aida Maman toute la journée à cuire, faire mijoter et bouillir de bonnes choses en prévision du déjeuner de Noël, le lendemain.

De bonne heure, ce matin-là, Maman ajouta de l'eau et de la farine à la pâte à pain et la laissa lever à nouveau. Laura et Carrie s'occupèrent de laver les airelles. Maman les fit cuire à l'étouffée avec du sucre jusqu'à ce qu'elles se transformassent en une ferme gelée pourpre.

Laura et Carrie cueillirent avec soin les raisins secs sur leurs longues tiges et ôtèrent avec précaution les graines de chacun d'eux. Maman fit cuire les pommes séchées avec les raisins pour la garniture des tartes.

— Cela fait tout drôle de ne manquer de rien, dit Maman. Maintenant que j'ai de la crème de tartre et du bicarbonate de soude à profusion, je vais faire un gâteau.

Toute la journée, des odeurs alléchantes emplirent la cuisine et, à la nuit venue, le placard recelait de longues miches de pain blanc à la croûte brune, un gâteau glacé au sucre, trois tartes croustillantes et de la gelée d'airelles.

— J'aimerais bien les manger tout de suite, dit Marie. J'ai l'impression que je ne pourrai pas attendre jusqu'à demain.

— Je voudrais d'abord goûter à la dinde, dit Laura. On pourra mettre de la sauge dans

la farce, si tu veux, Marie.

Cela pouvait paraître généreux de la part de Laura qui n'aimait pas la sauge, mais Marie la taquina :

— Tu me proposes de mettre de la sauge parce que tu sais qu'il n'y a pas d'oignons !

— Ne vous énervez pas, les filles, les pria Maman. Nous aurons une miché de pain blanc pour le dîner et nous goûterons au jus d'airelles.

Ainsi, la fête de Noël débuta la veille.

Aller dormir apparut comme une perte de temps précieux. Cependant dormir était encore le meilleur moyen de patienter jusqu'au lendemain. Le moment où Laura ferma les yeux et celui où Maman l'appela se confondirent. Demain était déjà aujourd'hui.

Quelle agitation alors ! Aussitôt le petit déjeuner avalé, Laura et Carrie nettoyèrent la table et firent la vaisselle pendant que Maman préparait la grosse dinde pour la rôtir, la bourrant de farce avant de la mettre au four.

Cette matinée du mois de mai était chaude et le vent de la prairie avait une odeur printanière qui entraînait par les portes laissées ouvertes. On habitait de nouveau les deux pièces du rez-de-chaussée. Entrer et sortir de la vaste pièce de devant quand elle en avait envie donnait à Laura un sentiment de liberté et d'apaisement si intense qu'il lui paraissait impossible d'être à nouveau de mauvaise humeur.

Maman avait déjà installé les fauteuils à bascule près des fenêtres de devant car ils la gênaient dans la cuisine. À présent, la dinde rôtissait dans le four et Marie aidait Laura à porter la table au milieu de la grande pièce. Marie tira les rallonges et étendit soigneusement la nappe blanche que Laura lui apporta. Puis, Laura alla chercher les couverts dans le placard et Marie les disposa tout autour de la table.

Carrie épluchait des pommes de terre et courait d'une pièce à l'autre.

Maman apporta le saladier en verre rempli de gelée d'airelles d'un rouge flamboyant. Elle le posa au milieu de la nappe blanche et ils admirèrent tous l'effet ravissant que cela produisait.

— Nous aurions besoin d'un peu de beurre pour tartiner le pain, fit remarquer Maman.

— Ne t'inquiète pas, Caroline, dit Papa. Je vais remettre la cabane en état et nous pourrons déménager sur notre concession dans quelques jours. Maintenant, on trouve du papier goudronné à l'entrepôt de bois.

L'odeur de la dinde rôtie sortait du four et parfumait la maison, leur faisant monter l'eau à la bouche. Les pommes de terre cuisaient et Maman apportait le café quand M. et M<sup>me</sup> Boast arrivèrent.

— Pour le dernier kilomètre, je me suis laissé guider par mon odorat, déclara M. Boast, en faisant allusion à l'odeur de la dinde.

— Je pensais plus à la joie de revoir des amis, Robert, qu'à la nourriture, le gronda gentiment M<sup>me</sup> Boast.

M<sup>me</sup> Boast avait maigri et la ravissante couleur rosée de ses joues avait disparu, mais elle restait toujours aussi charmante avec ses mêmes yeux bleus rieurs bordés de cils noirs et les mêmes cheveux noirs bouclant sous le même capuchon marron. Elle serra chaleureusement la main de Maman, de Marie et de Laura, puis elle s'agenouilla pour

attirer Carrie et Grâce dans ses bras tout en leur parlant.

— Allez dans la pièce de devant retirer votre manteau, madame Boast, l'invita Maman. Cela fait plaisir de vous revoir après si longtemps. Reposez-vous dans le fauteuil à bascule et tenez compagnie à Marie pendant que je finis de préparer le repas.

— Laissez-moi vous aider, dit M<sup>me</sup> Boast.

Mais Maman répondit que le long trajet à pied avait dû la fatiguer et que tout était prêt.

— Laura et moi allons terminer ce qu'il reste à faire, ajouta Maman.

Dans sa hâte, elle se cogna à Papa en retournant dans la cuisine.

— Nous ferions mieux de nous éclipser un moment, Boast, dit Papa. Venez, je vais vous montrer le numéro de la *Presse du Pionnier* que j'ai acheté ce matin.

— Quel plaisir de revoir un journal ! acquiesça aussitôt M. Boast.

Et ils abandonnèrent la cuisine aux cuisinières.

— Prends le grand plat pour mettre la dinde, Laura, dit Maman en sortant la lourde lèche-frite du four.

Laura se tourna vers le placard et vit sur l'étagère un paquet qui ne s'y trouvait pas quelques instants plus tôt.

— Qu'est-ce que c'est, Maman ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Regarde ! lui répondit Maman.

Laura déroula le papier et découvrit une motte de beurre sur une petite assiette.

— Du beurre ! Du beurre ! s'écria-t-elle.

Elles entendirent le rire de M<sup>me</sup> Boast résonner.

— C'est un petit cadeau de Noël, expliqua-t-elle.

Papa, Marie et Carrie ne purent s'empêcher d'exprimer leur contentement tout haut et Grâce poussa un long cri perçant quand Laura apporta le beurre sur la table avant de retourner bien vite à la cuisine pour glisser avec précaution le grand plat sous la dinde que Maman soulevait.

Pendant que Maman préparait la sauce, Laura écrasa les pommes de terre.

— Laisse un petit peu d'eau bouillie dans les pommes de terre, lui conseilla Maman car il n'y avait pas de lait, et quand tu les auras bien écrasées, bats-les très fort avec la grande cuiller.

Les pommes de terre devinrent blanches et mousseuses sans pourtant acquérir la saveur que du lait chaud et du beurre leur auraient donnée.

Quand on eut rapproché les chaises autour de la table appétissante, Maman regarda Papa et toutes les têtes se baissèrent.

— Nous te remercions, Seigneur, pour ta bonté.

Papa ne dit rien d'autre mais cela résumait tout.

— La table ressemble si peu à ce qu'elle était il y a quelques jours, dit Papa en remplissant l'assiette de M<sup>me</sup> Boast de dinde, de farce, de pommes de terre et d'une grosse cuillerée de gelée d'airelles.

Et tout en continuant à remplir les autres assiettes, Papa ajouta :

— L'hiver a été long.

— Et rigoureux, renchérit M. Boast.



— C'est un miracle d'avoir pu résister, dit M<sup>me</sup> Boast.

Tandis que M. et M<sup>me</sup> Boast racontaient comment ils avaient travaillé et comment ils s'étaient débrouillés pendant les mois de ce long hiver, isolés sur leur concession dans leur maison en bois, assaillie par les vents du blizzard, Maman versa le café et le thé de Papa. Elle fit passer le pain, le beurre et la sauce et rappela à Papa de remplir les assiettes.

Quand toutes les assiettes furent vides pour la seconde fois, Maman remplit les tasses et Laura apporta les tartes et le gâteau.

Ils restèrent à table un long moment à discuter de l'hiver passé et de l'été à venir. Maman fit part de son impatience à retourner sur la concession. Pour le moment, les routes inondées et boueuses rendaient la chose impossible mais Papa et M. Boast tombèrent d'accord sur le fait qu'elles sécheraient avant peu. Les Boast se réjouissaient d'avoir passé l'hiver sur leur concession pour n'avoir pas à déménager une nouvelle fois.



Enfin, ils sortirent de table. Laura apporta la nappe bordée de rouge et Carrie l'aïda à l'étendre de façon à masquer soigneusement la nourriture et les assiettes vides. Puis, elles se joignirent aux autres près de la fenêtre qui laissait passer les rayons du soleil.

Papa étendit ses bras au-dessus de sa tête. Il ouvrit et referma ses mains, étira et écarta ses doigts et les passa dans ses cheveux.

— Je crois que ce temps chaud a redonné à mes doigts leur souplesse, dit-il. Si tu m'apportes mon violon, Laura, je verrai ce que je peux faire.

Laura apporta l'étui et resta près de Papa qui sortit le violon, l'accorda, enduisit l'archet de colophane et le fit glisser sur les cordes.

Quelques notes claires et justes résonnèrent doucement. Laura avait la gorge nouée.

Papa joua quelques mesures et déclara :

— Voici une nouvelle chanson que j'ai apprise l'automne dernier quand nous sommes partis pour Volga dégager la voie ferrée. Boast, avec votre voix de ténor, suivez le violon pendant que je chanterai les paroles une première fois. Vous les retiendrez très vite.

Ils se rassemblèrent tous autour de lui pour écouter les premières mesures d'ouverture. Puis, la voix de ténor de M. Boast suivit le chant du violon et Papa chanta :

*« Cette vie est un rébus obscur.  
Combien de gens voyons-nous  
Faisant triste figure  
Au lieu de se réjouir de tout ?  
Dans ce monde, à ne pas en douter,  
Chacun peut trouver ce qu'il lui faut,  
Mais il y en a toujours un pour penser  
Que les partages sont inégaux.*

*À quoi sert de se lamenter*

*Quand on est résolu ?  
Demain le soleil peut briller  
Même si aujourd'hui un nuage le cache à notre vue.*



*Crois-tu que rester à te lamenter  
Te donnera ce que tu veux ?  
Seuls les lâches aiment à pleurer,  
Disant sottement : "Je ne peux."  
Ce n'est qu'en luttant et en peinant  
À gravir la colline escarpée  
De la vie, que tu réussiras sûrement Si tu en as la volonté. »*

Ils fredonnaient tous la mélodie, à présent, et quand le refrain reprit, la voix d'alto de M<sup>me</sup> Boast, la voix de contralto de Maman et la douce voix de soprano de Marie se joignirent à la voix de ténor de M. Boast ainsi qu'à la généreuse voix de basse de Papa. Laura aussi chantait de sa légère voix de soprano :

*« À quoi sert de se lamenter  
Quand on est résolu ?  
Demain, le soleil peut briller  
Même si aujourd'hui un nuage le cache à notre vue. »*

Alors, tandis qu'ils chantaient, les peurs et les souffrances de ce long hiver semblèrent s'envoler, telles un nuage sombre emporté par les notes de musique. Le printemps était arrivé. Le soleil brillait et réchauffait la terre. Un vent doux soufflait et l'herbe verte poussait.



Fin du tome 5.

---

[1] Voir tome 3. Sur les rives du lac.

[2] N.d.T. Il s'agit du Homestead Act de 1862 (loi sur le « bien de famille ») qui concédait gratuitement, ou moyennant une somme minimale, une terre de soixante-cinq hectares à tout homme âgé de vingt et un ans au moins qui s'engageait à la cultiver pendant cinq ans. Après quoi la terre lui appartenait en propre.

[3] N.d.T. Oncle Sam (Uncle Sam), personnage imaginaire représentant le gouvernement ou les citoyens des États-Unis et dont le nom est une sorte d'explication plaisante des initiales U.S. Am., qui désignent les États-Unis d'Amérique (United States of America).

[4] Voir tome 3.

[5] N.d.T. Un penny valant un cent.